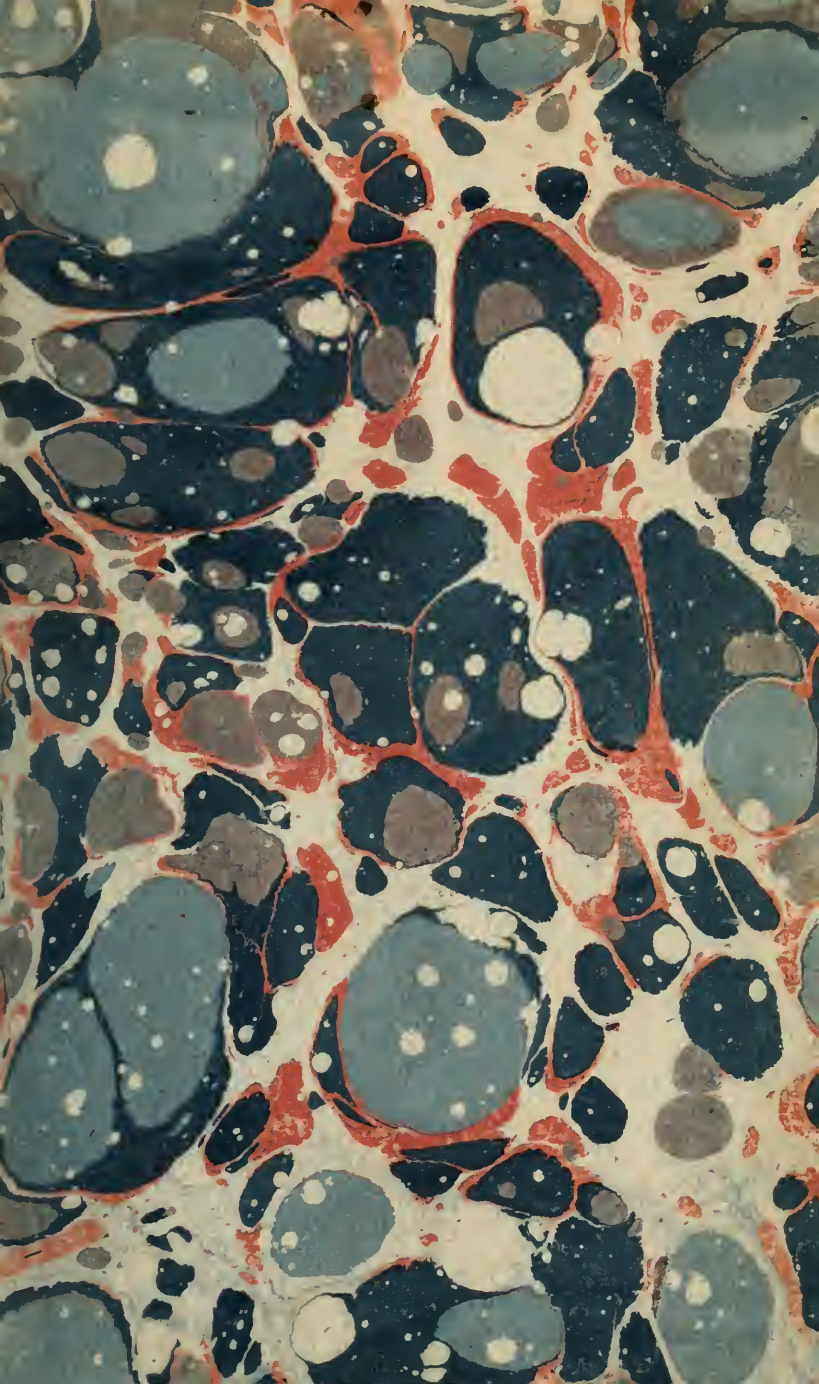


RB 79.5



Library
of the
University of Toronto



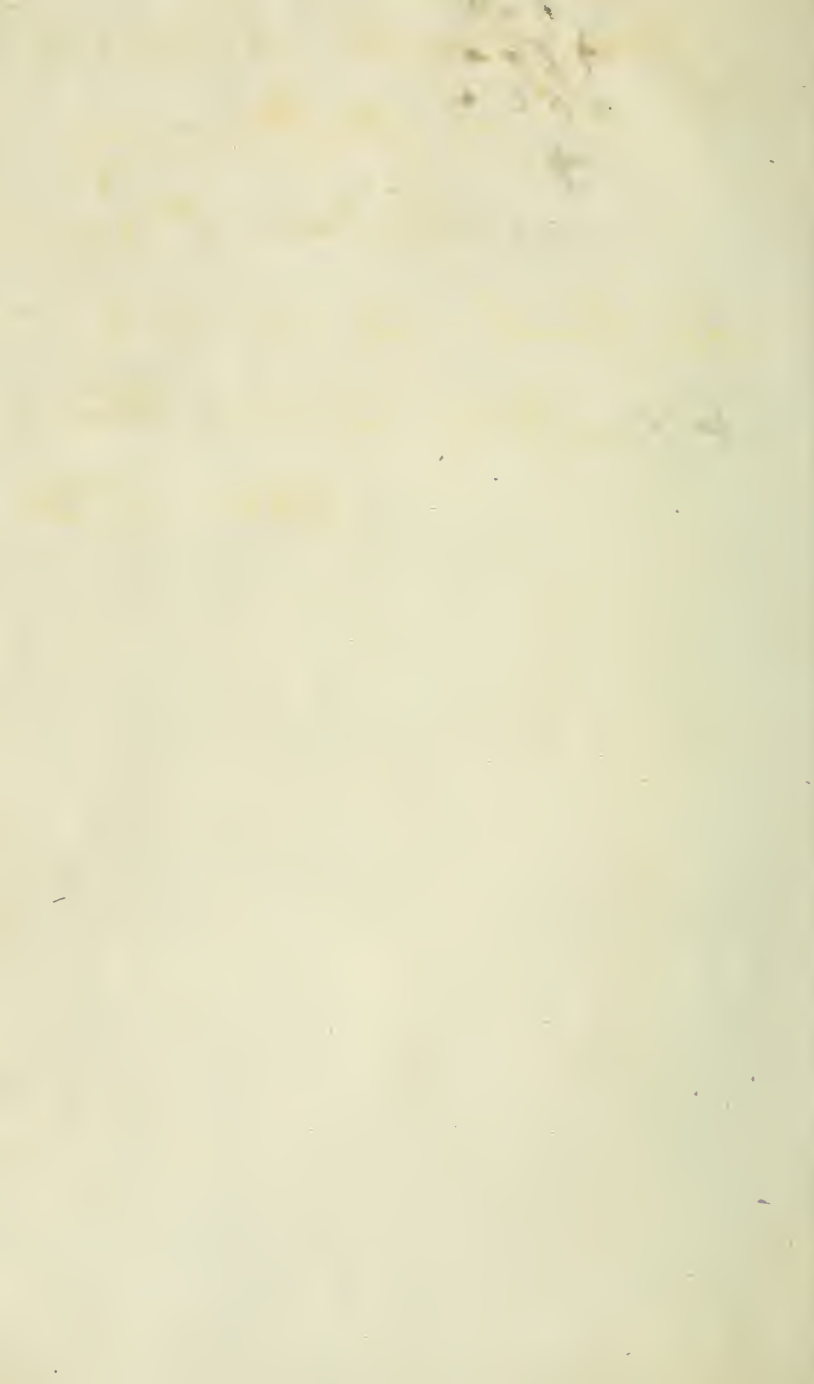


760
760
0760
2400

190

Domingos Careiro naqta
da Amizade

gta f.



João Gunder Brandão
de espelho

Libran. 1^a annu

da Escola de Enxerto.

Alperen d'Arti-tharic

1868 - 1869.



*Digne héritier de ces Héros
Dont le nom sert de lustre aux fastes de la gloire,
Comme eux on vit CONDÉ voler à la Victoire,
Et comme eux, par les Arts, ennoblir son repos.*

MANUEL
DU JEUNE OFFICIER,
OU
ESSAI
SUR LA THÉORIE MILITAIRE.
PAR LE COMTE DE BACON.




A PARIS,

Rue Dauphine, près du Port-Neuf.

Chez ALEXANDRE JOMBERT jeune, successeur de
CHARLES ANTOINE JOMBERT son pere, Libraire du
Roi, pour l'artillerie & le génie.

M. DCC. LXXXII.



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ,
PRINCE DU SANG,
COLONEL GÉNÉRAL DE L'INFANTERIE
FRANÇOISE ET ÉTRANGERE.

MONSEIGNEUR,

C'EST à l'héritier du nom & des vertus guerrières
du Grand Condé, que j'ose dédier le MANUEL DU
JEUNE OFFICIER. Ce nom, qui mena tant de fois
les François à la victoire, doit encore présider à un livre
qui donne des leçons pour la mériter. Mais en l'offrant

à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, c'est faire remonter ce tribut vers sa source : un Soldat formé sous vos drapeaux, Monseigneur, peut quelquefois être tenté de se regarder comme votre ouvrage ; il doit croire surtout que c'eût été tromper l'attente du Public, que de lui présenter des leçons sur l'art de la guerre, sans l'appui de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. Si Elle daigne les recevoir favorablement & leur accorder son suffrage, je me féliciterai d'être encore utile à ma Patrie par mes veilles, après l'avoir été par mes services.

Je suis avec un très profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ;

Le très humble & très obéissant
Serviteur
LE COMTE DE BACON.

AVANT-PROPOS.

EN écrivant sur l'Art de la Guerre, Objet de l'Ouvrage. je ne me suis point proposé de ne donner au Public qu'un extrait de tout ce qu'on a déjà écrit sur cet Art : cette maniere de faire un livre est très commode ; & c'est sans doute cet avantage qui l'a si fort répandue.

On diroit que la plupart des Auteurs n'ont d'autre projet que de rendre compte de leurs lectures, bien ou mal. Pour moi, j'ose présenter ici le résultat de mes expériences particulières ; mais je n'ai pas la présomption de les donner sans les appuyer d'autorités & de principes tirés des excellents Traités de Tactique que nous possédons. Si je réussis dans mon but, Son utilité cet Abrégé soulagera la mémoire &

l'application d'un jeune Officier , qui ne peut avoir qu'une légère teinture des opérations de la Guerre.

Pour lui en rendre l'utilité plus présente, j'ai cité plusieurs faits récents qu'on a vus , ou dont on a entendu parler : j'ai laissé reposer les Héros de la Grece & de Rome ; ils me pardonneront de n'avoir pas toujours cru nécessaire de recourir à l'antiquité pour appuyer les principes d'un Art qui ne peuvent être les mêmes pour eux & pour nous : le peu de ressemblance de nos armées avec les leurs a produit nécessairement de grands changements dans notre Tactique ; & si ces Héros revenoient aujourd'hui ils trouveroient sans doute bien des choses à apprendre. Ils ne conduiroient point leur guerre offensive avec

Différence
de la Tactique
des Anciens
avec la nôtre.

la même facilité : ils rencontreroient par-tout des armées aguerries & disciplinées, des Généraux en état de les commander ; ils verroient l'Europe entiere hérissée de Forts & de murs que leurs béliers ne battroient pas ; des feux croisés qui éclairceroient furieusement leurs Phalanges avant qu'elles fussent en état de choquer. Il est cependant incontestable que ces illustres Guerriers nous ont laissé de grands exemples à suivre : j'ajouterai même que, quoique notre maniere de fortifier, d'attaquer, de défendre nos Places de guerre, & de faire la guerre offensive & défensive, en rase campagne, soit totalement différente de la leur, à quelques détails près, ces Hommes extraordinaires, qui étoient doués d'un génie sublime &

d'un jugement incomparable, nous donneroient encore des préceptes sur plusieurs parties , & principalement sur notre Tactique. L'Histoire de leur temps , semée de traits politiques & militaires, aura toujours des droits à l'admiration des hommes, & sera l'éternelle leçon des Rois & de ceux qui les servent.

Nécessité
d'entrer de
bonne heure
au service.

Il est avantageux d'apprendre de bonne heure le métier des armes ; il l'est sur-tout à un Officier qui veut se distinguer dans cette brillante carrière , où le moindre faux pas intéresse tout un Etat : la science doit précéder l'emploi ; & il faut se rendre capable d'une chose avant de l'entreprendre. Il est trop tard lorsqu'on est chargé d'une commission difficile, & que les lumières nous manquent, de

vouloir revenir à étudier ce qu'on auroit dû connoître déjà : on regrette alors le temps perdu ; l'exécution en souffre , & , après avoir marché dans les ténèbres , on vient étaler au grand jour sa honte & ses repentirs.

Un Officier a outre cela des de- Devoirs de l'Officier.
voirs attachés à son caractère , je veux dire au rang qu'il occupe. Il ne doit jamais perdre de vue le grand principe de la subordination , qui est le ressort , & , si j'ose ainsi m'exprimer , l'ame de la guerre : il s'appliquera à gagner l'estime de ses supérieurs , l'amour & le respect de ses inférieurs : c'est un double lien qui donne de l'unité aux troupes , & ne fait de tant de corps qu'un seul corps. Il ne négligera pas l'exercice , qui est une partie si essentielle de son métier ; mais ,

comme cette étude n'emporte que quelques heures dans la journée , il est indispensable d'employer tant de moments précieux qui restent , & de s'occuper d'autres objets non moins essentiels.

En convenant qu'il seroit honteux d'ignorer le détail journalier du service , je ne puis me dispenser de dire que celui qui n'a pas poussé ses études plus loin , sût-il même tout le réglement par cœur , sera fort embarrassé lorsque dans le cours d'une campagne il se trouvera forcé d'agir d'après ses propres lumières. Il faut savoir porter la règle par-tout , l'assujettir aux lieux & aux circonstances , & non pas vouloir tout soumettre à la règle.

L'expérience.

Ceux qui n'ont que la Théorie pour guide , n'ont que de simples spécula-

tions qui peuvent les égarer quelquefois, parceque la Théorie ne peut suffire seule aux ruses, aux mouvements, aux retours brusques & inopinés, enfin à toutes les opérations accidentelles de la guerre. Si on y joint la pratique, alors on commence à voir par ses propres yeux; on marche avec plus de confiance; on agit avec plus de justesse. Car l'Expérience, qui est le complément de toute science, détruit les préjugés militaires, prévient l'âge, rectifie & forme le jugement, donne des regles plus sûres, fournit des ressources plus abondantes, & produit en nous cette fermeté d'esprit si nécessaire à la guerre, qui fait qu'on connoît & qu'on n'abandonne jamais ses avantages, qu'on les saisit avec précision,

qu'on sait se retirer avec honneur des occasions les plus périlleuses, & qu'on trouve facile & praticable ce que d'autres moins éclairés avoient cru impossible : c'est d'elle enfin que naissent la prudence, le sang-froid, le coup-d'œil : par elle le téméraire devient prévoyant, le timide plus confiant, & le présomptueux achete la modération & la sagesse ; ne fait-on pas que les plus grands Héros n'ont dû leurs succès qu'à l'expérience, & que cette expérience leur avoit coûté de longs travaux, & souvent même des fautes multipliées.

Réflexions
sur le plan de
cet Ouvrage.

Je dois craindre que plusieurs des articles de cet Ouvrage ne paroissent ennuyeux à ceux qui ne courent qu'après des choses extrêmement pi-

quantes par la nouveauté ou la hardiesse : il n'en fera pas de même de ceux qui cherchent l'instruction ; mon Livre pourra leur fournir quelques vues utiles ; & je serai trop dédommagé de mon travail. Si j'avois voulu y jeter plus de variété , & égayer mon sujet , j'aurois pu transporter mes Lecteurs en Egypte , & leur présenter en épisodes quelques tableaux des guerres d'Aly-Bey , *quorum pars magna fui*. La comparaison que j'aurois faite de la Tactique des Turcs à la nôtre , auroit jetté un nouveau jour sur cet ouvrage : je pouvois même l'enrichir de quelques descriptions historiques , & de la guerre , & du pays qui en a été le théâtre ; mais les occupations auxquelles je me livre aujourd'hui ne me

permettent pas , quant à présent , de suivre ce plan. Si le Public goûte cet Essai ; je pourrai dans la suite y joindre des Mémoires sur Aly-Bey , ses projets , ses succès & ses revers. Cet homme, qui a si fort inquiété la Turquie , a fixé les regards de l'Europe.

Véritable utilité de l'Histoire.

Je dois finir cet Avant propos par une remarque sur l'étude & la véritable utilité de l'Histoire. Quand j'ai dit que je n'aurois pas recours aux Héros grecs ou romains , je n'ai point prétendu qu'un Militaire dût les perdre de vue. Ce sont des modeles qui élèvent l'ame & la rendent capable de grandes choses : leur histoire est un tableau fidele , où la main du temps a peint les vices & les vertus , les fautes , les succès , les malheurs , les se-

crets les plus cachés de la politique & des ressorts des Empires : ces événements frappants qui ont changé ou fixé la destinée des Nations , les causes de leur grandeur & de leur décadence, sont toujours fondés, en partie du moins, sur leur état militaire.

En un mot, l'Histoire peut seule nous donner la science conjecturale, en nous découvrant les abîmes du cœur humain , qui a été le même dans tous les temps : par-tout on trouve les trahisons, les ruses, les feintes, les effets de l'ambition & de la jalousie ; par-tout les mêmes obstacles à détourner ou à surmonter : le passé devient le miroir du présent , & c'est avec les morts qu'on apprend à vivre avec les vivants.

On verra que je ne suis point entré dans les détails qui regardent le service journalier , puisqu'on peut s'en instruire dans le Règlement militaire , que tout Officier doit connoître.



science ou d'établissement, qui n'ait d'abord été à sa source un desir, un besoin. L'esprit d'industrie & l'expérience ont amené des moyens qu'avec le temps on a réduits en méthode. Cette marche est dans la nature. Si l'on en applique le principe à la guerre, on verra que le premier homme qui a convoité le bien d'un autre homme, que la première peuplade qui a voulu s'emparer du séjour d'une autre peuplade, ont tous commencé à s'attaquer avec plus ou moins de fureur, avec une adresse plus ou moins grande. Ils se sont attaqués avec les armes qu'ils avoient dans les mains, ou que leur génie avoit créées pour le moment.

Leur exemple a été l'unique droit de ceux qui les ont imités; la loi du plus fort ou du plus adroit a gouverné cet univers d'un bout à l'autre; & une Nation a été subjuguée par sa voisine, à-peu-près comme le mouton est dévoré par le loup.

Les hommes ont réduit en art leur guerre offensive & défensive: cette science, qui tour-à-tour trouble la terre, ou en assure le

repos en forçant des peuples qui ont tous les armes à la main, à se respecter mutuellement, cette science est appelée *Tactique*. Mais avant qu'elle soit devenue ce qu'elle est aujourd'hui, quelles variations n'a-t-elle pas subies? On n'a pour s'en assurer qu'à ouvrir l'Histoire: on y trouvera que les premiers chasseurs & les premiers guerriers, ne songeant qu'à attaquer, se donnerent pour armes offensives des bâtons pointus, durcis au feu, que dans la suite on les garnit de fer, & qu'on les appella javelots & fleches: la Métallurgie se perfectionnant toujours, on fabriqua des haches, des épées; & pour armes défensives, les casques, les cuirasses, les corselets, les boucliers de forme & de matiere différentes. Comme chacun se fournissoit ses armes, rien n'étoit moins symétrique que le coup-d'œil des armées: les plus riches étoient couverts de métaux brillants, tandis que le reste des combattants, à demi nus, étoient armés de massues, de peaux de bêtes, de boucliers & de cuirasses faites de cuirs, d'os & d'é-

corces d'arbres. Les guerres n'étoient que de simples excursions , & finissoient par l'extinction du vaincu.

Tant que les villes ne furent qu'un amas de chaumieres , qu'on emportoit ou qu'on brûloit avec facilité , l'attaque des places fut comptée pour peu de chose. Mais bientôt , les hommes s'étant enfermés dans des murs , il fallut pour les battre , inventer cette foule de machines si lourdes , si compliquées , si dispendieuses : c'étoient de grands moyens produisant de petits effets ; & les sieges devenoient éternels , à moins qu'on n'affamât les places. Il y eut dans la suite des peuples instruits , qui , outre la force du corps & la bonté des armes , employerent l'art des marches , des campements , & toutes les ruses de la guerre. Je veux parler des Grecs & des Romains , dont la Tactique étoit si supérieure à celle de leurs voisins : car les Scythes , les Perses , les Germains , les Gaulois , ne firent jamais la guerre que par irruptions ; ils envahissoient avec rapidité s'ils étoient vainqueurs ; & dispa-

rois-

soient de même, s'ils étoient repoussés. En général, chez les peuples policés comme chez les barbares, le courage, la force, la supériorité des armes & du nombre décidoient du fort des batailles.

Si l'on réfléchit sur la nature des armées & sur la manière dont elles combattoient; si on considère que la plupart des Princes & des Rois n'étoient que de simples Chefs, presque indépendants les uns des autres, qui connoissoient leurs soldats, & vivoient continuellement avec eux & comme eux; si l'on fait attention que les expéditions étoient décisives pour l'Etat; que tout marchoit, pères & enfants, riches & pauvres, avec ce qu'ils possédoient, alors on concevra toutes les descriptions dont les anciennes Histoires sont remplies: ces combats particuliers d'homme à homme, au milieu d'une action générale, rapportés jusqu'au moindre détail; ces harangues si longues, si fréquentes; tout cela, qui semble d'abord si bizarre & si incroyable, nous paroîtra tout-à-fait naturel.

Il est bon , avant de finir cette digression , de dire que l'esprit de chevalerie qui s'empara de l'Europe entiere , vers le temps des Croisades , amena quelques changements dans la maniere de se battre : il multiplia la cavalerie , perfectionna les armes , & réduisit la guerre à n'être plus pour ainsi dire , que l'art des duels. On se cherchoit , on se bravoit , on se battoit d'homme à homme ; & une bataille n'étoit qu'une foule de combats particuliers. Ce vertige brillant , qui rendoit les guerres si sanglantes , ne s'éteignit pas tout-à-fait lors de l'invention de la poudre , mais il s'attiédit beaucoup. Le bruit du mousquet fit disparoître ces invulnérables Chevaliers aux armes enchantées , qui pourfendoient hommes & chevaux avec tant de facilité , à-peu-près comme le chant du coq dissipe les fantômes de la nuit. Cependant on n'abandonna pas encore l'arme blanche ; on mêla les lances , les javelots , les arbalètes aux armes à feu. Bientôt ces dernieres prévalurent généralement ; l'invention des uniformes , les nouveaux Ré-

glements, la puissance des Rois, & la sévère discipline qu'ils ont introduite dans leurs troupes; la rapidité des évolutions, des mouvements de toute espece, la célérité des marches, la perfection de l'artillerie & des fortifications : voilà tout autant de causes réunies, qui ont porté la Tactique au point où elle est aujourd'hui.

Il se présente ici une question qui n'est pas étrangère au sujet. Ceux qui ont écrit les premiers pour donner au monde des leçons de cette fatale science, & ceux qui les ont imités depuis, en la perfectionnant, ces hommes-là sont-ils coupables envers le genre humain ? peut-on les citer avec les Conquérants au tribunal de l'humanité, les uns pour avoir enseigné l'art meurtrier de dépeupler la terre, & les autres pour l'avoir exercé ? Cette question se trouvera décidée lorsqu'on aura résolu celle-ci : Est-il possible que tous les peuples de concert mettent bas les armes, & ne tournent plus leur activité que vers les arts & le commerce ? L'expérience a déjà répondu pour nous ; &

les projets de ceux qui se sont occupés d'une paix universelle ne passent que pour des rêves de gens de bien S'il est donc vrai, comme on n'en peut douter, qu'il seroit autant impossible d'établir cette paix entre les hommes, que de réduire les éléments dont l'homme même est composé à un repos absolu, il est évident aussi qu'il faut alors tirer le remède du sein du mal même : il faut que cette activité inquiète & ambitieuse, qui ravage la terre, soit elle-même le garant de sa tranquillité ; & que les forces dont on aura armé les mains des hommes, soient l'heureuse cause de leur impuissance. Voilà ce que nous voyons aujourd'hui en Europe. Les principes de l'attaque, de la défense, & ceux de la fortification des Places, s'étant répandus également chez les peuples de cette partie du monde, y ont établi un équilibre, une balance de puissance & de politique, qui a mis des entraves à l'esprit de conquête, & fixé l'état où elle se trouve.

Si l'on vouloit pousser ce même principe

jusqu'où il peut aller, j'oserois avancer que quand il seroit vrai que celui qui a inventé la poudre, ne l'eût point inventée par hasard, & eût pu prévoir l'usage qu'on en feroit à la guerre, il n'en seroit pas moins injuste de lui en faire un crime, puisqu'il est incontestable que depuis cette invention les guerres ne sont plus ni si meurtrieres ni si décisives; la Victoire ne se range plus du côté de la force & du nombre dans un combat : elle suit les loix du Génie; & deux armées portant la foudre dans leur sein ne sont plus que deux machines, dont la mieux montée dérange nécessairement l'autre.

Avouons, par exemple, que si Alexandre n'avoit eu pour voisins que des Rois de Prusse, il n'auroit jamais vu les bords du Gange; avouons que si les Romains n'avoient pas été l'unique peuple qui possédât une bonne Tactique, ils ne seroient pas non plus devenus les maîtres de toute la terre connue; &, après ces aveux, concluons que l'art cruel de désoler le monde est aussi l'art de le pacifier.

Sans m'occuper davantage de l'origine & du droit de la guerre, je vais traiter de ses regles, de ses moyens & de son objet.

A R T I C L E I.

Ce que c'est
qu'une Ar-
mée.

Sa compo-
sition.

UNE armée est un corps de troupes réunies par les ordres du Souverain, pour faire valoir & défendre ses droits, pour agir offensivement & prévenir l'ennemi, lui fermer l'entrée de ses Etats, & aller l'inquiéter jusques chez lui. Les Régiments qui la composent doivent être formés de soldats vigoureux, en état de résister aux fatigues, exercés & instruits par des Officiers qui ont soin de leur faire sentir l'importance & les détails de leurs devoirs. Cet assemblage d'hommes enrégimentés & exercés, doit se lier par les nœuds de la subordination : l'obéissance & la bonne intelligence sont les nerfs de toute opération militaire.

Du bon or-
dre.

Je dis que l'ordre & l'intelligence doivent présider aux mouvements d'une armée; & pour cela il faut que chaque Officier s'occupe des devoirs de son rang. C'est de cette

foule de régularités particulieres que naît l'unité du tout; & c'est aussi de cette harmonie de l'ensemble que naissent les succès; comme les revers, du désordre & de la confusion. On a donc eu raison d'avancer qu'une armée est une machine dont chaque ressort doit tendre à la perfection, & où le défaut d'un seul peut influer sur tous les autres.

Les soldats, habillés, payés & nourris, Officiers & soldats. doivent être, non-seulement exercés & disciplinés, il faut encore qu'ils connoissent les sentimens de l'émulation & de la valeur. L'autorité que les Officiers ont reçue pour se faire obéir & respecter doit être accompagnée de ces talens heureux qui leur attachent le cœur du soldat; afin que reconnoissant en eux un maître, il y trouve aussi un modele à suivre, & un ami qui le protege. On sait combien la confiance & l'exemple des vertus l'emportent sur la rigueur des châtimens.

Il faut distinguer les trois corps dont une armée est composée; l'infanterie, la cava- Premiere division d'une armée.

Seconde division.

Du nombre des lignes.

Choix des camps.

Marche.

lerie & l'artillerie. Ils doivent être pourvus de ce qui est nécessaire pour agir suivant les circonstances & la nature du pays où se fait la guerre. Cette armée campée, ou en bataille, se divise en trois parties; savoir, l'aile droite, l'aile gauche, & le centre. Elles doivent offrir un front redoutable à l'ennemi. Ces trois parties se rangent ordinairement sur trois lignes. Après la première & la seconde vient la troisième qui est le corps de réserve; ce corps est quelquefois nécessaire ailleurs. Il arrive souvent que le démembrement d'une de ces parties entraîne le désordre des deux autres, & cause la perte d'une bataille.

Autant que les circonstances le permettent, l'armée campe dans des endroits où la pureté de l'air, la commodité des bois, & la proximité de l'eau, assurent la subsistance & le soulagement du soldat : elle marche sur autant de colonnes que la disposition du terrain & les vues du Général l'exigent. En marche elle est composée de l'avant-garde, du centre ou du corps de

bataille, & de l'arrière-garde. Ces notions, dont il est nécessaire d'avoir une idée, auront plus d'étendue en leur lieu.

Si une armée, pourvue de tout ce qui lui est nécessaire, présente le spectacle le plus imposant ; si elle est un corps redoutable, objet de l'attention des autres Puissances, & le bouclier de l'Etat, on doit s'appercevoir combien il en coûte pour former & entretenir un tout aussi respectable, & de quelle conséquence il est à chaque Officier de maintenir, par ses soins & sa vigilance, l'harmonie qui en fait toute la force & la beauté : je veux dire la discipline militaire.

Réflexions
sur la forma-
tion & le
maintien des
armées.

L'Europe n'a jamais eu d'armées mieux exercées & mieux entretenues qu'aujourd'hui. Si quelqu'un de ces Grecs & de ces Romains qui traitoient de barbare le reste de l'univers, & qui étoient fermement convaincus que leur Patrie feroit à jamais la patrie des Arts, revenoit aujourd'hui, quel feroit son étonnement en voyant cette Chersonese Cimbrique, cette affreuse Scythie, qui n'étoient habitées, de son temps, que

par des ours & quelques malheureux sauvages, & condamnées à des glaces éternelles, devenues l'école de la guerre & le séjour des Arts, il verroit Catherine II, appelant le commerce & les Sciences dans ses vastes Etats, & y faisant fleurir ces plantes, que la nature sembloit n'avoir pas créées pour ses contrées; il admireroit cet ascendant invincible du génie qui préside à la Russie, & qui fait jouer à cet Empire un si grand rôle en Europe, à cet Empire qui existoit à peine dans nos Cartes géographiques il y a deux générations; & il ne parleroit plus de cette Sémiramis à qui la Fable a tant prêté, en voyant celle à qui la vérité doit tant.

Les Puissances du Nord ont d'abord donné l'exemple : la France a depuis plusieurs siècles beaucoup d'avantages sur elles : elle a eu dans tous les genres de Sciences d'aussi grands Personnages que Sparte, Athènes, Thebes, toute la Grece, Carthage & Rome : elle possède des Artistes bien plus habiles; elle réunit dans son enceinte plus de monuments de décorations,

de richesses & de magnificence que n'en ont jamais compté chez elles Babylone , Corinthe , & les plus superbes villes de l'antiquité. Les noms de ces Héros ne méritent pas moins de passer à la postérité , que ceux des Grecs & des anciens Maîtres du monde.

Je reprends ma matiere , & je répète que l'ordre , qui s'établit lentement & difficilement , se perd avec rapidité. C'est aux Officiers à le maintenir par leur exactitude , puisqu'ils forment & dressent le soldat. Le degré de perfection dans l'exercice dépend uniquement de leurs peines & de la connoissance qu'ils ont de leur métier.

Passons aux divers mouvements d'une armée ; aux évolutions qui se font pendant la campagne ; aux précautions sans nombre que prennent les Généraux pour faire éclore leurs desseins , ou s'opposer à ceux de l'ennemi.

A R T I C L E. II.

AVANT que l'armée entre au camp, les régiments d'infanterie & de cavalerie, sortis

De l'assemblée des troupes qui composent une armée.

des quartiers ou de leur garnison , marchent & se resserrent le plus qu'il est possible sur la frontiere du pays où l'on a résolu de porter la guerre.

Il est de la dernière importance, pour débiter heureusement , d'assembler les troupes dans les lieux qui favorisent les opérations d'une campagne , & présentent des facilités & des avantages. On doit régler le nombre des troupes sur la nature des lieux qui vont devenir le théâtre de la guerre , & sur celle des forces que l'ennemi peut opposer. Cette double considération déterminera aussi la qualité des troupes , c'est-à-dire le plus ou le moins d'infanterie & de cavalerie qu'il faudra employer.

A R T I C L E I I I .

Campez en Fabius , marchez comme Annibal.

Du choix
des camps &
des précau-
tions pour
leur sûreté.

LES plus grands Généraux ont regardé le choix des camps comme la partie la plus savante de l'Art Militaire. C'est par elle

que les Romains se distinguoient , & c'est à elle qu'ils devoient cette supériorité décidée qu'ils eurent toujours sur tous les autres peuples. Le vers que j'ai cité doit bien nous en faire sentir l'importance ; il nous rappelle que Fabius Maximus sut arrêter en deux ou trois campements les progrès du plus habile Capitaine de l'antiquité , l'éloigner des murs de Rome , & sauver ainsi la République , qui étoit aux bords de sa ruine. On lit dans les Instructions Militaires du Roi de Prusse , que le succès d'une campagne dépend des camps , c'est-à-dire des avantages qu'ils procurent par leur situation , s'ils couvrent le pays & les magasins , s'ils empêchent l'ennemi de rien entreprendre de considérable , & s'ils lui donnent de l'inquiétude pour ses forteresses & pour ses dépôts.

Un camp que l'on veut occuper longtemps doit avoir à sa portée du fourrage & du bois en abondance ; être choisi de manière à empêcher les courses de l'ennemi

dans le Pays , & couvrir les chemins par où arrivent les convois.

Il faut se fortifier dans un camp que l'on garde quelque temps , quand même on seroit supérieur à l'ennemi , & qu'on ne craindroit pas d'être attaqué : on se trouve par-là en état de faire de gros détachements pour plusieurs usages.

Les camps ont différents objets ; ceux où les régiments s'assemblent au commencement de la campagne , sont quelquefois pour la défensive seulement. On choisit un terrain commode & sain , à portée des vivres , où l'armée attend la maturité des fourrages ; on y observe les mêmes précautions que s'ils étoient exposés. Ces camps (d'où les Généraux étudient les mouvements de l'ennemi , & jugent de ses intentions par ses premières démarches), doivent être une

Exercices.

école militaire pour les troupes où tout travaille & se remue : on évite par là l'inaction , d'où naissent la mollesse & les désertions ; les soins de propreté & l'exercice

tiennent le soldat en haleine. C'est le tems où les jeunes Officiers & les recrues doivent s'instruire dans le service de campagne, & acquérir tout ce qui peut leur manquer dans la connoissance du métier.

Quand les bataillons sont assez exercés, il est bon de les faire manœuvrer par brigades ou par ailes ; de faire attaquer des retranchements, forcer un défilé, défendre le passage d'un pont. On mêle l'artillerie & la cavalerie dans les manœuvres, ce qui occupe agréablement le soldat, en instruisant les uns à donner des ordres, les autres à les exécuter.

Qu'il me soit permis, sans trop m'écarter, de dire un mot des exercices à feu. Exercices à feu. Rien n'est si nécessaire au soldat qui apprend avec peine le maniement des armes : celui qui n'est pas accoutumé à la poudre, n'ajuste aucun coup, s'estropie ou blesse ses camarades. Ce désordre augmente infiniment dans les actions devant l'ennemi, où le sifflement des balles & des boulets acheve la confusion : un tiers charge mal & lente-

ment, l'autre tiers tire en l'air. Il en est de même dans la cavalerie ; les chevaux qui ne sont pas accoutumés au feu, se cabrent à la première décharge ; les uns renversent leurs cavaliers ; d'autres ne veulent point avancer ou s'enfuient ; le désordre devient général & l'ennemi en profite. Plusieurs s'imaginent alors que les Officiers ou les Généraux en sont la cause, sans réfléchir aux principes d'un mal qui est devenu inévitable.

Les chevaux doivent être exercés souvent à tous les feux, & on devoit réformer ou échanger ceux qu'on ne peut y habituer ; car deux chevaux ombrageux dans un escadron peuvent gâter les autres.

Sûreté des
camps.

Je ne saurois finir cet article sans parler de la vigilance des postes pour la sûreté des camps : sans elle la situation la plus avantageuse ne pourra garantir un camp des surprises, & ne servira qu'à rendre sa défaite plus mémorable & plus honteuse. Les gardes avancées & les piquets doivent veiller continuellement quand les autres reposent ;

posent ; un Officier détaché doit faire exécuter ponctuellement , & sans la moindre négligence , les ordres qu'il a reçus : c'est dans ces occasions qu'il montrera la connoissance qu'il a du service , & fera paroître son exactitude. S'il est vrai , comme le prouve l'expérience , qu'une sentinelle endormie ou négligente peut causer la prise d'une ville , il ne l'est pas moins qu'un piquet ou une garde avancée peut aussi causer la surprise & la déroute d'une armée , quand l'Officier sur qui l'on se repose a négligé les précautions nécessaires.

Je ne m'arrêterai pas à citer des exemples sans nombre de détachements surpris , de postes enlevés , & de fréquents avantages remportés par la négligence d'une garde , ou des sentinelles : on a vu arriver assez de cas semblables dans la dernière guerre. Mais je crois nécessaire de dire que le plus grand malheur pour un Officier commandé , & je dirois presque une tache ineffaçable , c'est de perdre son détachement , & de se laisser surprendre & en-

lever. L'on ne doit jamais permettre aux soldats de dormir la nuit; si le piquet reste plus de vingt-quatre heures, il repose pendant le jour. C'est ordinairement sur les deux heures après minuit que le sommeil les tente; c'est aussi le temps qui prête le plus aux attaques & aux surprises.

Une garde avancée qui apperçoit l'ennemi à portée, doit non-seulement envoyer avertir l'Officier dont elle dépend, mais faire un grand feu de mousqueterie, & se replier ensuite par le meilleur chemin sur les postes qui lui sont assignés : ce feu sert de signal & tient les autres alertes : le bruit des armes à feu se communique plutôt que les ordres les plus prompts qu'on pourroit envoyer; & les coups de fusil font souvent perdre l'envie à l'ennemi découvert d'aller plus loin : d'ailleurs il tente rarement dans un seul endroit, & un poste attaqué doit tenir tous les autres sous les armes.

Les camps à portée de l'ennemi sont de la plus grande conséquence; on choisit le terrain le plus avantageux, & l'on doit s'at-

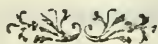
tendre aux tentatives d'un ennemi entreprenant , qui le deviendra par conseil ou par occasion , s'il ne s'est pas encore montré tel. C'est un temps où l'armée se retranche pour éviter les surprises : les avant-postes doivent être exacts & vigilants ; ils doivent continuellement observer l'ennemi , être soutenus , ou avoir une retraite assurée en cas d'attaque.

Un camp est hors d'insulte , quand les ailes sont appuyées à des marais impraticables , à une rivière profonde , à une forteresse , à des bois , à des hauteurs , qu'on rend inaccessibles par des abattis ou des retranchements qui empêchent l'ennemi d'attaquer l'armée en flanc , sans qu'il ne trouve les plus grandes difficultés , ou au moins des retardements. Le front du camp où s'attachera l'ennemi , s'il craint de ne pas réussir aux ailes , doit être d'un abord difficile : des bois , des ravins , des défilés , quelques redoutes élevées de distance en distance , sont des obstacles assez embarrassants.

Si, à une demi-lieue en avant du camp, il se trouve des défilés, quelques villages ou châteaux bâtis sur des hauteurs, on les fait occuper, on s'y fortifie, & lors d'une action on se soutient le plus long-temps qu'il est possible. Ces postes bien défendus décident souvent d'une bataille, & donnent toujours le temps aux Généraux de se préparer & d'observer les dispositions d'attaque de l'ennemi, qui perd un temps fort précieux. « Les attaques des villages coûtent tant de monde, dit le Roi de Prusse, » *Inst. Milit.* que je me suis fait une loi » de les éviter, tant que je n'y serai pas absolument obligé; car on y risque l'élite » de son infanterie ». Les retranchements qui couvrent un village doivent être tracés de façon que ceux qui les défendent ne soient pas trop incommodés des flammes ou de la fumée, si l'ennemi les met en feu : ils doivent avoir de l'artillerie pour le battre quand il se forme; ce qui cause de la confusion dans ses rangs, & le décourage, en lui faisant perdre l'espérance d'un avantage facile & assuré.

Ces postes avancés doivent être défendus avec la dernière opiniâtreté. C'est alors que les Officiers peuvent se faire connoître & donner une idée avantageuse de leur conduite & de leur fermeté; comme aussi ils sont bien peu pardonnables quand ils se rendent trop légèrement.

Les armées ont occupé des positions favorables autant qu'avantageuses, selon les circonstances, dans les dernières guerres : les camps se trouvoient d'abord en état de défense par des abattis ou quelques retranchements; ce qui indiquoit des défiances réciproques, outre que ces précautions ne pouvoient être négligées par des Généraux expérimentés, & parfaitement instruits des règles de la guerre. J'aurai occasion de traiter cet article plus au long dans la suite, & de parler des occasions & des moyens de se retrancher.



ARTICLE IV.

Des diversions , & des différents mouvements d'une armée.

LES diversions sont utiles & souvent nécessaires ; elles interrompent les progrès de l'ennemi , dérangent ses projets de campagne ; & , en multipliant les efforts , elles avancent le succès d'une guerre. Une armée peu nombreuse peut , quand elle est retranchée dans un poste avantageux , amuser l'ennemi pendant fort long-temps , & l'empêcher de rien entreprendre de considérable ; tandis qu'un autre corps de troupes pénètre dans la partie de ses Etats , d'où il tire ses vivres , ses munitions ou ses meilleurs chevaux , ou bien ce qui doit former sa caisse militaire. « La Saxe renfer-
» moit plusieurs avantages dans la dernière
» guerre , & le Roi de Prusse ne négligeoit
» rien pour s'y soutenir ; il y partageoit nos
» forces , ainsi que celles de la Maison d'Au-
» triche , & nous faisoit une cruelle diver-

» sion dans un pays où le voisinage de ses
» Etats lui rendoit toujours l'entrée libre ,
» quand il étoit forcé de l'abandonner pen-
» dant quelque temps : il tiroit de ce pays
» tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir
» la guerre ; & les trésors de Leipsik n'ont
» pas cessé de lui être ouverts. »

Les corps de troupes qu'on appelle armée de diversions , peuvent encore faire le siège d'une place que l'ennemi a intérêt de conserver , ce qui l'oblige souvent d'abandonner ses premières entreprises , ou d'interrompre le cours de ses conquêtes pour secourir son pays.

Il y a des diversions qui se font au commencement d'une guerre , & d'autres pendant le cours d'une campagne : les premières dépendent des résolutions prises dans le Conseil pour bien établir le plan de la guerre : les secondes dépendent des mouvements & de la situation des armées. Mais , soit pendant le cours , soit au commencement de la campagne , les diversions sont également à craindre : elles peuvent

se comparer à ces remèdes qu'emploie un habile Médecin pour détourner les humeurs qui causeroient la destruction du corps entier , & les attirer vers une partie moins dangereuse.

Il est pourtant nécessaire d'avoir une armée nombreuse pour faire des diversions dont on puisse retirer de grands avantages ; elles aident à la subsistance des troupes , puisqu'étant séparées , elles peuvent agir dans différents endroits qui fournissent les vivres abondamment & plus commodément. Mais toutes les diversions doivent se régler sur les forces de l'armée & d'après les circonstances ; car il seroit aussi dangereux de s'affoiblir par-tout par un grand nombre de corps détachés (ce qui causeroit en détail la perte d'une armée) , que de tenir toutes ses forces rassemblées , sans en pouvoir tirer d'autre utilité que d'affamer le pays. Ces corps séparés agissent d'ordinaire offensivement , & se servent de la force ou de la ruse pour réussir plus promptement : ils doivent cependant être soute-

nus , avoir leur derriere libre , & une communication sûre avec leur pays ou avec l'armée , qui doit les seconder par des renforts , ou par quelques mouvements qui mettent l'ennemi dans l'impossibilité d'attenter sur eux avec avantage.

Enfin les mouvements généraux & offensifs avec toute l'armée , ont ordinairement pour objet de faire un siege , de favoriser la jonction d'une armée avec une autre , ou de resserrer l'ennemi , de l'obliger à quitter une situation qui lui est avantageuse , ou de lui faire lever un siege , lui couper les vivres , le surprendre & lui livrer bataille.

Chaque mouvement d'un Général doit être l'objet d'un dessein médité & bien réfléchi , & doit procurer quelques avantages. Ce dessein se forme sur la connoissance du pays , & la position des ennemis. On fait attention aux forêts , aux marais , aux rivières , & aux défilés qui peuvent déranger la marche , & causer du retardement ; un mouvement peut en faire naître plusieurs autres : il faut non-seulement en pré-

voir les suites , mais pourvoir à sa retraite quand elle est nécessaire , & sur-tout aux vivres , pour faire subsister l'armée.

Les marches & les mouvements qui se font pour entrer dans le pays ennemi au commencement d'une guerre ou d'une campagne , sont encore de la dernière importance ; on examine la nature du pays , & on règle les dispositions pour n'être arrêté par aucun obstacle , comme rivières , défilés ou forteresses , sans quoi l'on est bientôt obligé de se retirer après avoir perdu du temps sans rien effectuer , comme je l'ai dit ailleurs.

A R T I C L E V.

Des mouvements nécessaires pour la jonction d'une armée avec une autre.

IL se fait encore d'autres mouvements pour favoriser la jonction d'une armée avec une autre , & pour recevoir un secours.

Pour traverser des pays hérissés de montagnes & difficiles , où les vivres ne seroient pas abondants , le Général peut

partager son armée en différents corps, qui marcheroient séparément, conservant une libre communication entre eux, & pourroient cependant terminer différentes exécutions. Par ce moyen les forces nombreuses dont cette armée seroit composée pourroient facilement subsister, & passer plus commodément les défilés. Ce Général pourroit en même temps s'emparer des postes nécessaires, en s'élargissant & referrant l'ennemi, & par-là le contraindre de réunir ses forces inférieures aux siennes : ces mouvements, dirigés avec toute la capacité & le jugement d'un grand Général, seroient certainement suivis de la reddition de plusieurs places, & de la retraite du Général ennemi.

Le Roi de Prusse s'explique de la sorte :
« Si vous voulez faire arriver heureusement
» un secours, le moyen le plus sûr est de
» marcher à sa rencontre par un terrain
» difficile (1), & de se retirer de devant

(1) *Terrein difficile*, ce mot mérite attention, & n'est pas toujours pris dans sa véritable signification. *Terrein dif-*

l'ennemi pour éviter le combat ; par la supériorité que l'on gagne par l'arrivée du secours , on recouvrera bientôt le terrain qu'on n'a fait que lui prêter.

Plusieurs exemples que j'insere dans ce volume, & qui concernent les mouvements d'armées, ne me permettent pas de m'étendre trop sur cet article intéressant, pour ne pas tomber dans des répétitions : on peut comprendre par ce que j'ai déjà rapporté, qu'il faut de grandes précautions, de la prévoyance & des réflexions pour assurer ces mouvements ; & un Général en retire de glorieux avantages, quand ses dispositions sont suivies du succès qu'il en attend.

ficile, veut dire un pays coupé, marécageux, rempli de défilés, de bois, ou montagneux. Il ne seroit cependant pas prudent à une armée supérieure en cavalerie de s'engager dans un terrain semblable, où l'ennemi feroit agir son infanterie avec avantage ; mais le Général, en consultant la qualité de ses forces, choisit le terrain le plus avantageux pour éviter le combat, le plus court & le plus facile pour favoriser la jonction.



A R T I C L E V I.

Des marches d'une armée.

Nous entrons dans une partie de l'Art de la guerre fort importante : elle se pratique souvent pendant le cours d'une campagne, & personne n'en connoît la conséquence & les mouvements que le Général qui commande l'armée. Si l'ennemi, actif & vigilant, fait tirer parti de tout, ce sera certainement aux marches de son adversaire, & à la situation où elles aboutissent, qu'il donnera toute son attention : elles sont une preuve du génie & de la capacité d'un Général. Une marche hardie, sagement ordonnée, & qui prévient les circonstances, peut décider du succès d'une campagne, & détruire les projets des ennemis le mieux concertés.

Voyons maintenant ce qu'on observe dans les marches d'armées : il faut avoir connoissance du pays, des chemins, & de la position de l'ennemi, pour les bien disposer, & pour en former l'ordre ; & par - là

éviter les obstacles ou les surmonter , en prévenant le danger contre les mouvements que l'ennemi est en état de faire.

L'infanterie se glisse & pénètre par-tout : il n'en est pas de même de la cavalerie & de l'artillerie , sur-tout dans un pays couvert , où il y a des montagnes , des bois , des marais & beaucoup de défilés ; les équipages y causent la plus grande incommodité. « Un Officier disoit , dans la dernière guerre » d'Hanovre , que le bagage excessif détruit » le pays , les provisions & les fourages , & » consume en peu de jours ce qui devoit » durer long-temps ; rend l'armée immo- » bile , ou du moins lente à l'exécution ; » cause du désordre , occupe tant de ter- » rein qu'on a de la peine à le contenir » dans les batailles & dans les marches ; il » est donc d'un grand embarras , & risque » d'être enlevé. »

Il n'est pas possible de hasarder quelques mouvements devant l'ennemi , sans offenser l'armée , si on donne une grosse escorte aux bagages , ou sans être assuré d'en per-

dre une partie , s'il veut se donner la peine de les enlever.

On fait que notre armée a été obligée pendant ces dernières guerres de renvoyer dans le cours des campagnes ses voitures & ses bagages superflus , pour faire tête à un ennemi qui n'avoit rien d'embarrassant dans ses mouvements, & qui nous avoit déjà appris , par l'enlèvement d'une partie desdits équipages , à ne prendre que ce qui étoit absolument nécessaire en campagne. On a rarement vu des armées suivies d'un grand train d'équipages faire des conquêtes ; l'Histoire nous apprend par quantité d'exemples anciens & modernes , que des armées qui se contentoient du nécessaire ont poussé fort loin leurs progrès , & se sont ensuite enrichies aux dépens de ceux qui aimoient l'abondance & le superflu.

Les marches éloignées de la présence de l'ennemi se font selon l'ordre le plus commode , & sur autant de colonnes que le terrain le permet ; & , pour épargner les campagnes , on fait quelquefois marcher

l'armée en plusieurs corps par différents chemins , à portée cependant de se réunir quand il est nécessaire.

Quand on ne peut suivre que deux ou trois chemins pour traverser de longs défilés qui rendent les marches lentes & pénibles , sur-tout à la cavalerie , on fait marcher la première ligne en deux ou trois colonnes , tandis que la seconde ligne reste campée , & ne commence à marcher que le lendemain sur le même nombre de colonnes : ces marches sont toujours moins embarrassées , & peuvent être plus longues ; de sorte que l'on avance davantage & plus commodément.

Celles qui se font en présence de l'ennemi qui pourroit se porter avantageusement pour surprendre & attaquer une armée , demandent de grandes précautions. On forme une avant-garde qui doit s'emparer des défilés , & tenir les passages libres ; on détache quelquefois la réserve ou un autre corps , pour observer les mouvements & la contenance de l'ennemi ,
quand

quand il est campé sur le flanc de la marche , afin de ne pas être prévenu , & d'avoir le temps de mettre l'armée en bataille s'il a envie d'attaquer. Le nombre & la qualité des troupes qui composent ces deux corps se reglent selon les circonstances & la nature du terrain par où l'armée doit marcher. Dans les marches on observe le temps pour arriver à une heure convenable. Les ponts , les marais , les montagnes & les chemins rendus mauvais par les pluies , causent du retardement , auquel on ne peut remédier qu'en partant de bonne heure.

Toutes les Puissances de l'Europe suivent à-peu-près les mêmes principes dans leurs marches , hors les Turcs , qui ont une Tactique différente. Je rapporterai là-dessus les termes & la méthode du Roi de Prusse. Il faut s'imaginer une armée campée sur deux lignes , la cavalerie aux ailes , & l'infanterie dans le centre. « La cavalerie des deux li-
» gnes de l'aile droite , marchant par sa

» droite, formera la premiere colonne (1);
» l'infanterie des deux lignes de la droite,
» marchant par sa droite, formera la se-
» conde colonne; l'infanterie des deux li-
» gnes de l'aile gauche, filera par sa droite,
» & fera la troisieme colonne; & la cava-
» lerie de l'aile gauche, filant par sa droite,
» formera la quatrieme colonne ». Les ba-
gages marchent à la queue des deux co-
lonnes d'infanterie avec une escorte : des

(1) *Colonne*, c'est une partie de l'armée, composée de deux ou trois brigades qui suivent le même chemin. Si une armée a douze régiments d'infanterie en premiere ligne, & douze régiments en seconde ligne, & que cette infanterie doive marcher sur quatre colonnes, c'est-à-dire suivre quatre différentes routes pour arriver au nouveau camp, la brigade de la premiere & la seconde ligne de l'aile droite forme une colonne, celle de la gauche une autre; & les quatre brigades du centre forment les deux colonnes du milieu. Si les régiments ne forment que deux bataillons, une brigade composée de trois régiments, aura six bataillons, & chaque colonne sera de douze bataillons. On donne encore le nom de colonne à un nombre de bataillons serrés & disposés les uns derriere les autres, pour se déployer promptement & profiter du terrain. Cette opération est une partie des manœuvres propres à l'infanterie.

pionniers, ou des travailleurs, marchent à la tête de chaque colonne, pour élargir ou raccommoder les chemins, & faire des ponts sur les petites rivières : ce Monarque veut que les têtes des colonnes s'arrêtent quelquefois, sur-tout au fortir d'un défilé, pour attendre la queue, qui est souvent séparée & fort éloignée ; & afin d'observer si les colonnes marchent à même hauteur, il recommande aux Officiers commandants des divisions, d'observer leur distance, & de tenir leur monde en ordre, ce qui est essentiel dans tous les mouvements d'armées. Cette méthode n'est pas nouvelle ; mais elle répond aux règles de la guerre, qui sont fort anciennes. Une armée marche souvent par ses flancs, & dans le même ordre qu'elle a campé, ce qui s'exécute en faisant un quart de conversion par demi-division ou par pelotons, & quelquefois par file, s'il y a des chemins fort étroits, ou des défilés à passer.

Quand on marche parallèlement avec l'ennemi, qui n'est souvent pas fort éloigné,

& qu'on craint que sa cavalerie ne profite d'une ouverture ou de quelques circonstances favorables, pour entamer l'infanterie qui marche dans la plaine, & qui ne peut assez-tôt recevoir du secours des ailes, où est ordinairement la plupart de sa cavalerie, on peut faire marcher l'artillerie avec ses chariots de munition, à quinze ou vingt pas à côté de la colonne, ce qui forme une chaîne sur les flancs, & un obstacle impénétrable à la cavalerie ennemie : on commande deux hommes aux chevaux de devant de chaque attelage, afin que les voitures se suivent sans laisser aucun vuide, & pour empêcher les chevaux de s'écarter & de s'épouvanter ; on choisit quelques soldats qu'on tire des divisions pour faire feu derrière ces voitures dont ils sont couverts. Si la cavalerie se disposoit à attaquer cette muraille roulante, on laisse une distance convenable pour faire rentrer cette artillerie, dès que l'armée s'arrête pour former un front : ce fut ainsi que le Roi de Prusse traversa la plaine de Schweidnitz en

présence de l'armée autrichienne , lorsqu'il voulut occuper les hauteurs de Hohengriedor , l'an 1760.

Il y a plusieurs particularités qui s'observent dans les marches , & dont le détail ennuiroit , parcequ'elles changent selon les terrains & la situation des ennemis. C'est une maxime générale de faire marcher la cavalerie par les plaines & les chemins les plus ouverts ; l'artillerie demande un terrain ferme & dur , lorsque cette aisance ne préjudicie pas à l'ordre de bataille ou aux dispositions du Général. L'infanterie est la partie d'une armée la plus facile à faire marcher dans toute sorte de terrains , & on s'en sert par-tout avec avantage ; elle doit aider la cavalerie dans un pays couvert & difficile , de même que celle-ci doit la protéger dans la plaine. La bonne regle , dit M. le Marquis de Sainte Croix , Général Espagnol , exige de camper selon l'ordre qu'on veut marcher , & de marcher selon l'ordre qu'on doit combattre.

Quand on marche à l'ennemi pour l'atta-

taquer , & qu'il a une grande plaine devant son camp , l'armée peut se former sur six colonnes ; l'infanterie a les quatre du centre , & la cavalerie se pose sur les flancs ; si elle est destinée à combattre aux ailes : un corps de cavalerie marche en avant. Elle se forme ensuite dans la plaine pour favoriser le développement des colonnes qui doivent observer leur distance , & marcher à même hauteur pour se mettre promptement en bataille.

Si l'ennemi est retranché , il facilite la marche & les différentes manœuvres qu'un Général est charmé de faire ; ses retranchements étant des obstacles qui l'empêchent de profiter d'aucun mouvement.

On fait encore des marches de nuit pour surprendre l'ennemi , une forteresse où la garnison est foible , ou pour s'emparer d'un poste avantageux : enfin ces sortes de marches produisent d'heureux succès ; elles facilitent les entreprises les plus dangereuses , & causent souvent un dommage irréparable , quand elles sont mal dirigées. Chaque

marche qu'un Général fait doit tendre au dénouement de ses desseins, pour combattre à son avantage, faire subsister ses troupes, & finir la campagne avec succès. On fait souvent des contre-marches & de faux mouvements pour tromper l'ennemi, lui causer ombrage, & l'obliger à faire des mouvements, dont les Généraux habiles savent tirer avantage; mais cette science n'est plus de mon ressort, & ne peut s'expliquer ici. Je parlerai dans la suite des marches d'armée lorsqu'elle se retire.

A R T I C L E VII.

De la nécessité de connoître parfaitement le pays où se fait la guerre.

LA connoissance du pays où se fait la guerre est absolument nécessaire au Général qui commande une armée : il n'est pas possible de former un projet de campagne avantageux, & de le mettre en exécution, sans cette science qui produit de grandes ressources dans le malheur, & fait naître souvent des avantages auxquels on ne s'atten-

doit pas. L'Histoire est remplie de fautes commises par des Généraux & des Conquérants , pour n'avoir pas assez connu le pays où ils vouloient étendre leurs conquêtes : l'armée de Charles XII eût-elle été défaite dans l'Ukraine , & le Czar Pierre le Grand se fût-il laissé enfermer vers les bords du Pruth (1) , s'ils avoient connu le pays où ils vouloient porter leurs armes ? Il faut encore s'instruire du génie des habitants , & du gouvernement de certains pays où se fait la guerre , ce qui empêche d'être la dupe des projets qui paroissent infaillibles , en mettant un Général en état de profiter de

(1) Pruth , cette rivière sort des montagnes de Pologne , traverse la Moldavie , & se jette ensuite dans le Danube. Elle est mémorable par le séjour de l'armée russe , & par le péril où le Czar s'étoit exposé de perdre son armée ; ce fut l'an 1711 , lorsque Charles XII étoit à Bender , que ce Monarque excita la Porte par ses intrigues à déclarer la guerre aux Moscovites. Le Czar prit ses arrangements pour prévenir l'ennemi ; il fit des alliances avec les Hospodars ou Gouverneurs de Moldavie & de Walachie , qui lui promirent des vivres pour son armée , il s'avança ensuite à la tête de cent mille hommes vers les provinces de la Turquie : mais ses Alliés ne purent le secourir ; les Moldaves & Walaques intimidés par

plusieurs avantages qui favorisent ses desfeins. Mais ces réflexions m'éloignent d'une matiere que je dois traiter succinctement, & qui n'a pas besoin de preuves.

La connoissance d'un pays est fort étendue : il n'est pas suffisant de savoir l'emplacement des villes, le nom des rivières, & la situation des forteresses, mais il faut connoître les postes, & les camps que peut occuper une armée, les endroits fertiles où elle peut subsister, le terrain propre au corps de l'armée sur lequel on se confie le plus, afin de ne pas s'engager dans des lieux qu'on doit abandonner avec perte. Les Gé-

l'approche d'une armée de cent cinquante mille Turcs, loin de favoriser les Russes, les attaquèrent, & leur prirent le peu de vivres qu'ils pouvoient ramasser à force d'argent ; de sorte que le Czar vit périr la moitié de ses troupes : il étoit entouré de l'ennemi, sans retraite à espérer, & réduit à périr les armes à la main, avec une armée languissante, éncrvée par la famine, & inférieure de plus des trois quarts. Le Grand-Visir, qui commandoit les troupes ottomanes, se laissa toucher par un trait d'humanité, & par l'éloquence de la Princesse Catherine, depuis Impératrice de Russie : il accorda des vivres & la paix, sous des conditions fort légères.

néraux s'informent encore des défilés , des montagnes , des bois , des marais , afin de pouvoir régler leurs marches & l'ordre de bataille selon la nature du terrain (1) : c'est le moyen d'appplanir les plus grands obstacles , & de disposer du sort des armes.

Cette science , qui accompagne les opérations d'une campagne , mérite une application qui réponde aux grands avantages qu'elle produit ; & comme la connoissance du terrain regle l'emplacement & la distribution des troupes ; le jour d'une bataille elle suggere au Général habile les mouvements qui décident la victoire. Egalement la connoissance d'un pays produit des idées avantageuses qui couronnent les bonnes dispositions du succès le plus brillant. Entre

(1) *La nature du terrain* , le terrain mérite de grandes attentions , il décide souvent de la victoire , il regle l'ordre de marche & l'ordre de bataille. Le coup d'œil a beaucoup de part à cette connoissance , qui enseigne à profiter des plaines , des hauteurs , des fossés & des marais , pour s'empêcher d'être débordé ; prendre l'ennemi en flanc , rétablir le combat quand le commencement n'est pas avantageux , ou pour profiter des fautes de l'ennemi.

deux Généraux également capables , celui qui connoît mieux le pays a la supériorité , quoique inférieur en nombre ; il réussit dans l'exécution des projets qu'il forme sur des principes certains , & n'entreprend rien qu'il n'ait pésé & considéré mûrement ; il répare promptement ses moindres fautes sans jamais s'exposer à une défaite ; il multiplie ses avantages , qui le conduisent imperceptiblement à son but , & s'il reçoit quelque échec , il connoît les moyens de se dédommager , & les ressoures ne lui manquent jamais. On a vu de petites armées battre & en détruire de grandes , parceque celles-ci , se confiant dans leur nombre , ont négligé des précautions dans leurs mouvements , dont les autres ont profité.

Cette science ne s'aquiert pas simplement par l'étude des cartes géographiques , qui apprennent la situation d'un pays , & ne laissent qu'une idée imparfaite de la nature de son territoire , mais par les livres qui en font la description , par l'histoire des guerres que ce pays a déjà soutenus : on suit les

mouvements des armées sur une carte bien détaillée, ce qui forme une idée fort avantageuse : on consulte les gens du pays. Mais comme il y en a fort peu qui veulent ou savent donner des éclaircissements justes, plusieurs Généraux, qui nous ont laissé des regles fort instructives sur la guerre, proposent d'envoyer en temps de paix des personnes habiles, qui, voyageant sous différents prétextes, levent le plan des postes principaux, observent les chemins, les défilés, les marais, le cours des rivières, s'informent des gués, en quel temps les eaux sont les plus hautes, & par quelle raison, si c'est par la fonte des neiges des montagnes, ou par des pluies fréquentes dans certaines saisons de l'année, si les marais se dessèchent & deviennent praticables; ils doivent s'instruire des productions du terrain, s'il est fertile, abondant en bois, en pâturages, & quantité d'autres observations qu'il seroit ennuyeux de détailler ici, mais que plusieurs Puissances ne négligent pas avant que de commencer la guerre.

ARTICLE VIII.

Des Fourages.

UN camp avantageux exige la proximité des fourages, quoique cette raison seule ne détermine pas une situation. Un Général ne découvrira pas un pays ou une place forte, & n'abandonnera jamais un objet plus important, pour chercher l'abondance, quand il peut se procurer le nécessaire.

Il est cependant avantageux, pour ménager la cavalerie & les chevaux de l'armée, de n'être pas trop éloigné des fourages; on commence par faire couper ceux qui sont aux alentours, & qui se gâtent par le voisinage d'une armée: quand l'ennemi est encore éloigné, & que le Général prévoit qu'il arrivera bientôt, il faut enlever les fourages à portée de l'endroit où il est apparent qu'il viendra se camper, afin de le priver de cette ressource.

Quand on a consommé ce qui est aux environs du camp, & sur les derrières, on

est obligé d'envoyer fourager fort loin ; c'est alors que l'ennemi s'efforce de l'empêcher, d'attaquer l'escorte, d'enlever les fourageurs, & quelquefois d'attaquer l'armée ; on prend différentes précautions pour prévenir ces accidents.

M. le Marquis de Quincy conseille dans ses Mémoires, de fourager par aile, de faire tenir les chevaux bridés à l'aile qui ne fourage pas, & de la faire marcher, ou du moins une partie, si l'on est averti que l'ennemi marche pour donner quelques échecs au fourage. Je crois cependant que cette méthode fatigueroit trop la cavalerie, & que le secours de cette aile arriveroit trop tard pour sauver les fourageurs, à cause des mouvements secrets que l'ennemi est en état de faire, & desquels on est averti toujours trop tard ; outre qu'en donnant une fausse alarme à ceux qui fouragent, & voyant marcher la cavalerie d'une aile au secours, tandis que l'autre fourage, il pourroit attaquer l'armée, & se prévaloir de l'absence de cette cavalerie quand on est obligé d'envoyer à une

ou deux lieues pour fourager : j'ai vu des Généraux faire marcher un détachement de quatre à cinq mille hommes , qui , sans trop s'écarter , se campe dans un poste à portée de couvrir les fourages. M. le Chevalier Folard , dont les Commentaires sur Polybe sont dignes de l'estime des Généraux , parle en ces termes : « Rien de plus » facile & de plus assuré que l'attaque d'une » armée dans sa marche ; rien n'est plus aisé » qu'une surprise de camp : cependant rien » de si rare. Mais la plus belle occasion d'attaquer l'ennemi avec le plus grand avantage qui puisse jamais se présenter dans une campagne , c'est sans doute l'attaque d'une armée pendant un grand fourage. »

Il faut une parfaite connoissance des environs & de la position de l'ennemi pour fourager à portée de son camp. On règle ses dispositions sur la certitude supposée d'être attaqué : l'escorte des fourageurs doit être assez forte pour opposer de la résistance , & couvrir la retraite , si l'ennemi envoyoit un détachement pour les attaquer : on fait gar-

der les ponts , & les défilés qui sont derrière soi , afin de les repasser librement ; car si l'ennemi s'en emparoit , il seroit difficile de l'en chasser.

Le Général , chargé de l'exécution d'un fourage , connoissant le terrain & la position de l'ennemi , s'apperçoit bientôt des endroits les plus dangereux , & par où il peut être attaqué : il fait occuper par son infanterie les bois , les ravins , & les villages en avant , & qui sont à portée d'être soutenus par la cavalerie ; c'est derrière elle que les postes avancés se retirent quand ils ont défendu l'approche & retardé l'ennemi.

La cavalerie se partage en deux ou trois corps , qui détachent les pelotons de droite & de gauche , lesquels forment une chaîne de communication , afin d'occuper plus de terrain : ces petites troupes se replient quand l'ennemi paroît en force. On se contente souvent , au lieu de former une chaîne , de pousser des corps de cavalerie en avant vers l'ennemi , afin de prévenir ses mouvements :

il

il faut cependant se précautionner contre les embuscades & contre les troupes légères qui pourroient pénétrer à la faveur d'un détour par des endroits qui ne sont pas gardés ; c'est pourquoi il est bon de tenir une réserve de cavalerie , & d'employer beaucoup de diligence à fourager. On envoie des houffards sur les chemins par où les fourageurs doivent retourner, afin de les empêcher de s'écarter, de piller les villages, & de déserter. Les Officiers ont attention de tenir leur monde ensemble , & de les reconduire en ordre quand ils ont fini leurs bottes qui ne doivent pas être trop pesantes.

Quand les houffards, ou la cavalerie, qu'on a envoyés en avant pour reconnoître l'ennemi , s'apperçoivent qu'il avance avec des forces supérieures, ils en avertissent le Général, qui envoie l'ordre aux fourageurs de se retirer avec ce qu'ils ont de coupé ; & , s'il est nécessaire , on fait jeter le fourage à la cavalerie qui doit être sous les armes : elle se range ensuite en bataille , & attend les

ordres de combattre ou de se retirer. L'infanterie, délogée des postes qu'elle a défendus, se retire à l'aide de sa cavalerie ; elle occupe ensuite les bois, les défilés, les châteaux ou villages qui sont derrière, afin d'arrêter l'ennemi par son feu, & de faciliter la retraite des fourageurs ou de l'escorte. Il est même possible, par la connoissance que le Général a du terrain, de dresser une embuscade à l'ennemi toujours ardent & inconsidéré à poursuivre, afin de ramener des prisonniers pour se dédommager de la perte du fourage.

Il est nécessaire en campagne d'accoutumer la cavalerie à ménager son fourage ; on a vu des plaines qui auroient procuré au-delà du nécessaire pendant six semaines, ruinées & dégarnies en huit jours, ce qui est défavantageux pour l'armée, & cause un dommage considérable au pays. Si l'on reste dans ce camp, la cavalerie en souffre & les chevaux dépérissent ; si on l'abandonne, on quitte souvent une position qui assuroit le succès d'une campagne. Les camps où on

fait un long séjour par rapport à leur situation ou à l'abondance des fourages qu'ils procurent, sont ordinairement retranchés, afin que l'ennemi ne puisse attaquer avec avantage, lorsque les fourageurs sont absents, & qu'ils aient le temps de retourner à leur régiment. C'est encore un effet de la prudence des Généraux de cacher le jour & les lieux du fourage, & d'envoyer fourager le même jour que l'ennemi. Si le temps ne permet pas de se retrancher, on choisit pour camper des lieux coupés ou montagneux, propres à l'infanterie, afin qu'en chicanant le terrain par une vigoureuse résistance, elle ne puisse être accablée trop tôt par la surprise ou la supériorité de l'ennemi; enfin, on envoie quelques escadrons de houffards pour le reconnoître & l'observer: on fait occuper par des détachements quelques passages ou défilés par où il doit venir, afin d'être instruit à temps, & de retarder sa marche.

Par la situation avantageuse qu'occupe une armée, elle est en état de faire de gros

E ij

De la façon
d'attaquer
l'ennemi pen-
dant un fou-
rage.

détachements pour attaquer l'ennemi dans ses fourages, ce qui arrive quand on veut le resserrer, lui faire abandonner son poste, ou qu'il néglige les regles & les précautions ordinaires.

Pour réussir, le Général envoie un détachement proportionné au nombre de l'escorte des ennemis, dont il est informé par ses espions; ce détachement s'avance à la faveur des bois, des montagnes, ou marche pendant la nuit pour ne pas être découvert: il se cache ensuite dans le bois ou derrière une hauteur, où il reste en embuscade jusqu'à l'heure de paroître & d'attaquer: il faut peu de terrain pour embusquer trois ou quatre mille hommes, quand les bataillons & les escadrons sont ferrés de fort près en colonne. Si on est découvert par quelques payfans, on les tient aux arrêts de crainte qu'ils n'aillent avertir l'ennemi & ne découvrent la marche.

Quand l'ennemi a pris poste, & que ses fourageurs commencent à travailler, la cavalerie s'avance au grand trot pour attaquer

celle de l'ennemi avec toute la vigueur possible, afin d'empêcher le ralliement : ce n'est pas le temps de brûler de la poudre & de tirer des coups de carabine, ce qui fait souvent manquer les plus belles entreprises, mais il faut joindre & culbuter l'ennemi le sabre à la main ; les houffards se jetteront sur les fourageurs, qui, surpris & démontés, seront charmés de se rendre prisonniers pour se sauver la vie. Si malgré ces précautions, l'ennemi se rallie sans donner le temps de se charger des prisonniers, on laisse les hommes, on prend les chevaux ou on les tue.

Ce premier début, sagement ordonné, décide ordinairement du succès ; cette double attaque causera d'autant plus de surprise, que l'ennemi ne saura où porter du secours, voyant la cavalerie & ses fourageurs attaqués en même temps. La confusion & le désordre, maux qui sont toujours à la suite d'une attaque imprévue, augmenteront le péril, & l'ennemi pensera bientôt à sa retraite.

L'infanterie attaque & amuse celle des ennemis s'il est nécessaire, ou elle se place

dans un bois ou dans les chemins creux à portée d'incommoder l'ennemi, & de faciliter le ralliement de sa cavalerie, si elle étoit repoussée; on a souvent la précaution de placer avantageusement quelques pieces de canon qui font un effet merveilleux.

De la retraite.

Il ne faut pas s'emporter trop loin & poursuivre l'ennemi à la débânde, ce qui a gâté plusieurs entreprises qui auroient réussi; mais songer à faire sa retraite en ordre, après ce coup fini. Il faut beaucoup de conduite pour la faire sans perte. Quand on a de mauvais chemins à passer, & que l'ennemi qui a reçu du secours, ou qui s'est remis de son désordre, veut l'empêcher, l'infanterie gagne les hauteurs, les bois ou les défilés pour couvrir la retraite de sa cavalerie dans le pays couvert, de même que celle-ci doit protéger la marche de son infanterie dans la plaine. Il est de la prudence du Général commandant de faire marcher quelques escadrons pour soutenir ce détachement: s'il est instruit qu'il est incommodé dans la retraite, ce renfort sert souvent à remporter

de nouveaux avantages ; car l'ennemi est embarrassé quand il s'apperçoit qu'on a reçu du secours ; & s'il est attaqué fièrement & avec ordre , il sera culbuté & repoussé avec perte ; ce sont des occasions où il ne faut que de la hardiesse. Une retraite où on a le bonheur de rencontrer du secours doit ressembler à ces retraites simulées qu'on fait souvent pour attirer l'ennemi dans un mauvais pas , & l'attaquer avec avantage.

Les fourages au sec se font dans l'arrière saison quand les payfans ont renfermé les dépouilles de la campagne. Les Généraux font quelquefois des mouvements (1)

(1) *Mouvemens*, Plusieurs confondent ce terme avec celui de manœuvre , qui a cependant une autre signification. Mouvement est un terme général qui se donne aux différentes entreprises d'une armée pendant la campagne ; les changemens de position , les marches & les contre-marches qu'on fait pour assiéger une place , prévenir l'ennemi , pénétrer dans son pays , ou donner bataille , s'appellent mouvement. Manœuvre a une signification moins étendue , ce terme explique simplement la façon dont un Général s'est servi pour faire un mouvement ; on dira par exemple : l'armée se mit en mouvement , elle marcha par tel chemin , en autant de colonnes , pour s'emparer d'une telle position , & fit une telle manœuvre pour se mettre en bataille.

pour les tirer des endroits où ils prévoient que l'ennemi veut prendre ses quartiers d'hiver.

ARTICLE IX.

De la façon d'attaquer le camp de l'ennemi lorsqu'il fourage.

LORSQU'UN Général forme le dessein d'attaquer l'ennemi en pareille occasion , il est nécessaire d'avoir une connoissance parfaite de sa situation & des meilleurs chemins qui conduisent à son camp. S'il étoit trop éloigné & qu'il y eût plusieurs défilés à passer, ou qu'il fallût faire un trop long détour pour arriver ; ces inconvénients semblent ôter la possibilité d'entreprendre & de réussir : la prudence exige qu'il soit instruit par ses espions du lieu où se fait le fourage, de la force de l'escorte qu'il donne ordinairement à ses fourageurs, & que par un juste calcul, il sache à-peu-près ce qui reste de troupes au camp, & en combien de temps les fourageurs peuvent retourner : il est à remarquer que s'ils ont un pont ou

quelques défilés à passer , leur retour en fera beaucoup retardé , de même que s'ils sont fort éloignés , les hommes & les chevaux en feront plus fatigués , & presque hors d'état de combattre.

Le Général regle là-dessus ses dispositions , & fait marcher l'armée à l'heure convenable , & sur autant de colonnes que le terrain le permet : on ne mene que l'artillerie nécessaire , pour ne pas rendre la marche pesante ; on attelle souvent deux chevaux de plus à chaque piece & aux chariots de munitions ; on envoie des charpentiers & des travailleurs avec l'artillerie , afin d'éviter le moindre retardement , qui peut être préjudiciable dans ces expéditions. La cavalerie & l'infanterie ne sont chargées que de leurs armes sans bagage ; car la diligence dans la marche doit suppléer au grand nombre , qui ne fait qu'incommoder dans les surprises : le reste de l'artillerie reste au camp avec quelques régiments pour le garder , ce camp est ordinairement fortifié & situé avantageusement afin de servir de retraite.

Le secret & la diligence feront infailliblement réussir cette entreprise ; ainsi que le manque de ces deux vertus militaires pourroit la faire échouer & avorter les projets les mieux concertés : il faut donc que personne de l'armée , hors les principaux Généraux, ne sache où elle marche, sans quoi deux ou trois heures après, le secret est découvert, parceque chaque soldat en parle. On donne les instructions nécessaires pendant la marche, à ceux qui sont chargés de quelques détails. Si l'ennemi a appuyé une aile à des hauteurs, on tâche de s'en rendre maître en les tournant, ou en les attaquant de front : on y place ensuite du canon pour le foudroyer d'un endroit où il mettoit sa confiance. Les parties d'un camp qui paroissent les plus fortes sont souvent fort faciles à emporter, & assurent toujours le succès d'une action : la surprise opere beaucoup sur ces postes de confiance. L'attaque en doit être vigoureuse & bien soutenue : on ne doit pas s'amuser à tirailler, ce qui retarde le succès en donnant le temps à l'ennemi

de faire ses dispositions : celui qui tire , n'avance pas & recule souvent , dit le Chevalier Folard. Il faut laisser ce soin à l'artillerie qui doit être bien postée & faire un feu continuel.

Les régiments qui soutiennent les premiers bataillons dans les attaques de poste , loin de perdre courage quand ceux qui sont devant sont repoussés , doivent avancer promptement , & connoître que la gloire de réussir leur est réservée , le chemin en étant déjà tracé , ce qu'ils doivent mériter par de nouveaux efforts que l'ennemi ne soutiendra pas.

Le reste de l'armée forme ordinairement deux autres attaques , dont l'une vers le centre , afin d'empêcher les troupes d'aller au secours des ailes , & pour prendre en flanc ce qui tient ferme quand on a pénétré : les autres attaques sont bientôt décidées quand on réussit à enfoncer & battre le centre d'une armée : ce sont des mouvements où l'ennemi confus oublie de donner des ordres , ou bien ils sont mal exécutés : tant il est

vrai que la surprise ferme les yeux, bouche les oreilles, & fait tomber les armes des mains des plus forts.

Dès que l'action réussit, on s'efforce de rendre complete la défaite des ennemis, qui se retirent toujours en grand désordre; on fait quelquefois mettre le feu au camp pour détourner les uns du pillage & augmenter la peur des autres, qui, avec leurs tentes, perdront l'espoir de se remettre bientôt de leur défaite. On poursuit cependant avec beaucoup de prudence les fourageurs & l'escorte pour rétablir le combat & offrir de nouvelles difficultés, mais elles auront peu d'effet contre une armée victorieuse qui marche en ordre.

Si, malgré tout ce qu'on peut espérer, l'action ne réussit pas, & que l'ennemi ait eu le temps d'opposer des efforts assez considérables pour la faire échouer, la retraite doit se faire dans le plus bel ordre; ce qui en impose toujours à l'ennemi. Les Généraux donnent leurs ordres, c'est aux Officiers & Commandants des régiments à les

faire exécuter, & à les observer : on détache souvent des houlfards sur les flancs de l'armée qui se retire, pour empêcher les soldats de s'écarter & de désertter : cette cavalerie légère doit encore amuser celle des ennemis qui cherche ordinairement à faire des prisonniers ; le reste de la cavalerie, si c'est une plaine, fait l'arrière-garde pour tenir l'ennemi en respect : le Général en chef commande à cette arrière-garde le nombre des bataillons & l'artillerie nécessaire, ce qui se regle sur les dispositions de l'ennemi à poursuivre & selon le terrain qu'on doit traverser.

Le reste de l'armée marche lentement pour soutenir son arrière-garde, elle se forme ensuite sur quelques hauteurs un terrain avantageux, d'où les Généraux observent la manœuvre de l'ennemi, & donnent leurs ordres pour rester, avancer, ou continuer la retraite : l'ennemi, souvent en désordre & inconsideré dans la poursuite, risque plus que celui qui se retire avec ordre & avec la discipline qui doit présider à tous les mouvements d'une armée.

L'expérience prouve qu'il est facile, après avoir été repoussé & suivi, de retourner sur l'ennemi qui a abandonné sa position, de l'attaquer à son tour & de le battre.

Les troupes qui poursuivent ne s'attendent pas à devoir se défendre ni à être attaquées, cette manœuvre les met en confusion, & les porte à fuir sans beaucoup de résistance.

Enfin les grands fourages sont dangereux de part & d'autre; ils donnent occasion aux attaques & aux surprises de camp, & font éclore des ruses qui peuvent porter à conséquence: c'est un temps où il est aisé d'entreprendre avec avantage, quand les précautions nécessaires sont négligées.

A R T I C L E X.

Des stratagèmes & du coup-d'œil.

QUOI QU'JE traite de ces deux vertus militaires dans un seul article, ce n'est pas qu'elles aient quelques connexions ensemble, elles n'ont de rapport que par la brièveté de la définition que je puis en donner,

ce qui ne permet pas d'en faire deux articles séparés. •

Les stratagèmes sont des ruses de guerre, qu'un Général emploie pour parvenir à ses fins avec moins de danger. Elles operent souvent des miracles, & produisent des succès surprenants. Les Grecs ont excellé dans cet art : Annibal, à la tête des Carthaginois, est venu dans l'Italie apprendre cette science aux Romains. Le passage du Rhône, l'embuscade de la Trébie & de Trasimène, les feux de Cassilimme & son ordre de bataille à Cannes, leur ont fait acheter fort cher cette connoissance ; mais ils ont raffiné dans la suite sur leurs maîtres. La science de la guerre est l'art de ruser finement & par principes, dit le Chevalier Folard : rien ne prouve davantage la nécessité d'étudier l'Histoire, que les ruses de guerres : l'ignorance où l'on est là-dessus, fait qu'on est souvent dupe & toujours nouveau contre les stratagèmes.

Les ruses dont on se sert pendant la guerre vont à l'infini : les marches secretes, les

contre-marches, les embuscades, les retraites simulées, les fausses attaques, sont des effets de la ruse : on peut ajouter les places qu'on a emportées par intelligence & d'autres par surprise. Tous les conquérans ont fait jouer ce ressort ; & César n'auroit jamais passé le Rhin, si les anciens Romains n'avoient été aussi rusés qu'ils étoient braves & robustes. Il faut connoître cet art, non-seulement pour en faire usage, mais pour s'en garantir & ne pas toujours mordre à l'hameçon d'un ennemi entreprenant.

La ruse est souvent la ressource du foible contre le plus fort. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se sert alternativement de la peau du lion & du renard : il est même toujours avantageux de se procurer par cette voie ce qu'on pourroit souvent obtenir par la force après avoir fatigué beaucoup d'hommes dont on épargne la perte ; il faut de la prudence pour s'en servir utilement : des réflexions sur les avantages précédents, sur la façon dont les ennemis font la guerre, sur les génies de leurs

leurs Généraux (1), sur les défauts de leurs troupes ou sur les causes des pertes qu'on a essuyées ; cela, joint à la connoissance du pays, peut fournir des idées avantageuses & d'une exécution facile : enfin, la ruse a fauvé des armées, conquis des provinces & détrôné des Rois.

Le coup-d'œil est une vertu qui se perfectionne par l'étude & l'application. Elle est nécessaire à tout Général qui doit manœuvrer & faire quelques dispositions devant l'ennemi : sans elle on s'expose à faire des fautes irréparables pendant le cours d'une action, & à se faire battre.

Il distingue le terrain propre à l'ennemi le jour d'une bataille, & l'avantage qu'il

(1) *Le génie de leurs Généraux*, il est aisé de connoître le génie des Généraux, sur-tout quand on a fait quelques campagnes contre eux. Un Général attentif, pénètre par leurs mouvements ce dont ils sont capables, ou s'informe encore de leur caractère aux personnes qui le connoissent. Il paroît qu'on peut tirer des avantages de cette curiosité, par l'attention de plusieurs Généraux à étudier les qualités & les défauts de leurs adversaires.

peut en retirer selon la quantité & la force de ses troupes : il connoît la disposition qu'il faut faire pour attaquer l'ennemi campé, retranché ou en marche. Il distingue les endroits propres pour la cavalerie, les lieux avantageux pour l'artillerie, & apprend comment il faut faire agir l'infanterie. Il est nécessaire de tirer parti de ces trois corps pour remporter la victoire.

Le coup-d'œil apprend encore à choisir des camps, & à juger de la force & des défauts de ceux qui lui sont opposés ; il pénètre la manœuvre de l'ennemi qui s'avance, voit ce qui reste à faire de meilleur pour se défendre ; &, joignant l'activité au sang-froid, il gagne les batailles. Ce talent peut s'acquérir en campagne : il se perfectionne par les marches & dans un camp, en examinant le fort & le foible d'une situation, ce qui favorise l'attaque ou la défense. On observe les hauteurs, les plaines, le pays coupé ou difficile qui couvre les flancs ou le front en marche ; on juge combien une plaine peut contenir de bataillons & d'escadrons, quel

terrein est favorable à la cavalerie , comment on se défendrait dans cette situation que le local présente , quelle utilité on pourroit retirer d'un ruisseau , d'un bois ou d'une hauteur. Ces réflexions , qui amusent & ne coûtent rien , peuvent servir dans la fuite ; & plusieurs se sont repentis de ne les avoir jamais faites.

Quoique ce talent soit le partage des Généraux, un Officier doit tâcher de l'acquérir pour le mettre en usage quand il en aura besoin : les impressions de la jeunesse se gravent mieux dans l'esprit, & on est heureux dans cet âge quand on peut fixer ses réflexions à quelque chose de solide.

A R T I C L E X I.

Du passage des grandes rivières.

ON rencontre souvent des fleuves ou des rivières qui causent du retardement, & dont l'ennemi peut retirer de grands avantages, s'il connoît assez leur cours & le pays qu'elles arrosent, pour en disputer le passage ; mais

quelque obstacle que présente une rivière, le passage en est aussi possible que le danger paroît grand ; & les règles de l'art semblent faire disparaître ces difficultés. » La force

Instruction
militaire du
Roi de Prusse.

» n'est pas suffisante & même est inutile,
» lorsque l'ennemi se trouve de l'autre côté
» d'une rivière à portée de vous en défen-
» dre le passage. «

Il est certain que tout l'avantage paroît être de son côté ; si l'on construit des ponts il les brûlera ou les fera rompre par son artillerie. Il paroît à portée de suivre les mouvements de l'armée , & d'attaquer & de culbuter avec des forces supérieures une partie qui sera passée, en empêchant les autres d'apporter du secours par la séparation du courant. Mais on a recours à la ruse & à ces manœuvres qui détruisent l'avantage du plus fort, en mettant l'ennemi dans l'impossibilité de se servir de toutes ses forces pour nuire.

On tâche de l'éloigner par quelques marches, de l'endroit où on a résolu de passer ; souvent on l'oblige à s'étendre, à

diviser ses troupes : s'il les tient réunies , on fait des mouvements qu'il est obligé de suivre , & par une contre-marche , on va passer où il est le moins en état d'incommoder.

On fait souvent des préparatifs dans un endroit ; on lui donne de fausses alarmes ; on tente le passage d'un côté , tandis qu'une partie de l'armée , à la faveur des barques , des pontons , des radeaux ou d'un gué , passe ailleurs. Ce qui est à l'autre bord se poste avantageusement , ou se retranche , selon les ordres qu'ils ont pour favoriser le passage des autres.

D'ordinaire au passage des rivières , il faut tromper l'ennemi , le prévenir , ou on se trompe soi-même. La force & l'avantage sont d'un côté , mais la ruse est de l'autre : si c'est une rivière fort large , on profite des îles qui séparent son lit , où quelques bataillons se retranchent avec de l'artillerie , pour favoriser l'opération. On peut encore y construire un pont ; & on fortifie la tête de ce pont pour assurer le passage & couvrir

la retraite en cas de malheur. S'il y a des gués solides, on fait reconnoître leur largeur pour y faire passer la cavalerie, qui consomme beaucoup de temps à défilér sur des ponts.

Il est encore avantageux de faire précéder quelques bataillons de grenadiers & de travailleurs à la faveur de ces gués : ils se retranchent, couvrent la construction du pont, & rendent le bord de la rivière praticable, & l'on campe aux endroits où la cavalerie doit sortir : elle se range promptement dans la plaine pour tenir l'ennemi en respect, & couvrir les bataillons qui se forment en bataille à mesure qu'ils arrivent.

C'étoit à la faveur des gués, que Charles XII, Roi de Suede, à la tête de son infanterie ou de sa cavalerie, passoit les plus grandes rivières : ce genre offensif lui donnoit une grande supériorité, parceque ses ennemis, toujours surpris, n'avoient pas le temps de parer les coups qu'il leur portoit. Il se servit cependant au passage de la Duna, de quelques ruses dignes d'être rapportées :

il inquiéta par ses mouvements Kokenhausen, forteresse de la Livonie (1), & lorsque ce Monarque apprit que le Général Steinau, qui commandoit les Saxons, avoit envoyé des troupes à la défense de cette place, il s'appréta à passer la Duna à la vue des ennemis, dont le nombre étoit diminué par ce détachement.

Il fit construire des barques d'une nouvelle invention (2), & pour mieux cacher le transport de son armée, il fit allumer sur le bord de la riviere une quantité de paille mouillée, dont la fumée, chassée par le vent, offusquoit l'ennemi en lui dérobant la vue de son armée & l'endroit où elle devoit aborder, ce qui empêchoit leur artillerie de faire un grand dommage. Ce passage fut suivi de la

(1) *Livonie*, ce pays, autrefois partie de la Pologne, a été cédé à la Suede en 1660. Orriga en est la capitale, il passa ensuite sous la domination des Moscovites en 1712, avec l'Estonie, l'Ingrie & une partie de la Carelie.

(2) *Nouvelle invention*, ces barques avoient des bords fort relevés, qui couvroient les soldats & leur servoient de parapets contre le feu des ennemis, & qu'on pouvoit ensuite baisser en forme de pont-levis pour passer plus aisément sur la rive.

conquête de la Courlande & de plusieurs autres succès.

Le Prince Eugene passa le Danube à deux lieues au-dessous de Belgrade (1) ; il transporta, à la faveur de plusieurs barques préparées à cet effet par le Maréchal Comte de Mercy , cinquante bataillons & cinquante compagnies de grenadiers, qui se retrancherent & favorisèrent la construction d'un pont, malgré les efforts des Turcs.

On recherche encore pour le passage des rivières , des hauteurs qui dominent la plaine de l'autre côté, afin d'y placer de l'artillerie pour éloigner l'ennemi. M. le Maréchal de Saxe dit qu'il faut choisir un endroit où le courant forme un coude ou un angle rentrant de son côté, afin que portant des batteries de droite & de gauche, elles puissent croiser sur les lieux où l'enne-

(1) *Belgrade* , cette ville assez grande & peuplée, est au confluent du Danube, & défendue par un château ou citadelle élevée sur un roc. C'est la capitale de la Servie, elle étoit autrefois le Boulevard de la Chrétienté ; elle fut cédée aux Turcs, par la Maison d'Autriche en 1739.

mi peut se porter pour s'opposer à la construction du pont, pourvu qu'il y ait au débouché une plaine assez spacieuse pour mettre les troupes en bataille dès qu'elles seront passées.

La dernière réflexion de cet auteur est très intéressante. Il faut connoître le terrain de l'autre côté de la rivière, afin de savoir ce qui peut nuire, ou ce dont on peut tirer avantage; si c'est une plaine, on fait marcher la cavalerie la première : l'infanterie doit précéder, si le terrain est couvert ou coupé par des fossés, des ravins ou des ruisseaux. La nature du terrain règle encore ici l'ordre du passage, qui devient l'ordre de bataille quand l'ennemi s'oppose en force.

On observe encore de ne jamais tenter le passage dans un seul endroit, quand l'ennemi peut s'y opposer avec un nombre supérieur de troupes; il faut qu'un corps détaché à cet effet, remonte ou descende le fleuve qu'il doit passer à la faveur de la nuit, pour faire diversion & tomber sur les flancs. Si l'ennemi a partagé ses forces, pour occuper

un plus long espace de terrain , il fera d'autant moins en état de faire grande résistance , s'il ne peut assez tôt réunir ses forces à l'endroit où on a résolu de forcer le passage ; ce qui arrive quand les détachements sont trop éloignés , & qu'ils sont séparés par quelques défilés. Il en arrive à-peu-près de même quand on a de son côté un pays libre & facile pour les marches , & que le même avantage ne se rencontre pas de l'autre côté de la rivière ; alors on s'éloigne par une marche secrète & forcée , on jette ses pontons & on passe la rivière , tandis que l'ennemi , arrêté par quelques défilés , n'est pas à portée de nuire ni d'incommoder.

Si quelqu'un de mes Lecteurs est chargé dans la suite d'une semblable commission , il trouvera que j'ai oublié quelques particularités que la situation & les circonstances lui apprendront , & dont le détail ennuiroit.

A R T I C L E X I I.

*Des moyens d'empêcher le passage d'une
riviere.*

ON voit par les attentions & les peines qu'on prend pour tromper & donner le change à l'ennemi, combien il y a d'avantage dans une situation défensive, & ce que risque un Général, quand l'ennemi ayant éventé ses desseins, arrive pour les faire échouer.

La défense d'une riviere est une partie de la guerre défensive : il est possible, par de bonnes dispositions, d'arrêter l'ennemi fort long-temps, de lui causer des pertes considérables, & de lui faire perdre plus de monde qu'au siège de la ville la mieux défendue.

Il faut connoître les endroits où l'ennemi a intérêt de passer, & où il prétend avoir le plus de facilité ; connoître les bords & le cours de la riviere qu'on veut défendre. On fait retirer de son côté les barques des pê-

cheurs & autres, dont il pourroit se servir pour le transport des troupes : on fait brûler les ponts, rompre les gués, escarper les bords ; on plante des palissades, & on élève des redoutes aux endroits les plus suspects.

Il est impossible d'empêcher un ennemi qui fait manœuvrer, de passer la rivière s'il s'obstine à tenir ses forces réunies, de sorte qu'on est obligé de faire des détachements le long de la rivière ; mais ils doivent être à portée d'être secourus & de se soutenir. La connoissance qu'on a du pays détermine l'éloignement de ces postes ; on ne détache que ce qui est nécessaire pour assurer une communication solide dont la distance se règle sur le nombre de ses troupes. Le gros de l'armée campe ensuite dans un lieu à portée de soutenir ces détachements ; & c'est ordinairement vers le centre, pour être en état de soutenir la droite ou la gauche de la ligne. Les corps détachés se retranchent pour se mettre à l'abri du canon des ennemis, & faire une plus longue résistance ; des patrouilles fréquentes doivent longer con-

tinuellement, fut-tout la nuit, les bords de la rivière ; & doivent donner avis promptement de ce qu'ils ont vu ou entendu.

Si quelqu'infanterie des ennemis est passée, ce seront des travailleurs qui voudront se retrancher pour couvrir la construction du pont. La cavalerie doit culbuter le fabre à la main, ces gens mal assurés, qui, se voyant découverts, opposent peu de résistance : ou si le temps le permet, on fait embusquer des troupes derriere un bourg, sur une hauteur ou dans un bois, qui ne paroissent que lorsque quelques bataillons des ennemis sont passés pour les attaquer & les surprendre. On prête beaucoup d'attention aux mouvements des ennemis : c'est un temps où il faut avoir plusieurs espions, & les bien payer. Il faut savoir distinguer les faux mouvements : on affecte souvent de se laisser mener, de donner dans un piege : on néglige quelques endroits ; &, dès que l'ennemi veut en tirer avantage, on retourne par une contre-marche au point principal, pour le punir de sa propre ruse. Quand une

partie de son armée est passée, on marche fièrement pour la joindre de près, sans tirer, que lorsqu'on est fort proche; on gagne du temps par cette manœuvre, on empêche qu'un plus grand nombre de bataillons n'arrive au secours de ceux qui sont attaqués, en rendant inutile son artillerie qui est posée sur l'autre bord, car il ne peut tirer sans tuer son propre monde, quand on combat de près.

Si c'est pendant la nuit, la confusion de son côté deviendra plus grande, & sa défaite plus complete. On fait quelques fausses attaques, & on tâche de gagner sur ses flancs. La cavalerie qui ne peut agir reste en réserve, & attend le jour pour commencer son opération; on dirige le feu de quelques pieces de canon sur le pont des ennemis, afin d'empêcher le secours & la retraite en le rompant.

L'attaque étant commencée, chaque Général de division doit avoir eu ses instructions, & doit prendre son parti sur ce qui arrive pendant le cours de l'action. On

perd un temps précieux à faire annoncer des minuties, ou en attendant des ordres qui arrivent toujours trop tard, ou que celui qu'on envoie n'a pas bien compris : il suffit de savoir qu'on attaque une partie de l'armée ennemie qui a passé la rivière, qu'il faut la déposter de son terrain ; ce qui, joint aux éclaircissements touchant la situation, & aux ordres que le Général en chef a déjà donnés, fera naître le succès. Si l'ennemi a quelques batteries qui causent du désordre, on tâche de les faire enlever ou enclouer ; la nuit favorise les coups les plus hardis. Le Général qui commande, retient ordinairement une réserve pour remédier aux accidents imprévus.

Si l'ennemi tentoit le passage en deux différents endroits éloignés l'un de l'autre, & que dans cette distance il se trouvât un défilé, le Général le fera occuper, pour empêcher une partie de cette armée de venir à temps secourir l'autre qu'il attaque. C'est toujours avoir beaucoup gagné que de battre une colonne ; on est alors en état de faire

des dispositions pour entamer l'autre. On ne pourroit espérer qu'un succès fort douteux en s'opposant de deux côtés, par la raison que malgré que l'ennemi ait beaucoup à risquer, il est plus facile de passer une rivière que d'en défendre le passage, parcequ'il peut être arrivé à bord avant qu'on soit informé du mouvement qu'il a fait. On chicane cependant le passage lorsqu'on veut gagner du temps, qu'on attend un renfort de troupes, qu'on veut consumer les fourages qui sont de son côté, ou pour quelques autres raisons connues des Généraux.

ARTICLE XIII.

Des Convois & des Magasins.

Il faut des vivres & des magasins à sa portée ; sans quoi ou les opérations de la campagne languissent & déclinent.

Les magasins sont sur les derrieres de l'armée qui les couvre : on les place dans des lieux sains & qui ne risquent pas d'être inondés ,

inondés ; & pour les mettre plus en sûreté contre les entreprises de l'ennemi , on les enferme dans des places fortes où l'on fait élever quelques retranchements gardés par des troupes , pour les sauver d'un coup de main.

Le Général assure une communication de l'armée à ses magasins pour favoriser les convois : il faut toujours se conserver un chemin aux vivres , aux munitions & à la retraite, dit le Grand Turenne : les magasins qui se font sur la frontiere pendant l'hiver , demandent beaucoup d'attention ; ils indiquent souvent , par leur emplacement , les endroits où l'on veut agir ou pénétrer ; ce qu'il est important de cacher , afin de ne pas avertir l'ennemi de se précautionner. On a vu souvent des magasins enlevés & perdus par la négligence & le peu de capacité de ceux qui étoient commandés pour les garder «. Si l'on considère cependant le dommage que l'enlèvement d'un magasin cause à un pays , & le tort qu'en reçoit un Général d'armée

qui doit abandonner une position avantageuse faute de vivres , & qui voit ses projets dérangés , on doit s'étonner que l'ennemi ait si souvent réussi dans ces sortes d'attaques , & qu'on ne trouve aucun exemple des fautes de ceux qui devoient les conserver.

Pour l'emplacement des Magasins on cherche les rivières navigables , à cause de la commodité du courant qui facilite le transport & fournit plus abondamment des vivres à l'armée. Quand on ne peut se servir de l'avantage d'une rivière , on a recours aux chariots qui sont toujours lents , & marchent difficilement par les défilés des montagnes & les mauvais chemins ; il faut même de grandes précautions pour faire arriver les convois. On les fait accompagner par de gros détachements, dont la force se règle sur l'importance du convoi & sur le danger qu'ils courent dans leur marche , par la proximité de l'ennemi ou de ses forteresses. Le Commandant de cette escorte doit être instruit du pays qu'il doit traverser , être bien informé des chemins , connoître la position

de l'ennemi ; il doit envifager le péril fans fe troubler, & favoir prendre un parti avantageux quand il eft attaqué.

L'escorte fe partage ordinairement en trois corps, dont l'un marche à la tête du convoi, l'autre vers le centre, & le troisieme à l'arriere-garde.

On tire de ces différens corps quelques pelotons d'infanterie & de cavalerie, qu'on fait marcher de distance en distance le long des chariots : ils doivent obliger les voitures à ferrer la file & empêcher qu'elles ne s'arrêtent ou ne s'écartent. On envoie des houlfards reconnoître le côté d'où l'ennemi pourroit paroître, afin d'être instruit à temps & de pouvoir se disposer à les recevoir. A la premiere alarme, on fait doubler & ferrer les voitures qui forment un parc ou wagenburt, afin d'avoir moins de distance à garder, & d'avoir ses forces ensemble.

L'infanterie se place entre les chariots, la cavalerie marche à la rencontre de l'ennemi qu'elle doit attaquer, fût-il même supérieur, ce qui donne le temps aux voitures

de se ranger ; elle se retire ensuite sous le feu de l'infanterie quand elle est repoussée. Il est difficile de forcer un wagenburt formé de la sorte ; le feu de l'infanterie qui en sort , & qui tire à couvert des chariots , est suffisant pour obliger l'ennemi à se retirer après avoir perdu beaucoup de monde.

Ce parc doit former une espèce de quarré , ou un cercle fermé de tous les côtés , afin que l'ennemi ne puisse le pénétrer en le tournant : ainsi disposé , il est plus difficile à emporter que le meilleur retranchement. On doit faire dételer les chevaux au premier rang des voitures , desquelles on doit ôter le timon pour les mieux ferrer les unes contre les autres.

Quand l'ennemi se retire , on le fait suivre & observer par la cavalerie , de crainte qu'il ne dresse quelques embuscades , & qu'il ne recommence l'attaque quand le convoi sera en marche. Ce fut ainsi que le Général Louwenhaut se défendit pendant trois jours contre une armée de Moscovites trois fois plus forte que son escorte.

Quand le convoi marche par un pays de chicane où il y a plusieurs défilés, il ne paroît pas possible de former un parc ; alors l'escorte doit défendre le terrain , attaquer l'ennemi & chercher à le battre : si le convoi marche à portée d'une place ennemie , & qu'on craigne d'être insulté par la garnison , le Commandant se poste , avec une partie de son escorte, dans quelques endroits avantageux, dresse une embuscade à cette sortie de la place , & ne part de là que lorsque la plus grande partie de ses chariots a défilé. Si l'escorte étoit trop foible pour résister à l'attaque d'une garnison fort nombreuse , il seroit de la prudence du Général en chef d'envoyer un renfort ou de faire quelques mouvements pour recevoir sûrement son convoi.

Les convois destinés pour le siege d'une ville, qui conduisent des munitions d'artillerie & des vivres, sont encore de grande importance.

Ces convois doivent être bien escortés : l'on fait camper souvent un corps d'obser-

vation (1) dans les endroits suspects , pour les couvrir.

A R T I C L E X I V.

De l'attaque d'un Convoi.

LES Généraux ont soin de cacher leur jeu quand ils veulent surprendre un convoi : l'ennemi prendroit de grandes précautions s'il s'appercevoit qu'on voulût lui enlever ce dont il ne peut se passer , & rendroit impossible le succès d'une aussi belle entreprise.

Il faut ruser pour tromper l'ennemi sur un article aussi délicat : dans ces temps cri-

(1) *Corps d'observation* , c'est un camp volant de cinq à six mille hommes , qui , sans être chargé de bagage & d'une artillerie trop nombreuse , observe l'ennemi , tâche de prévenir ses mouvements , & de l'arrêter par les postes avantageux qu'il occupe & qu'il abandonne selon les circonstances , pour se porter avec secret & diligence aux endroits où il n'est pas attendu. La force de ce Corps n'est pas dans le nombre , mais dans la vigilance , l'activité & la pénétration de celui qui le commande.

On appelle encore Corps d'observation , une armée de vingt à trente mille hommes qui agit dans un pays éloigné , comme étoient les troupes que nous avions dans la Silésie , tandis que l'armée principale agissoit en Saxe ,

tiques il y a plusieurs espions qui l'instruisent des moindres mouvements, des détachements & des ordres qu'on donne. Il est cependant nécessaire pour réussir, de faire embusquer un corps de quelques mille hommes sur la marche du convoi. Le Général, chargé de cette exécution, doit connoître le terrain par où il doit marcher, & savoir à-peu-près le temps qu'il arrivera, la force de son escorte & en combien de temps il peut recevoir du secours, afin de faire ses dispositions pour attaquer & pour se retirer à temps ; il ne reste plus alors qu'à prendre attention de ne pas être découvert. L'attaque se règle selon les circonstances & les desseins du Général, mais la plus commune, & celle qui paroît la moins embarrassée est celle-ci : on laisse éloigner la tête du convoi où il y a une partie de l'escorte ; on envoie ensuite la cavalerie pour attaquer & percer le centre, & on suit de près pour la soutenir ; on tâche de battre en détail ceux qui arrivent en désordre pour secourir la partie attaquée.

Quand on a assez de monde , on fait une fausse attaque à la tête ou à la queue du convoi , ce qui fera que l'ennemi n'osera rien détacher. L'escorte surprise battue , on est bientôt maître du convoi. Si on a de l'artillerie , elle doit tirer continuellement sur la cavalerie de l'ennemi & sur les chariots , afin de les rompre & d'y mettre la confusion. Si ce convoi étoit engagé dans des défilés , la perte en seroit plus facile. S'il a le temps de former un parc & que la première attaque ne réussisse pas , on se retire en ordre pour recommencer de nouveau , car ce seroit perdre du temps que de trop s'opiniâtrer , si on n'est pas absolument supérieur en nombre.

Au reste, il est plus facile d'attaquer ou enlever un convoi que de le défendre , à cause de la distance de deux ou trois lieues qu'il occupe. Quand la première attaque ne réussit pas , que l'ennemi a eu le temps de faire doubler ses voitures , & que son détachement a de la supériorité , on se retire par les chemins les plus difficiles pour ne pas être suivi

Il est à présumer qu'il ne s'amusera pas longtemps à la poursuite, pour ne pas perdre de temps, & pour ménager son escorte, à laquelle on pourroit dresser quelques embuscades. Afin de se dédommager de cette première retraite, on tâche d'entamer l'arrière-garde qui est ordinairement fort négligente, & qui sera sûrement battue si elle est attaquée vivement. On attaque ensuite la queue du convoi ; on met le feu aux chariots ; on tue, ou on enlève les chevaux en causant le plus de dommage qu'il est possible ; on profite de la nuit pour faire des prisonniers, enlever ceux qui vont à l'eau, aux fourages, ou les chevaux qui sont à la pâture. Si on a une retraite assurée, on peut ruiner le convoi en détail.

A R T I C L E X V.

Des détachements, & des postes.

LES détachements sont nécessaires pour observer l'ennemi, assurer les flancs & la communication d'une armée, & pour cou-

vrir ses magasins & ses convois. Il est cependant avantageux d'en faire le moins qu'il est possible , pour ne pas diminuer ses forces. Les meilleurs détachements sont les garnisons des places, ils sont toujours à portée d'incommoder l'ennemi, & ne risquent d'être enlevés que par un siege. Le Roi de Prusse n'avoit pas coutume de faire de nombreux détachements, ses fortresses lui assuroient ses mouvements & les vivres : en ôtant le moyen à nos corps d'observation de s'étendre & d'agir librement, l'ennemi s'attachoit à nous enlever les postes.

Il est nécessaire de rappeler les regles défensives que plusieurs ignorent, & qui ont été pratiquées par des Officiers qui se sont fait connoître par leur bravoure & leur mérite : il est toujours dangereux de s'instruire par sa propre expérience ; on risque d'être souvent la dupe, & de faire plusieurs fautes avant d'en connoître les causes & le moyen de les réparer.

Il vaut mieux prévenir ce malheur par son application, en apprenant les maximes

que cette même expérience nous a laissées pour règle.

A R T I C L E X V I.

Des moyens d'assurer son poste & de se défendre.

LORSQU'UN détachement arrive à son poste, le Commandant va le visiter, & prend ses précautions pour n'être pas surpris & pour soutenir une attaque. Si c'est une ville ou un bourg, ses premiers soins sont de reconnoître l'endroit pour en régler la garde & placer les sentinelles : s'il est entouré d'un mur avec un fossé, il en fera plus assuré contre les surprises, & ne sera pas obligé de faire beaucoup travailler pour le mettre en état de défense. Il faut reconnoître le contour de cette muraille, observer les côtés les plus foibles & qui prêtent de la facilité à introduire du monde : on y met une sentinelle pendant la nuit. S'il se trouve quelques ouvertures où la muraille est tombée, on la fait réparer, ou, si le temps ne le

De la défense d'une ville ou d'un bourg.

permet pas, on fait palissader cet endroit par où l'ennemi pourroit entrer. S'il y a plus de deux portes, dont l'une pour entrer & l'autre pour sortir, on les fait fermer, & on jette du fumier derriere ou de la terre, pour empêcher l'ennemi de les brûler, de les ouvrir ou de les pétarder : on met les deux autres en sûreté par des palissades ou un retranchement qu'on fait tirer pour les couvrir, quand le Commandant en a la permission du Général dont il dépend & qu'il doit informer de la nature de son poste.

On reconnoît les environs du lieu, les endroits par où l'ennemi peut venir, & ceux où il pourroit s'embusquer pendant la nuit pour surprendre à la pointe du jour. S'il y a quelque hauteur à portée d'où l'ennemi pourroit incommoder ceux qui sont dans la ville, on y fait construire une redoute bien palissadée; & si ce poste est de grande importance, on fait miner ce retranchement pour le faire sauter quand l'ennemi s'en sera rendu maître, car autrement on le délogeroit difficilement lorsqu'il s'en seroit emparé.

On remédie souvent avec tant d'art à la foiblesse de ces postes, qu'il faut beaucoup de monde, & plus d'un jour pour les forcer. Quand le détachement n'est que de cent ou de deux cents hommes, on choisit une maison élevée & solidement bâtie, ou si l'église avec son cimetière est située avantageusement, on s'y défend à la faveur de creneaux (1) percés dans la muraille ; on tient une petite réserve pour faire des sorties ; & cette retraite sert de citadelle quand on s'est auparavant défendu aux endroits attaqués.

Le service intérieur se doit faire exactement, sans trop fatiguer le soldat, pour ne pas lui donner sujet de désertir : il faut peu de monde en service pendant le jour, mais

(1) *Creneaux*, ce sont des ouvertures ou des trous dans un mur, pour tirer à couvert sur l'ennemi. On les perce à deux ou trois pieds les uns des autres : entre deux creneaux, on en ouvre souvent un troisième en bas, à un pied de terre : ces creneaux d'en bas sont fort utiles, ils découvrent les jambes de ceux qui l'approchent, & empêchent de mettre des échelles entre deux ouvertures : le soldat se met par terre pour mieux tirer hors de ces derniers creneaux.

les gardes doivent être augmentées la nuit , on envoie des patrouilles , & on tient une réserve qui s'assemble dans une maison où elle passe la nuit habillée , le reste doit être guêtré & habillé. Deux heures avant le jour , on a encore soin de faire les quartiers proches les uns des autres , afin d'avoir la troupe ensemble. Ces précautions feront la sûreté du poste & du détachement , en ôtant aux ennemis l'envie d'attaquer , car ils n'entreprennent souvent que lorsqu'ils sont instruits de la négligence de celui qui commande.

De la défense d'un village.

Quand un détachement occupe un poste ouvert comme sont les villages , il est difficile de se soutenir long-temps ; aussi a-t-on soin de ne pas les exposer souvent dans ces endroits. Il arrive cependant , faute d'autres postes plus convenables , qu'on est obligé d'occuper ces villages comme sont ceux qui sont devant le front d'un camp , ou devant les quartiers de l'armée pendant l'hiver.

Ces postes doivent être retranchés & soutenus à temps ; s'ils sont diminués , hors d'état d'être fortifiés & qu'on ait l'ordre de

s'y défendre, on assemble sa troupe dans une maison bâtie de pierres, ou dans l'église, comme je l'ai déjà dit ; on fait occuper les maisons qui flanquent l'attaque, afin de faire diversion & de se soutenir mutuellement. Si c'est une église, on s'applique à bien créneler les angles & les flancs, qui sont des meurtriers qu'on ne peut approcher facilement ; on fait occuper la tour qui domine, & découvre par-tout. Il faut une attention particulière pour la défense des portes. Après qu'on a ouvert plusieurs creneaux pour tirer aux travers des planches, on fait conduire des arbres entiers avec toutes leurs branches qu'on place devant pour en défendre l'approche à l'ennemi, qui tâche ordinairement d'y mettre le feu. On range derrière ces portes quelques tonneaux remplis de terre ou de fumier, qui servent de retranchement, derrière lesquels on peut tirer & se défendre quand il est parvenu à les enfoncer ou à les brûler. Au reste, quoiqu'on soit obligé quelquefois de se retirer dans une église, on ne doit pas oublier

qu'on est dans un lieu saint ; le soldat ne doit pas approcher de l'autel , ni toucher à la moindre chose : on a l'attention de faire ôter par un Prêtre les choses sacrées & les ornements. Quand il y a des châteaux , qui sont ordinairement mieux flanqués , on doit les préférer pour la défense. Ce fut dans une occasion semblable que le Comte de Saxe , depuis Maréchal de France , poursuivi par des troupes Polonoises pendant la confédération en 1705 , dans un village nommé Greenik , se défendit dans une maison avec autant de valeur que d'adresse ; il étoit accompagné de cinquante personnes. Il posta trois ou quatre hommes dans chaque chambre , avec ordre de percer le plancher pour tirer d'en haut sur ceux qui entroient , & se plaça avec le reste dans un endroit où il pourroit donner du secours & soutenir ceux qui en avoient besoin. Les Polonais qui voulurent entrer dans le bas furent tués ; ils abandonnerent cette attaque pour escalader & monter par les fenêtres. Le Comte de Saxe ne pouvoit plus les empêcher d'entrer ,
faute

faute de monde, quoique l'ennemi, rebuté d'une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas, se contentât de bloquer cette retraite.

Mais, bien que la maison fût entourée par quatre cents cavaliers, le Comte trouva moyen d'en sortir à la faveur de la nuit; il surprit & attaqua une de leurs gardes, avec vingt-deux hommes qui lui restoient, & se retira où il y avoit garnison saxonne.

Un Officier courageux, déterminé à se défendre, fait tirer parti de tout, & remédier aux dangers les plus pressants. On a soin de ménager la munition, & de ne pas faire tirer simplement pour faire du bruit & épouvanter l'ennemi : le soldat est toujours charmé de tirailler, & il se sert ensuite du prétexte de n'avoir plus de poudre, pour obliger son Commandant à se rendre. Il faut distinguer les fausses attaques, & ne faire tirer que lorsque l'ennemi est à soixante pas, ce qui l'empêchera d'avancer. Il est toujours honteux de se rendre pour n'avoir pas su faire usage de sa munition, ce dont on s'apperçoit par le peu de monde qu'il en a coûté à l'en-

nemi pour enlever le poste. Quand l'ennemi se retire après une attaque, il faut toujours croire ce mouvement suspect, & ne pas s'abandonner à la poursuite des fuyards, crainte d'être coupé & battu : c'est souvent une feinte qui peut lui donner un avantage. Si l'on abandonne son poste, ou qu'on se néglige sur les précautions, on n'est plus en état de se soutenir contre une seconde attaque ; & il arrive qu'on est forcé de se rendre après une longue résistance ; mais ce doit toujours être un effet de la dernière extrémité, & quand on a mis tout en usage pour en sortir avec honneur. C'est pourquoi, quand on commence à désespérer du succès, on demande à capituler & à se retirer avec le détachement : si l'ennemi n'écoute aucune proposition, on tâche de se soutenir les armes en main jusqu'à la nuit, dont on profite pour faire sa retraite. Rien n'est si glorieux, & ne mérite davantage les attentions des supérieurs, sur-tout quand cette dernière disposition répond à la capacité & à la valeur d'un Officier commandant qui

s'est déjà distingué dans la défense de son poste. Enfin on prend le plus court chemin à travers des bois, des hauteurs & des défilés, pour rejoindre l'armée.

Il est nécessaire avant de finir, de dire un mot de l'artillerie que l'ennemi peut conduire à l'attaque d'un poste ; elle fait du ravage & peut mettre le feu au bâtiment qu'on a choisi pour se défendre, elle peut même abattre un angle & faire une ouverture à la muraille ; cela n'empêche cependant pas d'opposer une vigoureuse résistance, & d'attendre les dernières extrémités avant de se rendre, car il faut du temps pour faire une brèche & enflammer un bâtiment solide.

Charles XII, Roi de Suede, fut attaqué à Varniza par six mille Janissaires & vingt mille Tartares, qui conduisoient vingt pieces de canon. Il se défendit avec quarante personnes, dont la plupart domestiques, dans une petite maison de bois mal bâtie, sans pouvoir être forcé. Les Turcs, ayant perdu assez de monde sans réussir, mirent le

*Histoire de
Charles XII,
par M. de
Voltaire.*

feu à la maison. Le Roi en fortit l'épée à la main pour gagner, avec ce qu'il avoit de monde, un bâtiment voisin qui étoit de pierre, où logeoit son Chancelier Müllern, mais il fut entraîné par les Turcs qui le firent prisonnier. La témérité de ce fait n'ôte rien de son mérite dans le genre de se défendre.

Je crois qu'un Commandant pourroit sortir d'un poste ouvert, quand il est instruit (par les correspondances qu'il doit chercher d'entretenir dans son voisinage) que l'ennemi marche avec des forces supérieures & de l'artillerie pour l'attaquer, afin de lui tendre une embuscade, de le surprendre en marche, d'enclouer ses pieces, de le disperser & de lui causer le plus de tort possible ; c'est un effet de la surprise de battre le plus fort avec peu de monde.

La cavalerie n'a pas le même avantage pour défendre & soutenir un poste ; elle risque même d'être enlevée si elle néglige les précautions nécessaires pour s'empêcher d'être surprise. Elle doit être instruite assez

tôt de la marche de l'ennemi, pour les recevoir en ordre ou se retirer à temps. L'enlèvement d'un poste de cavalerie est une perte considérable, que l'ennemi tente souvent, quand il a réussi une fois. On préfère les endroits fermés d'une muraille pour faire cantonner la cavalerie. Il faut une garde en campagne qui envoie, à la pointe du jour, des patrouilles pour reconnoître, & lorsqu'il s'élève un brouillard, elle pose une sentinelle au clocher de l'église pour découvrir de loin; & s'il y a quelques hauteurs à portée, elle y place une vedette. A la moindre alarme toute la troupe doit être à cheval, elle sort dans la plaine, & le Commandant fait ses dispositions pour combattre ou pour se retirer.

Je terminerai cet article par une réflexion sur la conduite qu'il faut tenir avec les habitants du lieu où l'on est en détachement; il faut s'en défier, sans cependant faire paroître aucun soupçon; on ne doit jamais leur rien confier d'intéressant ni leur apprendre les ordres qu'on a reçus & ce qu'on a

intention de faire. Il faut avoir de la fermeté pour ne pas se laisser corrompre ou persuader de faire une bassesse ; ils s'épouvantent de la moindre chose, tout leur est suspect, & ils employent souvent plusieurs ressorts pour porter un Commandant à rendre son poste après une légère résistance ; ils intimident souvent le soldat, c'est pourquoi il est bon de s'informer quelquefois des discours qu'on leur tient. Un Commandant doit tâcher de se faire aimer des habitants, d'entretenir la discipline parmi sa troupe, de réparer les torts de ceux qui se plaignent. Il doit être désintéressé & même généreux, s'il a les moyens de faire paroître cette dernière vertu ; il est dangereux de les avoir contre soi & de leur donner sujet de mécontentement ; on doit compter alors d'être entouré d'ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils agissent secrètement. Ils deviennent des espions dont l'intérêt commun est de vous perdre ; ils débauchent les soldats, introduisent l'ennemi, ou l'instruisent des moindres particularités qui l'intéressent.

Je n'ai pas parlé du bagage, car il n'en faut d'autre en détachement que celui qu'on veut perdre.

ARTICLE XVII.

De la façon d'attaquer un poste.

L'ENNEMI est également obligé de faire des détachements, & il ne peut s'en passer lorsqu'il a des places fortes ; sa situation d'ailleurs ne répond pas toujours aux mouvements qu'il est obligé de faire pendant une campagne.

L'attaque de ces détachements se règle sur leur situation : il faut s'instruire de leur force, des précautions intérieures du Commandant, savoir : s'il est vigilant (car c'est en quoi consiste sa sûreté), si sa troupe fait le service avec exactitude, ou si elle le néglige ; on s'informe des déserteurs & des payfans, sur les particularités qu'on veut savoir, & on envoie des soldats déguisés en payfans pour observer les choses de plus près ; on examine encore si ce poste peut être secouru,

& en combien de temps. Ces réflexions finies, on règle son plan pour attaquer avec les précautions ordinaires pour le surprendre une ou deux heures avant le jour; ce dernier parti est toujours le meilleur, sur-tout lorsque ce poste peut être secouru. On attaque par les endroits les plus foibles & les moins gardés: on combine l'éloignement & le temps de la marche, afin de ne pas arriver trop tôt ni trop tard; on risque toujours d'être découvert quand on doit s'arrêter, & qu'on retarde l'opération lorsqu'on est arrivé, & l'affaire est souvent manquée lorsqu'on n'arrive pas à temps. Quand tout est disposé, on fait une fausse attaque avec des cris & un grand feu de mousqueterie dans un endroit, tandis qu'on force le passage par où l'on veut entrer avec la bayonnette, sans tirer, pour ne pas perdre de temps & ne point mettre la confusion parmi ses gens. Souvent les deux attaques réussissent, & on entre par deux endroits. On a la précaution, dès qu'on est entré, de tenir les soldats en ordre; personne ne doit sortir

de son rang. On range la troupe dans une rue ou sur la place, & on détache plusieurs piquets de trois ou quatre hommes pour pénétrer plus avant par différents endroits, afin d'empêcher le ralliement de l'ennemi & de tirer sur ceux qu'ils rencontrent : on attend le jour dans cette situation, afin de terminer ce qui reste à faire.

Quand l'ennemi s'est precautionné dans l'intérieur, comme je l'ai marqué dans l'article précédent, qu'il fait feu des fenêtres ou de ses creneaux, l'attaque en deviendra plus difficile. On fait sommer le Commandant de se rendre, en le menaçant de mettre le feu à son poste ; & s'il n'écoute pas les raisons qui n'épouvantent jamais un Officier résolu qui connoît son avantage, on commence l'attaque par les postes qu'il faut tâcher de rompre ou de brûler. S'ils sont flanqués par un feu de côté qui sort des creneaux, & qu'on ne puisse les approcher, on tâche de faire taire ce feu, en masquant les creneaux avec des portes de grange ou de maison, qu'on appuie contre la muraille :

on se loge dans les maisons à portée pour tirer sur ceux qui se défendent , & on escale la maison si on ne peut réussir autrement ; une partie de la troupe doit toujours rester en réserve hors de la portée du fusil.

On fait plusieurs petites attaques avec peu de monde ; par-là on ménage la munition , en obligeant l'ennemi de perdre la sienne ; & lorsque l'affaire est bien engagée par-tout , qu'on perd du temps sans remporter d'avantages , on fait agir sa réserve , afin de ranimer & terminer l'action : si on a de l'artillerie , on fait tirer sur l'angle du bâtiment , afin d'avoir bientôt une ouverture pour entrer ; ou bien on abat le mur qui flanke l'attaque , où les creneaux sont les plus dangereux : quand il y a de la cavalerie , on la tient encore en réserve pour l'opposer à celle de l'ennemi , ou empêcher sa retraite.

On emploie souvent la ruse pour se rendre maître d'un détachement qui est dans un poste avantageux , fortifié , & qui pourroit

faire une longue résistance. On s'approche à la faveur d'une nuit obscure ; on se tient en embuscade dans un bois ou derriere une colline à portée. A la pointe du jour , lorsque les portes s'ouvrent , on envoie huit à dix soldats adroits , habillés & travestis en payfans qui vont au marché , & qui ont des pistolets cachés sous leur habit. Ces soldats doivent surprendre la sentinelle & la garde ; ils tuent ce qui fait résistance , ils prennent les fusils & doivent garder la porte , jusqu'à ce que la troupe , sortie de son embuscade , arrive pour les soutenir , & pénétrer dans la ville. Il faut du temps à ceux qui sont dedans pour être instruits de cette alarme , pour accourir au secours , pour assembler & ranger le détachement ; ce qui donne toujours occasion à celui qui entreprend sagement , avec secret & vivacité , de réussir dans ces sortes d'entreprises , dont plusieurs ont été la dupe. Pour mieux s'assurer des postes , d'autres proposent d'envoyer un chariot de payfan chargé de pierres , de fumier ou de quelque autre chose de pesant ; lequel , conduit

par des soldats travestis, reste sous la porte de la ville, afin d'ôter la possibilité de la refermer. Si ce chariot est couvert, il peut encore cacher du monde. On se sert aussi de pétards pour rompre ces portes, & de plusieurs autres ruses que les circonstances font naître.

Celui qui attaque doit prendre plusieurs précautions lorsqu'il a pénétré dans la ville. Il n'en est pas le maître, pour y être entré; il risque d'être repoussé & de ne rien effectuer, s'il ne se conduit avec cette prudence qui produit les succès & couronne les entreprises les plus difficiles. On envoie un Officier avec dix ou quinze hommes à la maison du Commandant pour le prendre prisonnier; on fait attaquer le corps-de-garde de cet endroit, dont il faut se rendre maître sans perdre de temps. S'il y a de l'artillerie, il faut s'en saisir d'abord, la faire enclouer; & si on trouve de la munition, on fait tirer sur la ville pour épouvanter les habitants: on range le reste de la troupe sur la place ou ailleurs, & on défend aux soldats de quitter leurs

rangs , afin de pouvoir envoyer du secours où il est nécessaire. Si l'ennemi commence à tirer des fenêtres , on fait enfoncer la porte de quelques maisons qu'on fait occuper , pour tirer de là sur ceux qui se défendent. Si l'ennemi est logé dans des casernes où il veuille se défendre , on fait occuper les maisons à portée pour les bloquer , d'où on tire sur eux , tandis qu'on fait attaquer les portes & les fenêtres de ces casernes.

On réussit plus aisément dans ces sortes d'attaques , quand on connoît l'intérieur de la ville ou du bourg où l'ennemi se défend. A la faveur d'une embuscade on peut encore surprendre un détachement en plein midi , parcequ'alors les Officiers sont à table , & les soldats dorment ou sont dispersés à la promenade ou dans les cabarets.

On doit prendre des précautions quand l'ennemi surpris abandonne un poste & se retire avec tout son détachement ; car il pourroit profiter de quelques négligences & reprendre son poste. Le Roi de Suede attaqua au mois de Janvier en 1708 , le Czar

Pierre I, qui étoit avec deux mille hommes à Grodnoz (1). Cette surprise où il s'agissoit de l'enlèvement & de la perte du Czar, s'exécuta avec six cents chevaux, à la faveur de quelques marches forcées qu'ils firent pour s'approcher de cette ville. Les Moscovites, qui ne s'étoient pas préparés contre cette attaque, ne firent aucune résistance, mais se sauverent. Le Roi maître d'un endroit où il venoit de manquer un aussi beau coup, y passa la nuit pour se reposer. Il étoit minuit, lorsque les Suédois, livrés au plus profond sommeil, se réveillèrent au bruit du canon & de la mousqueterie. Les Russes, revenus avec des forces supérieures, attaquoient ce poste qu'ils avoient abandonné : par bonheur le Roi de Suede avoit posté une garde de trente hommes à l'entrée de la ville du côté de l'ennemi. La défense de cette garde donna le temps à la cavalerie de monter à cheval & de repousser les Russes; sans quoi le Monarque Suédois étoit pris dans les filets qu'il avoit tendus.

(1) *Grodnoz*, ville de Pologne en Lithuanie.

Cet exemple démontre qu'on ne doit jamais trop s'abandonner à la bonne fortune, qui peut changer dans l'instant, lorsque l'ennemi qui a reçu du secours retourne sur ses pas pour prendre sa revanche.

On permet quelquefois le pillage, quand on veut user de représailles ou punir les habitants qui se sont défendus. Mais, pour éviter ce désordre, qui fait tant de malheureux, & qui a toujours de mauvaises suites, il vaut mieux faire contribuer l'endroit, donner des rafraîchissements aux soldats, & leur distribuer quelque argent ; ce qui rend tout le monde content sans ruiner personne.

Quand on veut surprendre un poste éloigné de dix à douze lieues, il faut beaucoup de diligence dans la marche, de crainte que l'ennemi, instruit & précautionné n'empêche la retraite des troupes qui veulent l'attaquer. On fait monter l'infanterie nécessaire sur des chariots ou en croupe sur la cavalerie ; on conduit des pétards & des grenades pour briser les portes : on marche la nuit pour ne pas être découvert : on empêche

les foldats de s'écarter pour chercher dans les villages des vivres dont on doit être pourvu ; on reſte embuſqué le jour , & on règle l'heure d'attaquer ſelon les meilleures circonſtances pour réuſſir.

On obſerve , dans les ſurpriſes de poſte , quand l'ennemi a de grandes reſſources pour ſe bien défendre , d'attaquer vivement , afin de l'empêcher de ſe reconnoître. Il faut avoir prévu les obſtacles qu'on doit ſurmonter , & ſ'y prendre avec réſolution ; car ſi l'affaire traîne en longueur , l'attaillant ſe rebute & ſe défefpère , tandis que celui qui eſt attaqué reprend courage & a le temps de multiplier ſes diſpoſitions défenſives. On penſe encore à faire ſa retraite en ordre , quand l'affaire ne réuſſit pas. Il eſt toujours moins honteux d'attaquer dix fois ſans réuſſir , quand on n'a rien à ſe reprocher ſur ſes diſpoſitions , que d'être attaqué une ſeule fois & ſe mal défendre.



ARTICLE

A R T I C L E X V I I I.

Des Camps retranchés.

I L est absolument nécessaire , pour faire réussir les projets d'une campagne , de n'être jamais forcé au combat , & de ne donner bataille qu'au moment le plus favorable. C'est pourquoi un Général est souvent obligé de retrancher & d'assurer son armée contre les différentes tentatives d'un ennemi qui cherche à combattre à son avantage ; afin de rompre ses desseins , de l'arrêter par une situation avantageuse , de faire ensuite des sièges ou une diversion , de lui couper les vivres , & de l'empêcher de rien entreprendre.

Par ces grands avantages , qu'on retire d'un camp bien situé & qui répond aux différents objets qu'on se propose , on voit de quelle conséquence il est de le mettre en sûreté. Les Conquérants ont excellé dans cette partie de la guerre , & plusieurs Gé-

néraux ont vu leurs projets déconcertés pour l'avoir négligée.

M. Ray de S. Geniès, en parlant des Grecs & des Romains, dit : » Enfin, ces deux
» peuples guerriers & triomphants, dont les
» coups de prudence & de valeur sont mar-
» qués dans l'Histoire par des traits ineffaçables, ne nous ont rien laissé de plus sage
» ni de plus digne d'imitation que ce qu'ils
» ont pratiqué par terre & par mer dans
» leurs campements. «

Ces peuples ont toujours eu en tête des armées supérieures du double & du triple ; mais leurs précautions pour la sûreté de leurs camps, dont le choix répondoit à une expérience éclairée, leur donnoient des avantages plus solides que ceux du nombre, & les mettoient en état de toujours entreprendre, sans jamais donner prise sur eux.

Il faut du temps & du travail pour perfectionner un camp : mais cela n'est compté pour rien en comparaison des avantages qu'il procure ; il paroît même naturel que, quand

on occupe un camp, c'est plutôt pour la commodité de l'eau, du bois & du fourage, qu'à cause des avantages qu'offre le terrain, (ce qu'on ne rencontre pas par-tout) : on doit suppléer par le travail au défaut de cette situation.

Je suis volontiers du sentiment de ceux qui n'aiment pas ces longs retranchements qui s'étendent sans intervalle d'une aile à l'autre. Il est certain que, si l'armée est nombreuse, ces lignes occupent trop de terrain, & ont toujours plusieurs endroits foibles.

On se contente souvent de retrancher les parties d'une armée les plus exposées, comme les ailes & le centre. S'il y a des villages bien situés qui couvrent le front, il est avantageux de les retrancher & de les soutenir. L'ennemi perd du temps & du monde pour s'en emparer, & il n'en retire d'autre profit, quand il s'en est rendu maître, que d'avoir un obstacle de moins à surmonter.

Un retranchement doit être solide & défendu ; les parties foibles doivent être les

mieux flanquées. On y supplée encore par quelques ouvrages détachés, s'il est nécessaire, afin de donner un point d'égalité. L'ennemi étudie le fort & le foible de ces ouvrages : il se détermine ensuite à les attaquer dès qu'il y trouve quelques défauts, ce qui peut occasionner des suites funestes. On élève davantage le parapet, ou on fait des épaulements aux parties qui peuvent être enfilées par le canon. On a soin de bien fortifier les ailes : l'ennemi les attaque ordinairement & s'applique à les tourner. Les retranchements qui traversent les plaines ont souvent leurs fossés plus profonds & les parapets plus élevés. On donne moins d'élévation à ceux qui sont sur les hauteurs, parcequ'ils sont moins exposés à l'effet du canon, & afin que le feu du parapet puisse mieux raser la pente de la montagne ; sans quoi, l'ennemi en avançant, seroit trop tôt à couvert des coups de fusils. Je ne puis prescrire aucunes regles pour la profondeur des fossés, non plus que pour l'épaisseur & la forme des retranchements. Ces calculs

varient selon la nature du terrain (1) & les différentes positions qu'une armée peut occuper. C'est à l'expérience d'un Général , dit M. le Chevalier de Clairac , à tirer avantage des lieux , pour profiter de ce qui peut favoriser sa défense , en évitant ce qui peut nuire.

C'est une maxime que l'usage semble approuver , de se ménager des espaces pour faire marcher les colonnes en avant , afin de profiter de la victoire & de poursuivre l'ennemi après l'avoir défait. Ces espaces servent encore pour faire sortir des troupes qui prennent l'ennemi en flanc pendant l'action. Quelque bien retranchée que soit une armée , elle soutiendra difficilement les efforts continuels de l'ennemi , si elle ne peut mettre quelques bataillons en mouve-

(1) *Terrein.* Il y a des terres humides où on rencontre l'eau en creusant cinq à six pieds en terre ; d'autres sablonneuses où on ne peut élever des retranchements qu'à force de fascines : il y a encore des terrains pierreux , difficiles à remuer. Ces inconvénients empêchent souvent la construction d'un retranchement.

ment pour tourner & prendre en flanc celui qui attaque ; ce qui étonne & déconcerte l'assaillant , & lui fait lâcher prise au plus fort du combat. On a vu des bataillons & quelquefois une aile entière se sauver & perdre en une minute le terrain qui leur avoit couté du sang & des peines , pour avoir aperçu quelques escadrons de cavalerie qui les prenoient en flanc & les attaquoient avec résolution , sans leur donner le temps de se reconnoître ni de réfléchir sur les causes de cette crainte. Le soldat , déjà abattu par le péril qu'il avoit devant lui , se croit toujours perdu , & prend de fausses impressions à la vue du moindre danger qui menace ses flancs ; la peur grossit les objets & se communique , de sorte que les premiers bataillons qui se retirent , servent souvent de signal aux autres.

Il y a des camps enveloppés dans des ouvrages contigus qui couvrent tout le front d'une armée , & s'étendent sans intervalle d'une aile à l'autre. Quelque inattaquable que paroisse une armée enfermée de la sorte ,

il semble que l'expérience qui détruit la prévention, a fait connoître le défaut de ces camps & réformé ce travail. Les Anciens se retranchoient de la sorte ; mais l'effet de notre artillerie, la façon de nous ranger, & sur-tout, l'usage que nous faisons de notre cavalerie nombreuse, semblent devoir apporter quelque différence dans la construction de nos ouvrages. L'ennemi tente à son aise sur ces situations ; ses manœuvres sont libres ; il forme plusieurs attaques, il fait les renouveler & soutenir ceux qui sont repoussés, & s'il pénètre dans quelque endroit, tout ce travail devient inutile ; s'il est obligé de se retirer après un combat opiniâtre, on n'a rien gagné. Il reconduit ses troupes & son artillerie commodément dans son camp, ses bagages sont en sûreté ; il peut choisir une situation avantageuse, recevoir un secours & des munitions pour recommencer de nouveau.

On remarque par les différentes situations où nos armées se sont retranchées pendant la dernière guerre, qu'on a évité cette

méthode en lui préférant celle de laisser des espaces, en ne fortifiant que quelques parties du front qui se flanquent mutuellement.

Le Chevalier Folard nous a laissé d'excellents modèles pour retrancher une armée ; mais il paroît que les Généraux prussiens ont exécuté ce que cet illustre Auteur n'avoit tracé que sur le papier.

Un corps d'armée bien retranché, a de grands avantages ; il faut à l'ennemi beaucoup de réflexions & de prudence pour tenter sur son poste. Mais les meilleurs retranchements ne servent de rien quand les troupes qui sont derrière s'enfuient & les abandonnent.

Il faut encore des réflexions sur le choix du poste qu'on veut défendre. Il y a des situations où l'ennemi se trouve maître du terrain en s'emparant d'un côté qui domine & qui enfile les retranchements ; d'autres, où l'on ne peut faire agir sa cavalerie. De la distribution des troupes dépend cependant le succès d'une action.

Le Roi de Suede répondit à un de ses Gé-

néraux qui lui représentoit le péril où il exposoit ses troupes en attaquant avec une poignée de monde, une armée nombreuse de Russes retranchés dans la Livonie : » J'ai » deux avantages sur l'ennemi ; le premier, » qu'il ne peut faire agir sa cavalerie qui » lui deviendra inutile ; le second, que la » situation est si resserrée que le grand nombre l'incommodera plus qu'il ne lui servira ». Cette réflexion lui assura le succès le plus brillant.

On ne doit pas toujours se fier aux marais & aux rivières. On fait sonder leur profondeur & reconnoître leurs gués. Il y a des temps où les eaux diminuent & se dessèchent par les chaleurs ; de même qu'elles augmentent par les pluies & la fonte des neiges. L'histoire nous apprend que plusieurs armées ont été battues pour avoir négligé ces réflexions. On a coutume de faire sortir les soldats des tentes une heure ou deux avant le jour. Quand l'ennemi est proche, on pousse encore quelques escadrons de cavalerie ou de dragons sur les ailes pour recon-

noître, sur-tout pendant le temps de brouillard, l'ennemi, fût-il même éloigné de deux marches. On ne peut affecter trop d'assurance.

Le Maréchal de Turenne disoit qu'il n'étoit jamais plus tranquille que quand il avoit l'ennemi sous les yeux, parcequ'il étoit d'abord instruit de ses mouvements.

A R T I C L E X I X.

Des surprises d'armées.

LES Commentaires sur Polybe nous proposent les surprises d'armées comme un moyen avantageux pour se procurer le succès d'une campagne. Elles peuvent se tenter, avec une armée inférieure en nombre, avec des troupes nouvellement levées ou rebutées des malheurs précédents ; parceque tout dépend du secret & de la diligence.

Le succès d'une surprise relève le courage des troupes, & facilite les opérations d'une campagne, en intimidant l'ennemi, à qui

tout devient suspect. C'est souvent une ressource du foible contre le plus fort. Plusieurs Conquérants ont surpris des armées nombreuses avec peu de troupes, les ont battues & ont poussé leurs succès fort loin. Combien de Généraux doivent leurs progrès à l'heureux début d'une action qui a réussi par la surprise.

Charles XII, surprit en 1700 quatre vingt mille Moscovites retranchés à Narva, avec huit mille Suédois, les battit, prit leur bagage, leur artillerie, & fut obligé de faire partir plus de trente mille prisonniers, parcequ'il n'avoit pas de monde pour les garder. De là naquirent ses succès jusqu'à la bataille de Pultowa en 1709.

On attaque l'ennemi en marche ou dans son camp : si c'est en marche, on le surprend souvent au sortir d'un défilé ou lorsqu'il s'y est engagé. L'attaque se fait dans un terrain couvert, quand on est supérieur en infanterie; mais si l'on a plus de cavalerie & qu'elle soit meilleure que celle de l'ennemi, on recherche les plaines, comme plus favorables

aux mouvements rapides de cette armée.

La disposition pour attaquer dépend du terrain ou de l'ordre de marche de l'ennemi. Ceux qui commencent l'attaque doivent avancer vivement & profiter des premiers avantages. Les troupes qui soutiennent, se forment avec ordre, & se portent avec diligence & sans confusion aux endroits où elles sont nécessaires ; le moindre retardement est dangereux, & l'attaque ne doit être interrompue que lorsque l'ennemi est entièrement défait. On ne considère plus avec la même attention les obstacles du terrain. L'ennemi surpris n'y réfléchit pas lui-même, & ne fait souvent pas profiter de ses avantages. On perd des moments précieux, quand on s'arrête à ces difficultés ; & le mouvement, qui étoit d'abord possible & nécessaire, devient bientôt après impossible & contraire.

Il est difficile à l'ennemi d'éviter la confusion & de rallier ses troupes dispersées, quand on profite des premiers avantages ou du désordre qui regne dans une armée sur-

prise en marche. On détache des hussards , ou quelques bataillons d'infanterie pour mettre le désordre parmi les bagages & enlever les chevaux. La ruine de ces équipages , sur-tout des tentes , met une armée hors d'état de profiter du reste de la campagne. Pour achever sa perte , on lui enleve le plus d'artillerie qu'il est possible. Une partie de la cavalerie doit toujours être en action pour faire des prisonniers & empêcher le ralliement. On poursuit l'ennemi avec ordre , car on risqueroit beaucoup , & il vaudroit mieux lui bâtir un pont d'or pour se retirer , que de le suivre en désordre.

Quand une partie de l'armée qui se retire , s'arrête & se forme , ce sera certainement sur un terrain avantageux , ou sur quelques hauteurs dont elle voudra profiter pour couvrir sa retraite ou pour observer la disposition de l'armée victorieuse.

C'est au Général en chef à juger de ces mouvements pour attaquer l'ennemi , ou pour éviter de l'être à son tour.

Quand on surprend l'ennemi dans son

camp, la disposition pour la marche des troupes & pour l'attaque se regle sur la situation de son armée. Il faut avoir une entiere connoissance des lieux où ses ailes sont appuyées, des obstacles qui couvrent son front, de la forme & de la force de ses retranchements, & des défauts ou de l'avantage de la position. On s'instruit des chemins pour regler la marche des colonnes & savoir en combien de temps on peut arriver. De cette combinaison naît l'avantage d'attaquer avec des forces réunies, & d'exécuter avec succès le projet d'attaque.

Si l'ennemi prend des précautions pour ne pas être surpris, il en faut de plus grandes pour le surprendre, sur-tout dans la marche : on risque d'être découvert au moindre retardement. Ce qui est contre le système des grands Généraux, qui disent que l'ennemi doit apprendre qu'on est venu, & doit ignorer qu'on doit venir.

Plusieurs circonstances qui ont le secret, l'union & la diligence pour base, donnent occasion aux surprises de camps.

Quand un Général se repose sur l'éloignement de ses ennemis , sur l'avantage de son poste , sur la force de ses retranchements , la supériorité de ses troupes , ou sur l'inactivité de son adversaire ; ou bien lorsqu'une armée a fait quelques détachements considérables pour couvrir un convoi , faire un siege ou quelques autres diversions ; quand il y a de la mésintelligence (1) & de la jalousie parmi les Généraux , ou que leur armée fatiguée des marches précédentes arrive dans un camp à portée , dont on connoît la situation : ces circonstances , & d'autres semblables , favorisent les surprises.

Des troupes légères précèdent ordinairement la marche pour arrêter les patrouilles de l'ennemi & renverser leurs piquets ; ce qui doit se faire sans tirer , mais à coups d'armes blanches , pour ne pas perdre de temps & donner trop tôt l'alarme : elles empêchent

(1) *Mésintelligence.* La supériorité du nombre , la valeur des troupes & les meilleurs projets ne servent de rien , quand il y a de la désunion dans les armées parmi les Officiers-Généraux.

encore, en arrêtant tout ce qui va du côté de l'ennemi, que des déserteurs ou un espion n'aillent découvrir la marche de l'armée. Elles ont ensuite l'ordre de diversion : on les envoie par un détour piller & surprendre le quartier général. Le reste de l'armée fuit & se forme en silence sur le terrain qui lui est propre. L'artillerie doit être pourvue abondamment de munitions ; elle fait un feu vif & continu pendant l'attaque, qui dure souvent plus long-temps qu'on n'avoit espéré, outre qu'elle doit être en état de servir pendant la retraite, si on ne pouvoit réussir par quelques accidents imprévus, ou parceque l'ennemi aura été informé à temps de ce qu'on a projeté contre lui : car on peut être surpris soi-même de voir avancer en bataille l'armée qu'on croyoit prévenir.

» Tenez pour maxime générale, dit Moro-
» fini, Doge de la République de Venise,
» de ne jamais rien entreprendre qu'avec
» secret, une parfaite connoissance du pays,
» beaucoup de diligence dans la marche,
» plus encore de vivacité dans l'exécution,
» &

» & d'avoir toujours la retraite sûre ».

On tourne à son profit les desseins d'un ennemi, lorsqu'on les connoît, qu'on lui laisse ignorer qu'ils sont connus & sur-tout lorsqu'il ne peut savoir le coup qu'on lui prépare.

Le Roi de Prusse avoue dans ses instructions militaires, » qu'il avoit eu connoissance » des mesures secrètes prises contre lui en » 1746, d'entrer dans son pays pendant » l'hiver pour y transporter le théâtre de » la guerre, en l'éloignant des pays alliés » de Sa Majesté l'Impératrice Reine ». J'agis alors, dit ce Monarque, selon mon principe ; je les prévins, & je fis, au milieu de l'hiver, la guerre dans le cœur de leurs états.

A la faveur de quelques fortes marches, on peut encore surprendre des corps séparés des ennemis : mais, comme dit M. le Maréchal de Broglie : » toute entreprise doit être » l'objet d'un grand dessein.

Quand une armée se retire & qu'elle laisse des corps de troupes pour occuper un

passage, un défilé, ou afin de retarder l'ennemi & de l'observer : ces corps toujours postés avantageusement doivent être surpris & attaqués avant le jour ; par-là on empêche qu'ils ne reçoivent du secours, & on est bientôt maître du passage & des troupes qui le défendoient. Quand on ne connoît pas bien la situation, on fait marcher des payfans à la tête des colonnes pour les conduire. On les fait cependant garder, de crainte qu'ils ne s'échappent & n'aillent prévenir l'ennemi. L'avantage qu'on remporte dans ces rencontres affoiblit l'ennemi, jette l'épouvante dans son armée, & produit des succès fort rapides.

A R T I C L E X X .

DE LA GUERRE OFFENSIVE.

Nous entrons dans les deux principales parties de la guerre, qui sont les plus débattues, & qui occupent les premières têtes de l'Europe dans le conseil de toutes les

Cours ; c'est l'offensive & la défensive. Les autres parties ne sont que le ressort de celles-ci, & concourent à l'heureux succès d'attaquer ou de se défendre. Le choix de cette alternative est ordinairement le résultat des connoissances les plus justes & des instructions secrètes du cabinet : de sorte qu'on a souvent tort de critiquer les mouvements d'un Général, & de juger sans fondement de sa conduite. Les Généraux, de concert avec les Ministres, forment ensuite le plan de la guerre & de la campagne sur des résolutions dictées par le Souverain.

Le plan se forme sur la situation des affaires, sur les moyens que l'Etat peut fournir en hommes, en chevaux & en argent, sur la force & les ressources de l'ennemi. On examine les précautions à prendre pour la conservation intérieure du pays, les moyens de faire subsister l'armée, & d'établir sûrement les magasins. On règle les diversions qu'il faut faire, l'opération de chaque corps en particulier, & plusieurs autres choses qui ne doivent être connues

que des personnes chargées de l'exécution ; mais elles m'éloignent de mon sujet, que je traiterai le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'offensive est la partie de la guerre la plus brillante, mais la plus aisée quand on a tout ce qu'il faut pour la soutenir : c'est-à-dire, des vivres en abondance, une armée nombreuse, aguerrie, bien disciplinée, & de l'argent. Ce dernier ressort ouvre souvent le chemin aux conquêtes & aux heureux succès. Il faut, pour réussir, connoître d'avance le pays ennemi où l'on doit porter la guerre : s'il est fertile, abondant en bois, en eaux, en vivres & en fourages ; s'il est peuplé, commerçant, s'il abonde en chevaux & en bestiaux ; s'il y a beaucoup de plaines pour faire agir la cavalerie, ou si c'est un pays de chicanes, montagneux & plein de défilés. Ces connoissances sont nécessaires pour régler ses forces en infanterie & cavalerie. On examine encore le nombre & la situation des forteresses, la force de leurs garnisons, le cours des rivières na-

vigables, dont on peut retirer de grands avantages. Il faut être instruit du nombre & de la qualité des troupes que l'ennemi & ses alliés peuvent mettre en campagne, des situations avantageuses qu'il peut occuper pour assembler ses forces, couvrir ses forteresses & ses magasins.

Après ces connoissances, on tâche de le prévenir. On entre le premier en campagne; on enleve quelques magasins; on s'empare des postes avantageux pour couper à l'ennemi la communication de ses forteresses; on attaque ses troupes en détail; on empêche la jonction de différents corps. Quelquefois on assiege une place pour y établir ensuite un dépôt. On livre bataille à l'ennemi prévenu, qui n'a pas encore rassemblé ses forces. Cela s'appelle commencer la guerre par un coup d'éclat qui mene toujours à de grands succès.

Mais les meilleures dispositions pour attaquer vigoureusement l'ennemi & profiter de ses avantages ne sont pas suffisantes; il faut avoir pourvu à sa retraite en cas de malheur, & ne pas se laisser emporter trop

loin, ni s'éblouir des premiers succès, de crainte de perdre l'Etat & toute son armée: ce qui est arrivé fort souvent.

Charles XII, enflé de ses succès précédents, forma le dessein de détrôner Pierre I, Empereur des Russies. Il forma son projet sur la confiance que rien ne pourroit résister à l'effort de ses armes. L'ennemi, souvent vaincu, mais toujours renaissant, irritoit sa vengeance & son ambition. Il s'avança jusques dans l'Ukraine avec son armée déjà diminuée d'un tiers par la faim & les fatigues. Ses troupes, exposées à la rigueur de la saison, dans un climat fort dur, & livrées aux plus grandes miseres, n'avoient pas même la consolation de voir l'ennemi, qui, par une fuite simulée, rendoit leur perte plus certaine, en leur ôtant la possibilité de se retirer.

Enfin le Roi assiegea Pultowa, place située sur le Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, où les Moscovites avoient un magasin.

Cette dernière ressource fit résoudre les Suédois à périr les armes à la main.

Le Czar parut bientôt avec des forces considérables pour secourir la place. Charles XII, quoique blessé d'un coup de feu, qui lui fracassa la jambe au commencement du siège, conduisit son armée à la rencontre des ennemis qu'il attaqua avec des forces épuisées & trop inégales. Il fut repoussé, battu, & de cette journée naquirent les maux dont la Suede fut long-temps accablée. L'Histoire est fertile en pareils événements.

Un projet d'offensive doit être mûrement réfléchi. Il faut avoir tout prévu & avoir des ressources assurées pour remédier aux événements; sans quoi on est arrêté aux premières difficultés que le hazard ou les mouvements de l'ennemi peuvent produire, & on est bientôt obligé de prendre la défensive & de se retirer.

Le Roi de Prusse pénétra en Bohême en 1757, & jamais offensive ne fut mieux réglée. C'étoit vers le milieu d'Avril que le Roi résolut d'entrer dans ce pays, malgré la disposition défensive de l'armée Autri-

chienne, qui gardoit les principaux passages des montagnes qui couvrent tout ce pays. Cette entreprise fut conduite avec toute l'intelligence, la vigueur & la vivacité nécessaires en pareille occasion. Elle étoit formée sur la connoissance du pays & sur la distribution des cantonnements des troupes de la maison d'Autriche. Les forces de ce Monarque étoient divisées en quatre parties ou corps d'armée; dont deux en Saxe, la un dans Luface & l'autre en Silésie, où il avoit passé l'hiver.

La guerre offensive offre de grands avantages, quand on a franchi les premiers obstacles, & qu'on a ses mouvemens libres. Le pays où on est, fournit de ce qui est nécessaire en hommes, en chevaux, en vivres & en argent. On se sert des ressources de l'ennemi pour faire la guerre contre lui & à ses dépens. L'armée paroît toujours animée par la victoire, par le souvenir des succès précédents, & par l'espérance d'un avenir heureux : de sorte qu'elle supporte aisément les plus grandes fatigues : & sou-

vent l'ennemi intimidé , affoibli par les défertions & les maladies , perd courage & néglige les précautions nécessaires pour relever la fortune de ses armes. Quand on est supérieur en troupes , il est avantageux de faire quelques diversions pour faire mieux subsister son armée , partager l'attention & les forces de l'ennemi.

Après la mort de Charles VI en 1740 , il n'y avoit que deux régiments Autrichiens en Silésie : » Je fis la guerre , dit le Roi de » Prusse , en hiver , pour profiter de tout ce » qui m'étoit avantageux. Si j'avois attendu » le printemps , dit-il à ses Généraux , nous » n'aurions emporté qu'après trois ou quatre » campagnes difficiles , ce que nous gagnâmes par une simple marche ».

La guerre offensive doit être vive , & le Général qui la conduit , loin de se reposer à l'ombre de ses anciens lauriers , doit penser qu'il reste quelque chose à faire. Il est dangereux d'interrompre & d'arrêter les mouvements de son armée.

Cette partie de la guerre est celle qui

fait les Conquérants ; mais elle doit s'approprier aux circonstances. Le succès dépend des mesures prises d'avance pour se soutenir & conduire ses projets à une fin heureuse , pour remédier aux accidents qu'on a prévus & pour assurer sa retraite , en cas de malheur.

A R T I C L E X X I .

DE LA GUERRE DÉFENSIVE.

LES plus grands Généraux, anciens & modernes, conviennent que la défensive, quoique moins brillante , est la partie la plus savante & la plus difficile de la guerre. Elle est souvent nécessaire ; mais il faut autant de prudence que de patience pour la conduire heureusement. Il faut une connoissance du pays qu'on défend , beaucoup plus parfaite que pour l'offensive : être instruit des chemins , des postes & des camps ; les savoir choisir & en connoître les différents avantages pour n'être jamais trompé sur le choix de leur situation. Il faut couvrir

les vivres, les forteresses, & mettre l'ennemi dans l'impossibilité de faire de grands progrès.

Ces difficultés augmentent quand on a en tête un ennemi entreprenant, rusé, qui ne fait aucun mouvement dont on puisse profiter, & qui saisit avec promptitude ceux qu'on est obligé de faire & qui prêtent à son activité. C'est par la sagesse des mouvements, la situation des postes, & par l'avantage du terrain & des camps qu'on fait occuper à une armée, qu'on arrête l'ennemi : on tâche ensuite de le ruiner en détail, en attaquant ses fourageurs, ses convois, ses postes détachés de l'armée. On évite d'en venir à une action générale; on se retire par des chemins qui lui sont contraires; on marche par des défilés, & lorsque l'ennemi s'y est engagé, on retourne pour attaquer une partie de son armée; on défend le passage des rivières & des montagnes; on attire l'ennemi dans un pays malsain, marécageux, où les vivres & les fourrages sont rares; & dès qu'il se retire, à cause

de la défection ou des maladies qui se mettent dans son armée, on le fuit, on attaque son bagage, son arriere-garde & souvent même l'armée, quand elle est dans un terrain ou une situation défavantageuse. C'est toujours beaucoup, quand on a gagné du temps & empêché l'ennemi de ne rien faire de considérable; car en matiere d'offensive, on perd beaucoup en ne gagnant rien.

Le Duc d'Albe, qui a commandé avec de grands succès l'armée Espagnole, pendant les guerres civiles en Flandre, pensoit de même, lorsque, pressé par un de ses Généraux de donner la bataille, il répondit :
» Je ne suis pas venu d'Espagne pour ris-
» quer la fortune de nos armées, & mettre
» tout au hazard d'une journée ; mais pour
» vaincre les ennemis ».

Le Maréchal de Villars, en parlant de Fabius Maximus, Général Romain, dont la postérité ne cessera jamais d'admirer les grandes vertus militaires, s'explique ainsi :
» Fabius ne fuyoit pas le combat, mais il
» vouloit le donner à son avantage, & tenir

» pour cela ses troupes si bien préparées ,
» qu'en donnant une bataille, il pût rai-
» sonnablement espérer de la gagner ».

Une armée quoiqu'égale en forces à celle de l'ennemi , se tient souvent sur la défensive , pour couvrir un pays ou conserver une conquête ; tandis qu'elle détache des corps de diversion , pour agir offensivement dans d'autres endroits.

Quand un Général a des forces beaucoup inférieures à celles de l'ennemi , ou qu'il craint un échec considérable , il tient une défensive plus limitée. C'est dans ce cas que le Marquis de Sainte Croix dit : » Que le
» Général qui se tient sur la défensive , ne
» doit combattre que dans une extrême
» nécessité ou dans une conjoncture évi-
» demment favorable ». Ces occasions de combattre se rencontrent , quand on veut profiter d'une faute qu'a faite l'ennemi , quand il a trop de confiance dans le nombre de ses troupes , & qu'il se néglige , ou que son armée est diminuée & affoiblie , ou lorsqu'après de fortes marches , il arrive dans

un camp dont la situation est défectueuse ; quand on veut profiter de quelques troupes alliées qui doivent bientôt quitter l'armée , ou qu'on veut faire lever le siege d'une place.

Avec la même attention que les Généraux mettent à observer les mouvements de l'ennemi pour en profiter ou les prévenir, ils se gardent aussi de donner aucune prise sur eux : ils rassemblent le plus de troupes qu'ils peuvent, & font le moins de détachements qu'il leur est possible.

Si c'est un pays comme la Flandre où il y ait beaucoup de forteresses, on tire des renforts des garnisons les moins exposées pour renforcer celles des places de conséquence qui conviennent le plus à l'ennemi.

» Que si, pour renforcer les garnisons, vous
» affoiblissez votre armée, vous devez cam-
» per dans un terrain extrêmement avan-
» tageux, opposer à l'ennemi des rivières
» & de grands défilés qu'il devra né-
» cessairement passer pour venir vous atta-
» quer : bien appuyer vos ailes & fortifier

» votre front ». Il est d'usage que l'ennemi cherche à profiter de la foiblesse d'une armée, quelquefois en menaçant de faire un siège, en donnant des alarmes aux magasins, & faisant d'autres mouvements pour obliger l'adversaire à faire des détachements : ce qui facilite son véritable projet d'attaquer l'armée.

Enfin, l'objet d'une guerre défensive est de pénétrer les desseins de son adversaire, les prévenir, en retarder l'exécution ou les faire échouer. Une marche bien concertée ou la situation avantageuse d'un camp peuvent opérer ce miracle. Ces mouvements sont des coups de maître, & ce sont ceux qui caractérisent les grands Généraux, qui ne se déterminent jamais volontiers & sans nécessité à ce dernier parti, le plus difficile & le moins amusant, dans cette partie de la guerre comme dans toutes les autres. On doit éviter d'être réduit à chercher la bataille ou à devoir l'accepter : mais on se ménage de la donner dans un temps favorable, & lorsque l'occasion promet une victoire de

laquelle on peut retirer une grande utilité.

A R T I C L E X X I I .

Des lieux avantageux pour une bataille.

L'AVANTAGE du terrain, les ailes bien appuyées & le front découvert, font des précautions qui semblent assurer le gain d'une bataille : mais elles ne sont pas suffisantes. Les Généraux étudient & examinent la situation du lieu pour profiter de la victoire en suivant l'ennemi, ou faire la retraite en cas de malheur. La connoissance parfaite du pays où on fait la guerre, fait distinguer la différence & les avantages d'une situation. Il n'est pas toujours possible de choisir le lieu du combat. L'ennemi tâche souvent de prévenir les desseins les mieux concertés. Mais c'est une marque de mérite & de capacité dans un Général, quand, par l'adresse de ses marches & de ses mouvements, il peut amener les choses au point qu'il desire.

De

De la situation du lieu où se donne la bataille, naît la facilité de profiter de la victoire, ou de se retirer : car comme il ne seroit pas prudent, après le gain d'une action, de suivre l'ennemi bien avant dans un pays stérile & ruiné, où les vivres seroient renfermés dans des forteresses dont il est en possession ; il seroit également dangereux d'engager son infanterie dans de grandes plaines, contre un ennemi supérieur en cavalerie, lequel répareroit ses pertes par le dommage qu'il seroit en état de causer à l'armée qui ne pourroit jamais empêcher ni même incommoder sa retraite. On est obligé, en pareil cas, d'enterrer ses lauriers sur le champ de bataille ; ce qui est contre les regles de la guerre : car on ne doit jamais courir d'aussi grands risques, sans espérance d'en retirer des avantages considérables.

De la situation d'un camp par rapport à une bataille.

Il est aussi fort mal-adroit & fort dangereux de perdre une bataille, sur-tout quand on doit se retirer par de longs & mauvais chemins, dans une saison contraire & pluvieuse, où les marais gonflés, & les

rivieres devenues des torrents, exposent une armée à de grandes pertes ; que les vivres manquent pendant la retraite , & que nulles forteresses n'arrêtent l'activité d'un ennemi victorieux qui profite de tous ses avantages pour ruiner l'armée & pour étendre ses conquêtes sans opposition.

Un Général retire au contraire la plus grande utilité du gain d'une bataille, quand l'ennemi est dans une situation opposée aux lieux précédents ; qu'il a derriere lui un pays riche, abondant & peuplé, où l'armée peut subsister & se remettre en état de paroître en campagne avec avantage. On tâche de s'y maintenir, de former les magasins, & on profite de plusieurs ressources qu'on ôte à l'ennemi. S'il y a des places fortes, on n'épargne rien pour s'en rendre maître. On sacrifie même quelques jours d'hiver pour assurer ces avantages, dont on se trouve récompensé dans la suite.

Si Annibal avoit mieux connu l'heureuse position des lieux, ou plutôt, si ce Général avoit résolu d'en profiter, la prise de Rome

& la chute de l'Empire romain devenoient le prix de sa victoire à Cannes. Mais il aimoit mieux jouir de l'abondance & d'un trop prompt repos ; ce qui causa bientôt après la ruine de sa patrie.

Tout cela prouve de quelle conséquence il est d'observer les temps & les lieux pour donner bataille : & , comme dit le Chevalier Folard , ne jamais se laisser forcer au combat , dans des situations où le gain d'une bataille apporte moins d'avantages , que la perte n'en est dangereuse.

A R T I C L E X X I I I .

De ce qui précède une bataille.

C'EST ici un détail fort intéressant , & dont tout Officier doit avoir une connoissance parfaite , afin de ne rien négliger dans ces moments précieux , pour mériter une juste part à la victoire.

Les batailles sont inévitables : sans elles la guerre ne finiroit jamais. Elles sont

presque toujours le fruit des mouvements qui les ont précédées. Les circonstances permettent souvent aux Généraux de prévoir le temps & à-peu-près les lieux où se donnera la bataille. Ils rassemblent à cet effet leurs forces, afin d'être supérieurs à l'ennemi, & se font joindre par les détachements séparés de l'armée, s'ils ne sont pas trop éloignés.

Avant la bataille de Torgau en 1760, le Roi de Prusse réunit ses forces & grossit son armée de tout ce qu'il put rassembler pour tirer avantage des troupes, qui ne sont jamais plus utiles & nécessaires que le jour d'une action. M. le Maréchal Daune avoit agi de même en 1757, lorsqu'il renforça son armée des régiments de l'aile droite dispersés à la bataille de Maleschits, & des bataillons tirés des garnisons à portée; ce qui rendit les deux armées à-peu-près égales.

On pourvoit aux magasins qui sont sur les derrières, afin que l'armée ne manque pas de vivres pendant la retraite, en cas de

malheur. On fait conduire les munitions nécessaires pour le jour & les suites de l'action, & on distribue l'artillerie aux endroits qui lui sont propres.

Si on attend l'ennemi dans son camp, on prend la situation la plus avantageuse, avec la précaution de mettre chaque corps en sa place, afin que l'infanterie & la cavalerie puissent se soutenir mutuellement.

Si le Général a résolu d'attaquer l'ennemi, il forme son plan d'attaque sur la situation, les forces & les qualités des troupes qui composent l'armée qui lui est opposée, & sur les défauts ou les avantages de sa position. Il donne des ordres sérieux à l'armée, & recommande à chacun de se faire honneur & de remplir ses devoirs. En remontrant la nécessité, la gloire & l'avantage de vaincre, il promet des récompenses à ceux qui se distingueront. Ce qui doit être observé avec la même ponctualité qu'il faut punir sur le champ ceux qui ont manqué.

On renvoie tous les bagages pour les mettre en sûreté, si on n'y a pas pourvu

auparavant. Les Généraux sont fort discrets, afin que les espions, toujours pénétrants & curieux, ne puissent rien rapporter d'intéressant, pas même l'ordre de bataille, dont l'ennemi pourroit tirer avantage. Enfin le secret, ce mobile caché qui fait naître les plus grands succès, & dont les meilleurs Généraux ont toujours fait le plus de cas, doit s'observer avec la dernière attention.

A R T I C L E X X I V .

Des batailles.

LE fort de la guerre, la gloire des armes, la perte ou l'agrandissement des Etats, dépendent du succès des combats. De tels avantages méritent un soin particulier & des efforts extraordinaires de tous ceux qui ont part à cette journée. C'est ici que le mérite des Généraux, la conduite des Officiers, & la valeur du soldat, paroissent dans leur plus grand jour; & l'Europe, attentive sur ce qui précède & suit la bataille, & sur la façon dont on s'est comporté pen-

dant l'action, loue ou condamne les armées sur la relation d'une journée aussi intéressante. La postérité même admire ces actions d'éclat, & accorde l'immortalité aux heureux succès.

Plusieurs raisons déterminent à une action générale. Un des deux partis y est souvent forcé pour donner une autre face aux affaires; lorsqu'on veut pénétrer dans le pays ennemi, ou empêcher qu'il n'entre dans les états du Souverain; lorsque l'ennemi s'est affoibli par des diversions trop fortes, & lorsqu'il importe de lui ôter une position avantageuse; quand on a des ordres exprès de chercher l'occasion favorable pour combattre, ou quand on ne peut l'éviter. Le Duc d'Albe, Général des armées d'Espagne sous Philippe II, parle à ce sujet en ces termes : » On cherche à donner bataille, » lorsqu'il s'agit de secourir une place forte » qui est réduite à l'extrémité & qui fait la » sûreté d'un pays; lorsque l'ennemi doit » recevoir des secours qui le rendroient » supérieur; lorsque au commencement

» d'une guerre on veut donner de la répu-
» ration à ses armes, retenir ses alliés, em-
» pêcher les ennemis couverts de se déclai-
» rer; lorsque la fortune inconstante a telle-
» ment rebuté les ennemis qu'ils n'osent
» plus tenir; enfin, lorsque, pressé par la
» famine & les maladies & enfermé de
» toutes parts, il faut mourir ou vain-
» cre. «

Les batailles se réduisent à attaquer l'ennemi, ou à l'attendre de pied ferme: je ne disputerai pas lequel est le plus avantageux. L'attaque offre quelque chose de plus hardi & de plus facile; & la défense paroît avoir plus de solide dans plusieurs occasions. Je crois que ces deux maximes différentes sont également bonnes, puisque plusieurs grands Généraux les ont employées alternativement, & qu'il n'y a que les circonstances qui doivent leur donner quelque préférence. Il y a des temps où il est nécessaire d'attendre l'ennemi dans son camp; il y en a d'autres où il faut le prévenir & l'attaquer. Je parlerai seulement des manières dont

on s'est servi jusqu'à présent dans l'attaque ainsi que dans la défense.

On dirige le plus souvent ses efforts vers une des ailes de l'armée ennemie, afin de gagner le terrain qu'elle occupe, pour prendre ensuite le reste des troupes en flanc. Cette méthode est fort ancienne, & décide ordinairement de la bataille, si on peut se soutenir sur le terrain que l'ennemi a abandonné.

Le Roi de Prusse propose différents ordres de bataille, & donne la préférence à cette façon d'attaquer, comme la plus prompte & la plus aisée. La bonne discipline de ses troupes exercées à toutes les manœuvres de la guerre, & l'intelligence de ses Officiers, lui ont souvent rendu ces premiers avantages décisifs.

On attaque quelquefois les deux ailes en même temps, pour partager l'attention de l'ennemi, & l'empêcher de renforcer une partie par des troupes qu'il peut retirer d'une autre : mais l'attaque principale est contre celle dont le terrain offre le plus

d'avantages, dès qu'on s'en est rendu maître. Il y a des Généraux qui préfèrent souvent l'attaque du centre quand il est praticable, tandis qu'ils tiennent les ailes en échec : ce qui semble promettre une déroute complète, si on peut profiter assez-tôt de l'ouverture qu'offre un centre séparé de ses ailes. Je ne déciderai pas non plus laquelle de ces trois différentes attaques est la meilleure. Le terrain & la disposition des ennemis peuvent en déterminer le choix : le coup-d'œil & la connoissance parfaite de sa situation reglent le plan d'attaque, qui doit s'exécuter par une manœuvre prompte & savante. Celle qui est la moins sujette à la confusion, est toujours préférable. C'est une regle générale de faire soutenir les corps qui plient pendant l'attaque, lesquels doivent se rallier le plutôt possible pour retourner au feu ou rendre compte de leur conduite après l'action : laquelle doit être examinée sans partialité, mais avec la dernière sévérité.

La cavalerie destinée pour attaquer, & celle qui doit soutenir, se placent dans les

lieux qui favorisent les efforts qu'on attendoit d'elles. La grosse artillerie, fort incommode pendant l'attaque, occupe ordinairement quelques hauteurs pour battre l'ennemi en flanc. Elle doit être soutenue & faire un feu continuel tandis que l'armée s'avance & se dispose à attaquer.

Celui qui attaque doit marcher vivement & joindre l'ennemi. C'est le plus grand avantage d'un assaillant : car s'il s'amuse à tirailler de pied ferme il n'avance pas, & l'avantage reste dès-lors du côté de celui qui se défend & qui occupe un poste avantageux.

Dès qu'on a repoussé une partie des troupes qui sont opposées, & que l'ennemi abandonne son terrain, on avance vivement pour se former ensuite & prendre les précautions nécessaires pour se soutenir. On se sert avantageusement de la cavalerie pour augmenter la confusion & empêcher le ralliement ; tandis que l'infanterie marche dans le plus grand ordre pour s'opposer au secours que l'ennemi pourroit envoyer, & pour prendre en flanc & en queue ce qui tient ferme.

Si-tôt que l'ennemi est battu à une de ses ailes, il est naturel de faire attaquer en front le centre de son armée, s'il est abordable, afin de seconder les troupes victorieuses qui attaquent en flanc, & l'empêcher de tirer aucun secours de son centre : cette seconde attaque ne dure pas long-temps & décide de l'action.

Quand une aile de l'armée est attaquée en forme avec des forces supérieures, l'ennemi ne paroît avoir de meilleures ressources que de prendre en flanc les troupes qui l'attaquent ; & pour exécuter ce mouvement, il doit tirer des régiments de la seconde ligne, ou faire marcher la réserve ; ce qui demande du temps. C'est pourquoi il est nécessaire de le prévenir en avançant vigoureusement & en rompant les premiers obstacles par une attaque bien soutenue. On fait encore marcher des troupes pour s'opposer assez-tôt aux coups de côté ; elles tâchent de gagner le derriere de l'ennemi.

C'est un effet ordinaire de la prudence des Généraux qui attaquent, de former

l'ordre de bataille & de partager leurs colonnes de sorte qu'en avançant & commençant à se former, l'ennemi ne puisse assez-tôt deviner l'endroit où elles ont résolu de pénétrer, laquelle incertitude l'oblige à partager ses forces & à se précautionner par-tout. S'il affoiblit ensuite quelques endroits qui n'ont pas été attaqués, pour renforcer la partie qui est entamée, on ne perd pas de temps pour battre ces endroits dégarnis : on se sert avantageusement d'une partie de la seconde ligne, ou de la réserve, pour seconder les efforts de diversion qui réussissent souvent, & facilitent le succès d'une autre attaque qui rencontre alors moins de résistance.

On évite le plus qu'il est possible de perdre du temps à manœuvrer pour se mettre en bataille ; à moins qu'on n'eût dessein de tromper l'ennemi, sans quoi l'ordre de marche, & les mesures prises d'avance par rapport au terrain, doivent faciliter ce mouvement qui expose une partie de l'armée à une longue & vive canonnade : outre que ce re-

tardement donne occasion à l'ennemi de faire quelques changements dans sa disposition , & de profiter du temps qu'on perd. Il est des Généraux qui préfèrent d'attaquer avec une partie des troupes , avant que toute l'armée soit formée en bataille.

Je crois que tout ordre de bataille est bon , s'il répond au terrain qu'on doit occuper , à la situation & aux dispositions de l'ennemi , & si l'ordre de marche facilite les évolutions aux différents corps , pour attaquer sans confusion. Il est de la dernière importance pour les Officiers , de faire exécuter promptement les ordres des Généraux , & d'obliger le soldat de faire son devoir pendant l'action : car les meilleures dispositions sont inutiles si la valeur des troupes ne rompt les obstacles qui leur sont opposés , & je ne fais pas ce qu'on peut humainement attendre d'eux.

César battit Pompée à Pharsale , & subjuga dans cette journée l'Empire romain. Il n'est pas nécessaire de chercher des défauts dans l'ordre de bataille de ces deux grands

Généraux consommés dans le métier des armes, & dont les actions avoient toujours été suivies de la victoire. Il est probable qu'ils n'avoient rien négligé pour assurer le succès de cette journée, & qu'ils avoient donné leurs ordres en conséquence. Mais on peut croire que l'armée de la République, composée alors de troupes moins disciplinées & moins braves, quoique supérieures en nombre, abandonna le terrain après une légère résistance ; & que César, par l'ordre & la valeur de ses légions, a triomphé de la lâcheté de ses ennemis. L'expérience & la capacité des chefs ne sont pas suffisantes pour vaincre : ces vertus ouvrent le chemin à la victoire ; mais l'ordre, l'obéissance & la valeur du soldat, déterminent les heureux succès.

On observe encore pour règle dans l'attaque, de commencer l'action de bonne heure, comme à la pointe du jour, si on est supérieur en nombre & qu'on ait lieu d'espérer la victoire, afin de profiter du reste de la journée pour suivre l'ennemi &

multiplier ses avantages : mais on attaque plus tard , quand le succès est douteux , afin de profiter de la nuit pour faire sa retraite si on est battu.

Passons à ce qui s'observe quand une armée attend l'ennemi de pied ferme dans son camp. Plusieurs raisons peuvent déterminer à prendre ce parti : on peut en voir quelques-unes dans l'article qui traite de la défensive. Pour soutenir les efforts de l'ennemi & l'attendre dans son poste , on choisit le lieu le plus avantageux qu'il est possible. Les ailes doivent être appuyées & couvertes pour éviter d'être tournées & prises en flanc. » Un axiôme de la guerre , dit le Roi de » Prusse , est d'assurer ses derrieres & ses » flancs , & de tourner ceux de l'ennemi ». Le front de l'armée doit offrir d'autres obstacles , ou suppléer au défaut du terrain par des redoutes , ou quelques ouvrages bien palissadés. Il dépend alors du coup-d'œil & de la volonté d'un Général en chef de régler l'ordre de bataille & la distribution des troupes.

Il paroît par ces dispositions, que plusieurs Généraux sont revenus de l'habitude de hasarder toute la cavalerie sur les ailes, & qu'on s'en sert avantageusement dans d'autres endroits où elle est nécessaire. Il est évident que la distribution & l'effet de cette armée, contribue beaucoup au gain de la bataille, & qu'il lui faut un terrain propre à ses évolutions rapides.

Les Généraux s'appliquent à connoître le fort & le foible de leur situation, pour se précautionner contre les ennemis qui attaquent ordinairement par les endroits les plus faciles. Il faut une attention particulière pour l'emplacement de l'artillerie qui doit battre continuellement & flanquer l'ennemi qui se forme, causer de la confusion dans ses rangs & le rebuter avant de commencer l'attaque. Il est ensuite avantageux d'avoir un corps de réserve qu'on emploie fort utilement pendant le cours de l'action.

Quand une partie de l'armée est battue, qu'elle perd son terrain & que l'ennemi

pénètre, il n'y a que la prudence & le sang-froid des Généraux qui puissent remédier à cet accident. On fait avancer la réserve & quelques régiments de la seconde ligne, tirés d'une partie de l'armée qui n'est pas entamée, pour attaquer l'ennemi & l'empêcher de se former : on se sert avantageusement d'un corps de cavalerie qui doit se porter au galop & attaquer tête baissée l'infanterie qui n'est jamais bien en ordre dans ces occasions. Pendant ce temps les troupes qui ont été battues doivent se rallier hors de la portée du canon : il sera dès-lors aisé de les reconduire au feu pour avoir leur revanche & chasser l'ennemi à leur tour.

Un Général, toujours fertile en ressources, ne désespère jamais du succès d'une bataille, pour quelques avantages que les premiers efforts ont procurés à l'ennemi : il a prévu d'avance ce qui peut arriver, & il prend le parti le plus avantageux pour apporter un remède prompt & violent : rien d'ailleurs ne caractérise mieux le mérite des Généraux, que les ressources qu'ils emploient

dans les cas pressants, & qui les rendent souvent victorieux où d'autres succombent.

Il est souvent plus facile de repousser l'ennemi qui a pénétré, qu'il n'est possible à un Général de retenir la fougue & la valeur immodérée des troupes, lorsque l'ennemi fuit devant elles ; ce qui les met en aussi grand désordre en poursuivant, que les autres en fuyant. Ce transport défordonné des troupes, tout-à-fait contraire à la discipline, a causé souvent la perte d'une bataille ; car l'ennemi qui se retire, voyant les uns occupés à piller & d'autres marcher en confusion, fait avancer les corps qui lui restent en ordre, & qu'il avoit destinés à faire l'arrière-garde, tire partie de sa cavalerie, & bientôt, suivi du reste de l'armée, termine l'action à son avantage.

Il me reste à parler de ces actions où, les troupes occupées à défendre les parties de leur situation les plus intéressantes où l'ennemi s'est attaché, & le reste de l'armée tenue en échec sur tout le front, un corps de huit à dix mille hommes paroît sur les

flancs ou sur les derrieres, & s'avance pour couper la retraite ou terminer la bataille.

Il est certain qu'un accident semblable est embarrassant. Il est à craindre que les troupes qui se défendent, ne perdent courage, si le remede qu'on peut apporter tarde trop long-temps à dissiper leur surprise. Il est naturel que le Général qui commande l'armée, ait prévu ce qui peut arriver dans le cours de la bataille, & qu'il ait pris ses mesures en conséquence. Mais comme l'expérience démontre qu'un pareil accident peut arriver inopinément, on fait marcher en cette occasion la réserve suivie d'autres bataillons s'il est nécessaire, tirés des endroits où il y a le moins de danger, pour arrêter ce corps de diversion dans l'endroit où on peut lui disputer avantageusement le terrain, & où le petit nombre a quelque égalité sur le plus grand. On redouble alors ses efforts au front de la bataille, & quand on désespere du succès par l'avantage que l'ennemi a déjà gagné, & que ceux qui se défendent sont rebutés d'une attaque lon-

gue & opiniâtre , ce sont de ces mouvements , où sans trop réfléchir sur le nombre des troupes , un Général quitte souvent son poste pour avancer à grands pas sur l'ennemi , ce qui termine en un moment la bataille. Les hussards, chevaux légers ou des régiments de dragons doivent causer le plus de désordre qu'il est possible dans les bataillons de l'ennemi , afin d'empêcher le ralliement & hâter leur retraite : mais cette cavalerie doit être soutenue d'une ligne de cuirassiers derriere laquelle elle doit se rallier en cas de besoin , sans quoi elle court à sa perte.

» Tous les mouvements auxquels l'ennemi
» ne s'attend pas , dit le Roi de Prusse , le
» surprennent , le jettent en confusion &
» décident de la victoire ». On agit avec
prudence , & c'est une de ces occasions , où ,
sans trop s'emporter , on bâtit un pont d'or
à l'ennemi qui se retire.

Quand l'ennemi est beaucoup supérieur en forces , il forme quelquefois une attaque environnante , c'est-à-dire qu'il attaque les flancs & le front d'une armée , tandis qu'un

corps de troupes , détaché à cet effet , gagne les derrieres & attaque en queue.

Deux armées peuvent se rencontrer & se donner bataille en marche ; ce qui arrive quand une armée se retire & qu'elle veut soutenir & sauver son arriere-garde vivement attaquée. Alors l'affaire s'engage insensiblement & devient générale , ou quand l'ennemi veut gagner une position avantageuse ou s'approcher d'une de ses places où il a ses magasins , & que l'autre le veut prévenir & l'empêcher.

Enfin , il y a plusieurs méthodes pour attaquer & livrer bataille , qui demandent beaucoup d'art & de fermeté dans la défense ; les Généraux consommés dans la pratique des grands mouvements militaires , peuvent avoir des maximes pour agir sur différents principes sur lesquels celui qui se défend doit se régler pour en tirer parti.

Le coup-d'œil , le sang-froid , des ordres donnés clairs & promptement exécutés , sont des présages certains de la victoire. Il est ensuite de l'honneur & du devoir des

troupes de faire des efforts qui assurent le gain de la bataille.

A R T I C L E X X V.

Des avantages d'une bataille gagnée.

S'IL en coûte des peines & des attentions infinies pour amener les choses au point le plus avantageux pour le succès d'une bataille, un Général retire aussi de grands avantages de la victoire.

La diminution des forces ennemies, le découragement de ses troupes, ses pertes en artillerie, en munitions, en chevaux, ouvrent le chemin aux suites les plus heureuses. On poursuit l'armée, son arrière-garde essuie tous les jours de nouvelles pertes. On prend ses magasins, on l'oblige à sortir des états du Souverain, s'il y est entré, ou si la guerre se fait dans son pays, on profite de la victoire pour pousser & affermir ses conquêtes. On s'empare des postes avantageux, on forme des magasins pour la subsistance de son armée, on leve

des contributions , & on assure à ses troupes des quartiers d'hiver. Si l'ennemi a des places fortes , on ne perd pas de temps pour en faire le siege. Car on est toujours mal assuré & on n'ose rien risquer si on n'est pas maître de quelques forteresses pour mettre les dépôts en sûreté & faciliter les mouvements.

Au reste , il n'est pas suffisant de prendre des forteresses , il faut les mettre en état , réparer les défauts des ouvrages & leur donner une garnison , des vivres & des munitions pour soutenir au moins trois mois de tranchée. L'approvisionnement d'une place coûte beaucoup , mais cette dépense paroît remboursée par les ressources qu'on en retire , comme on l'a vu pendant la dernière guerre. Le gain d'une bataille ouvre souvent les portes de ces forteresses qui paroissent imprenables. L'ennemi éloigné , hors d'état de secourir ses places & d'y mettre de fortes garnisons , semble porter l'assiégé à capituler.

A R T I C L E X X V I.

Des suites d'une bataille perdue.

IL est nuisible & dangereux à la guerre de perdre une bataille, & l'article précédent montre assez ce qu'on risque quand un ennemi entreprenant fait profiter de ses avantages, qu'il a une connoissance parfaite du pays, & qu'il ne perd aucun moment pour profiter de sa victoire.

Les pertes qu'on a essuyées pendant l'action ne sont pas les plus considérables, mais celles qui suivent la bataille, comme d'abandonner un pays qui procuroit des avantages pour la subsistance des troupes & la situation de l'armée, & la voir affoiblir de jour en jour par les prisonniers, les déserteurs & les malades, voir sa cavalerie ruinée, son artillerie diminuée, & le reste en mauvais état, sur-tout si on a de longues marches à faire par de mauvais chemins, se voir enfin souvent sans magasins, les forteresses assiégées, son pays gâté à la discrétion des enne-

mis , & les meilleurs projets déconcertés.

Plusieurs ont tort de croire qu'une bataille perdue n'est qu'une blessure qui se guérit par le premier avantage qu'on remporte. L'ennemi peut avoir fait de grands progrès avant qu'un Général soit en état de reprendre sa revanche , de faire oublier à ses troupes les pertes précédentes , de former de nouveaux soldats (1) pour remplacer le nombre de ceux qui sont perdus , d'effacer dans leur esprit la crainte de l'ennemi victorieux , & de faire succéder à cette peur le mépris , la fierté & l'heureux présage d'une victoire prochaine.

Il y a des batailles qui sont plus nuisibles les unes que les autres , & les suites qu'elles produisent dépendent des circonstances

(1) *De nouveaux soldats.* Il est certain que mille soldats aguerris , bien exercés & disciplinés , ne sont pas remplacés par deux mille recrues. Le nombre a rarement décidé du sort de la guerre , mais bien la valeur du soldat discipliné , & l'intelligence des chefs , qui sont fort embarrassés quand ils doivent confier l'exécution de leurs projets à des troupes que le moindre péril épouvante , & qui peuvent à peine se servir des armes qu'elles portent.

du temps, & de la situation des armées. Celles qui se donnent au commencement de la campagne sont plus dangereuses, parcequ'elles influent quelquefois sur le reste des opérations jusqu'au quartier d'hiver : de même que celles qu'on livre dans l'arrière saison semblent de moindre conséquence par l'impossibilité où paroît l'ennemi de profiter de sa victoire pendant une saison où il a besoin de repos ; & l'hiver donne le temps à l'armée battue de se remettre, s'il n'arrive aucun de ces accidents fatals qu'on ne peut prévoir : ce qui prouve qu'un Général, malgré toute sa prudence pour éviter des suites fâcheuses, ne peut souvent se précautionner contre la disgrâce de ceux à qui il a confié ses ordres. Il y a même des pays où la perte d'une bataille entraîne des suites plus considérables pour les difficultés de faire retirer les troupes.

On lit dans l'Histoire, qu'il y a eu des armées perdues & entièrement ruinées pour n'avoir pu faire de retraite : mais dans toutes les circonstances, comme dans chaque sai-

fon , les batailles perdues font dangereuses , les États du Souverain se dépeuplent par de nouvelles levées d'hommes , ses trésors s'épuisent par les sommes immenses qu'il faut pour former de nouveaux magasins , remonter la cavalerie , compléter l'artillerie : enfin , pour remettre l'armée en état de gagner ce qu'elle a perdu , outre que l'ennemi qui s'est avancé & établi dans le pays d'où il tire de fortes contributions , pousse souvent ses conquêtes fort loin , sans donner le temps de réparer les pertes.

A R T I C L E X X V I I .

De la retraite d'une armée après la bataille.

LE Chevalier Folard dit avec raison que plusieurs Généraux ont réparé le tort que la fortune avoit fait à leur mérite , & se sont acquis plus de gloire par une retraite savante , que s'ils avoient gagné la bataille ; honneur qu'ils doivent partager avec les troupes & les Généraux inférieurs qui ont contribué

au succès. Le hasard n'a aucune part à ce mouvement ; il dépend entièrement de la prudence du chef & de son attention à faire exécuter rigoureusement ses ordres.

Une retraite bien ordonnée est un chef-d'œuvre de l'art militaire, que la postérité respecte dans l'Histoire des Grands hommes. La connoissance du pays qu'on doit traverser est nécessaire, afin de profiter des avantages des lieux, & punir l'ennemi présomptueux.

Les Officiers particuliers de l'armée ne doivent jamais s'oublier dans ces circonstances ; ils doivent, par leur fermeté, rassurer le soldat découragé, l'obliger à suivre ses drapeaux & à garder ses rangs, afin d'éviter la désertion. On emploie la rigueur pour le tenir à son devoir, & la douceur pour le consoler pendant une pénible retraite. On fait observer la discipline militaire, en réprimant le désordre & la licence.

On fait envisager aux troupes, du repos, de la gloire & du butin, aussi-tôt que les affaires iront mieux. L'espérance d'un avenir

heureux rend plus supportables les maux présents. On leur inspire de la confiance en leurs Généraux (1), de la haine pour l'ennemi, & on les anime à la vengeance. Le soldat saisit toujours les impressions que des Officiers habiles savent leur donner par leurs discours.

Une armée aguerrie & disciplinée a un grand avantage pour faire sa retraite. La déroute pendant l'action n'est jamais générale : il est facile aux Officiers de rallier en peu de temps les troupes dispersées, & de les faire marcher en ordre ; ce qui les rend aussi redoutables qu'avant l'action. La dis-

(1) *En leurs Généraux.* Il est de la prudence de vanter le mérite des Généraux sous lesquels on est commandé, afin d'augmenter la confiance & l'amour du soldat pour ses chefs, ce qui fait un effet merveilleux pendant l'action. On lui diminue les pertes dont il a été témoin, & on lui fait entrevoir un avenir plus heureux, de crainte qu'il ne perde courage & ne déserte. Cette politique militaire entretient la valeur & la bonne volonté des troupes, & au lieu de la crainte, elle fait naître du mépris pour leurs ennemis. Le soldat veut être flatté dans le malheur, ou il se rebute, & les peines que la fatigue lui fait souffrir dégénèrent souvent en lâcheté.

cipline empêche que le soldat ne s'écarte pour piller, ce qui ruine l'armée ; car une partie succombe à la vengeance du paysan (1), & l'autre périt par le fer de l'ennemi. Elle tient les troupes unies & les fait marcher en ordre pour être en état d'arrêter les efforts de l'ennemi.

Je distingue deux sortes de retraites ; celle qui se fait dans un pays de chicane, où l'armée peut profiter des postes avantageux, des rivières, ou de quelques forteresses

(1) *Vengeance du Paysan.* Le paysan cause beaucoup de tort à une armée qui se retire, sur-tout dans un pays qui n'est pas entièrement affectonné au Souverain. Il instruit l'ennemi des moindres mouvements, & chaque habitant sert d'espion, comme je l'ai déjà marqué à l'article des postes. Il tue ceux qui s'écartent de l'armée, sans épargner même les malades ni les blessés. D'autres font déserter le soldat qu'ils conduisent par des chemins détournés, & avertissent l'ennemi des moindres captures qu'il peut faire sur les bagages ou sur les détachements. Il faut de l'attention & des exemples sévères pour remédier à ce mal, qui ressemble à ces maladies lentes qui affoiblissent & ruinent le corps insensiblement ; & je crois, sans passer pour politique, qu'on réussira plus aisément à contenir par la crainte les habitants d'un pays où l'armée doit agir, qu'en travaillant à mériter leur affection, qui est toujours fort tardive.

pour arrêter l'ennemi, attendre un renfort ou gagner du temps : l'autre beaucoup plus difficile & plus dangereuse lorsque le manque de vivres la fait trop avancer, ou lorsque les pertes considérables qu'on a faites obligent une armée de se retirer par de longs & mauvais chemins, pour se rapprocher des vivres, de ses frontieres, couvrir une place, ou pour éviter la supériorité de l'ennemi.

Un général qui se retire profite de tout ce qui peut nuire à son adversaire, quand le temps & les circonstances le permettent : il se retranche dans des défilés, fait faire des abatis, fait occuper les villes & les châteaux avantageusement situés. Mais pour tirer avantage de ces postes & ne pas perdre de monde inutilement, il faut faire rendre compte & examiner scrupuleusement la conduite de ceux qui sont destinés à les défendre.

Les rivières sont encore avantageuses, quand on peut les passer librement & défendre ensuite leurs bords. On observe
l'avant-

l'avant-garde de l'ennemi, & on l'attaque quand elle marche avec peu de précaution ou qu'elle est trop éloignée de son armée. Quelquefois on lui dresse des embuscades pour arrêter ses mouvements trop rapides.

Les camps & la position qu'on prend pendant une retraite sont dignes de la dernière attention. Il est avantageux de camper les troupes derrière un défilé, ce qui retarde l'ennemi & l'empêche d'incommoder beaucoup la marche du lendemain. Quand on est obligé de camper dans la plaine, & quand on ne peut se couvrir d'une ville, de chemins creux, d'un grand marais, ou de quelques autres défilés, on décampe avant le jour & sans bruit, afin que la nuit, qui cache l'heure du départ, serve d'obstacle à l'ennemi & retarde la poursuite.

Dans les pays montagneux la cavalerie marche en avant ; elle est suivie de l'infanterie qui doit défendre les défilés pour arrêter l'ennemi & favoriser la marche. On voit par là que l'ordre de marche, dont

nous parlerons bientôt , se change selon la forme du pays par où l'armée passe.

La supériorité de l'ennemi en chevaux, rend encore une retraite fort dangereuse, car on ne peut l'éviter par des marches forcées. Un Général est souvent obligé de s'arrêter , de perdre du temps & du monde pour résister à un corps de cavalerie bien conduit , sur-tout quand on traverse de longues plaines. Il n'y a que les embuscades & les marches de nuit qui puissent mettre l'armée hors de péril.

Quand un Général a disposé sa retraite sur le plan le plus avantageux pour empêcher l'ennemi de profiter de sa victoire , qu'il a réglé ses marches sur la connoissance du pays & l'emplacement de ses vivres ; l'objet qui l'intéresse le plus est son arriere-garde qui doit assurer ses mouvements & inquiéter ceux de son adversaire. De cette arriere-garde dépend la sûreté de l'armée. Le nombre & la qualité des troupes dont elle est composée se regle , ainsi que les avant-gardes , sur la nature du pays où elles doivent

agir. L'avant-garde est ordinairement commandée par un Général actif & prudent, dont le coup-d'œil fait tirer parti des différentes situations qui se rencontrent pour retarder la marche ou combattre l'ennemi. Nos troupes légères sont utiles à l'avant-garde ainsi qu'à l'arrière-garde, par l'habitude qu'ont ces troupes de combattre dans les défilés, sur les hauteurs & dans les bois, d'où il est difficile de les chasser quand elles ont pris poste & qu'elles sont bien commandées. Les hussards sont nécessaires pour observer de près les mouvements de l'ennemi, pour escarmoucher & prendre en flanc ou en queue les troupes qui attaquent en ordre.

Quand l'armée est engagée dans de mauvais passages qui retardent la marche, l'arrière-garde reste en bataille dans quelques endroits avantageux ; elle doit tirer, être soutenue quand elle est attaquée par des forces supérieures. Elle est même souvent obligée d'attendre la nuit pour se retirer avec plus de sûreté : elle marche quelque-

fois par des chemins écartés & contraires ; afin d'attirer & de tromper l'ennemi qui ignore la véritable route que suit l'armée.

Une armée qui se retire après la levée d'un siège ou la perte d'une bataille , marche souvent en différents corps , sur-tout quand il y a une chaîne de montagnes ou de longs défilés à passer. Les troupes subsistent plus aisément , elles gagnent du chemin , & ses colonnes séparées ont un point de ralliement où elles doivent se joindre. Elles observent de ne pas camper trop éloignées les unes des autres , de crainte d'être coupées ou enveloppées par l'ennemi sans pouvoir être secourues des autres corps.

Je finirai cet article par une réflexion du Marquis de Sainte-Croix : » Tâchez , dit ce » Général , après une déroute , de conduire » l'armée dans un pays où par son abondance & par l'affection que les peuples » portent à votre Souverain vous soyez » assurés de trouver de la subsistance , & » un passage libre pour recevoir des autres » Provinces des recrues , des remontes , de

» l'argent & tout ce qui est nécessaire pour
» remettre votre armée ».

A R T I C L E XXVIII.

*De la marche d'une armée pendant la
retraite.*

LE salut d'une armée, ainsi que les avantages qu'un Général peut se procurer pendant sa retraite, dépendent des marches. Elles assurent généralement tous les mouvements d'une armée, & donnent de la supériorité à celui qui entend le mieux cette partie de la guerre & qui connoit assez le pays pour les bien diriger.

La science des marches garantit une armée des surprises : elle la met en état de se défendre dans toutes sortes de terrains & d'entreprendre sur l'ennemi, quand l'occasion s'en trouve favorable. Si une armée se retire, elle gagne l'avance, & si elle marche à l'ennemi elle le prévient.

Il y a plusieurs méthodes pour mettre l'armée en mouvement. Les Généraux

forment leurs ordres de marches sur le nombre & la qualité de leurs troupes , sur la disposition de l'ennemi à poursuivre , & sur les obstacles qu'ils doivent surmonter dans la marche , comme rivières , montagnes ou défilés.

Je suppose ici une armée mise en ordre , revenue de sa première frayeur & de la confusion où sont souvent les troupes après un échec considérable , le ralliement doit se faire le plutôt qu'il est possible ; il dépend de l'attention des Généraux brigadiers , des Colonels & des Officiers qui doivent rassembler leur monde & former leurs divisions. La cavalerie est nécessaire pour couvrir la déroute d'une armée & arrêter celle de l'ennemi : elle doit être secondée de l'artillerie , laquelle par un feu violent doit modérer l'ardeur de l'ennemi victorieux. Quand on néglige ces précautions , le ralliement devient difficile & lent , & chaque pas produit de nouvelles pertes.

Le Roi de Prusse propose de se retirer sur quatre colonnes , voici son ordre de marche :

» L'infanterie de la seconde ligne de
» l'aile droite, filant par sa droite & suivie
» de la cavalerie de la seconde ligne de
» cette aile, formera la quatrième colonne ;
» l'infanterie de la première ligne de l'aile
» droite filant par sa droite , fera suivie de
» la première ligne de la cavalerie de cette
» aile , & formera la troisième colonne ;
» l'infanterie de la seconde ligne de l'aile
» gauche suivie de la cavalerie de la même
» ligne, formera la seconde colonne ; l'in-
» fanterie de la première ligne de l'aile
» gauche , fera suivie de la cavalerie de la
» même ligne, & formera avec elle la pre-
» mière colonne ».

Je n'ai rien voulu changer à la traduction élégante de M. Daesh, Lieutenant-Colonel Saxon. Ce seroit faire tort à la pureté de son style.

On voit par cette disposition, que toute l'infanterie précède la cavalerie, qui ferme la marche, & qui doit être suivie de quelques régiments de hussards pour la soutenir. On ne peut cependant pas toujours suivre

le même ordre, qui peut être aussi préjudiciable dans une occasion, qu'il est avantageux dans un autre.

Une cavalerie en ordre de bataille dans la plaine est un corps très respectable, mais rien de plus foible dans sa marche, sur-tout quand l'avant-garde trouve les défilés prévenus; qu'elle n'a pas le temps de s'arranger pour attendre l'ennemi; ou que le terrain lui étant contraire, elle est repoussée. Dans une occasion semblable, elle doit se replier sur l'infanterie, où elle causera beaucoup de désordre pour se mettre en sûreté. Il est souvent nécessaire de faire marcher la plupart de la cavalerie en avant, sur-tout quand on traverse un pays couvert & montagneux. L'infanterie agit librement dans ces terrains de chicane, & n'a besoin d'autres secours que de quelques escadrons qu'on laisse à l'arrière-garde.

La marche de l'armée, même dans sa retraite, est toujours précédée d'une avant-garde, afin de pouvoir garder des défilés & les hauteurs dont l'ennemi pourroit s'em-

parer. Elle est accompagnée de travailleurs pour accommoder les mauvais chemins, de même que des pontons s'il y a une rivière à passer. Il y a des occasions où l'on envoie des corps entiers de sept à huit mille hommes qui précèdent l'armée d'une ou de deux marches, afin de s'ouvrir les passages que l'ennemi peut défendre.

Les retraites ne sont jamais plus difficiles & dangereuses, que lorsque l'ennemi a une cavalerie brave & nombreuse, qui ne cesse de harceler pendant la marche. Celle des Turcs est autant redoutable par le nombre que par la bravoure de leurs Spahis ou cavaliers, qui, à la faveur de la légèreté des chevaux, se portent avec une promptitude étonnante sur différentes parties d'une armée : & leur agilité à disparaître, quand ils ne peuvent percer dans un endroit, est d'autant plus nuisible qu'ils sont en état de recommencer bientôt l'attaque ailleurs. Cette cavalerie craint le feu, l'ordre & la baïonnette de l'infanterie, & pénètre difficilement, quand elle marche ferrée ; elle res-

pecte aussi la bonne contenance & le feu des escadrons rangés dans la plaine, lorsqu'ils sont bien épaulés, afin de ne pas être attaqués en flanc ni en queue. Mais en marche, la plus grande valeur les sauroit difficilement d'être percés & enveloppés, lorsqu'ils ne sont pas secondés de l'infanterie.

On a vu pratiquer dans les marches, de placer la cavalerie entre deux colonnes d'infanterie : ce qui forme un espece de quarré long, dont l'avant-garde forme la partie supérieure, de même que l'arriere-garde la partie inférieure. Je crois que cet ordre de marche est avantageux ; car dans un pays couvert, la cavalerie est hors d'insulte, elle fait même la sûreté de son infanterie dans la plaine : car si l'ennemi profitoit d'une ouverture, ou perçoit la premiere colonne ; la cavalerie qui est derriere le recevroit le sabre à la main pour faire cesser & terminer le carnage. Des partis de hussards & de dragons cotoient les flancs de la marche pour avertir quand ils aperçoivent l'ennemi, & le

reconnoître. Ils se retirent à temps derriere l'infanterie, laquelle, par un feu régulier par rangs ou par pelotons, arrêtera & soutiendra certainement les plus grands efforts; pourvu que les Officiers aient soin de dissiper dans l'esprit des soldats, sur-tout des recrues, l'impression que fait la course des chevaux & le bruit d'un corps de cavalerie qui attaque. On les raffermît en leur représentant que leur feu, l'ordre & leur contenance dissipera bientôt l'ennemi; mais qu'ils sont perdus s'ils tournent le dos ou s'ils se mettent en confusion.

L'artillerie reste partagée dans la ligne. On se sert souvent des chariots à la suite d'une armée pour couvrir les ailes en cas d'attaque, dans une plaine où elles sont mal assurées, ou pour couvrir les flancs de la marche & se barricader quand on est foible en nombre. Il est certain qu'on risque de perdre les chevaux & les voitures. Mais, comme dit le Marquis de Sainte-Croix, ce bagage risque encore davantage d'être perdu, si une armée qui se retire est atta-

quée & battue dans sa marche ; & il vaut mieux perdre quelques chariots , & sauver l'armée , que de perdre l'un & l'autre.

Cette maxime est fondée sur plusieurs exemples qui démontrent la nécessité de prendre souvent ce parti.

Il faut de grandes précautions pour passer une rivière pendant la retraite : quand l'ennemi cherche à profiter de cet avantage pour réussir sans trop risquer , il est nécessaire de gagner une ou deux marches. On envoie une forte avant-garde avec des pontons , quelques ingénieurs , beaucoup de travailleurs & d'outils. On tire un retranchement qui enveloppe & couvre les ponts , derrière lequel on peut placer cinq ou six bataillons pour se défendre.

On le fait quelquefois plus grand , selon le temps & les circonstances. On profite des hauteurs à portée , on élève une fleche ou une redoute pour couvrir quelques pièces de grosse artillerie destinée à démonter celle de l'ennemi , ou à tirer sur sa cavalerie. Dès qu'un pont est achevé , on fait passer les

chariots de l'armée , les bagages & quelques pieces de canon pour mettre en batterie de l'autre côté du fleuve. Pour mieux flanquer l'ennemi & favoriser le passage , une partie de la cavalerie & la seconde ligne commencent à défiler ; tandis que la premiere ligne reste en bataille pour contenir l'ennemi , elle se replie ensuite insensiblement pour passer. On fait rentrer l'artillerie postée sur les hauteurs hors du retranchement ; & l'arriere-garde , soutenue du feu des bataillons retranchés , se retire & défile à son tour. La retraite de ces dernières troupes , sur-tout de celles qui sont retranchées , doit se faire à la faveur du feu de l'artillerie placée sur l'autre bord de la riviere , & qui ne doit discontinuer de tirer que quand les ponts sont levés.

On fait quelquefois passer sur des barques préparées à cet effet , les troupes retranchées , qui alors ne quittent leurs postes que lorsque les ponts sont ôtés. Rien de plus à craindre que la confusion dans ces sortes de passages : c'est aux Généraux brigadiers &

aux Officiers commandants les bataillons, à l'éviter. C'est avoir beaucoup gagné dans une retraite, quand on a passé une rivière; mais il faut autant d'ordre & de contenance dans les troupes, que de prudence dans les Généraux pour la passer heureusement en présence de l'ennemi.

Il me reste à parler d'une armée attaquée dans sa marche, & qui ne peut éviter la bataille. C'est une situation dangereuse où on est obligé d'acheter la victoire à quelque prix que ce soit; & où les obstacles du derriere sont plus considérables que ceux du devant, c'est-à-dire qu'il est plus facile de battre l'ennemi que de continuer à se retirer.

C'est ici où un Général-Commandant doit prendre son parti avec fermeté: car si on s'apperçoit de quelques irrésolutions dans les ordres, les troupes se découragent. Les doutes occasionnent du retardement & bientôt de la confusion.

Le coup-d'œil partage aux troupes le terrain qu'elles doivent occuper. La diligence

à les mettre en bataille, est plus nécessaire qu'une exactitude trop scrupuleuse à chercher les endroits les plus avantageux ; ce qui consume le temps en manœuvres superflues dont l'ennemi peut profiter. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'il ignore lui-même toutes les particularités d'une situation qu'il n'a pas eu le temps de reconnoître, s'il n'a pas campé dans les environs : outre qu'il est moins dangereux de remédier pendant l'action à certaines fautes, que de perdre un temps précieux dans une occasion où il faut agir avec vigueur & avec vivacité. On a soin de bien appuyer les ailes de l'armée & de placer la cavalerie dans des lieux où on puisse s'en servir sans l'exposer à être attaquée par celle de l'ennemi, avant que toute l'armée ne soit rangée. L'infanterie occupe les hauteurs & les bois ; elle se couvre d'un marais, d'un ruisseau ou de ravins : on tire quelques détachements pour occuper les villages, châteaux, les jardins, les vignes, les hayes, ou des chemins creux par où l'ennemi doit passer. On fait soutenir ces postes,

quand ils sont repoussés : c'est beaucoup de gagner du temps. Quand l'armée est rangée en bataille, si la situation qu'elle occupe n'est pas trop bonne, qu'il soit difficile d'éviter d'être battu, quand l'approche de l'ennemi décourage le soldat & qu'on s'aperçoit de quelque confusion ; il est plus avantageux de marcher en avant, d'interrompre la manœuvre & les dispositions de l'ennemi & de l'attaquer : ce mouvement le déconcerte & ranime les troupes qui trouvent souvent plus de confusion que de résistance dans leurs adversaires. Il réussit d'autant plus facilement, que l'ennemi attaque souvent avec une partie de son armée, tandis que le reste, fatigué ou arrêté par quelques obstacles, n'est pas encore arrivé ni en état d'agir. L'Histoire semble approuver cette sage & prudente témérité, par le succès qu'elle a produit très souvent.

Il est des Généraux qui profitent de la nuit pour se retrancher, & attendent l'ennemi dans une position avantageuse, lorsqu'ils prévoient l'impossibilité de se retirer
sans

sans combattre. Ce sont des occasions où le Chevalier Folard dit qu'il faut moins s'amuser à considérer le péril qu'à le surmonter. On est alors obligé de résister à l'ennemi victorieux avec une armée en mauvais état, diminuée & souvent découragée. On a cependant vu que dans ces occasions la nécessité de vaincre a opéré des prodiges sur l'esprit des soldats les plus timides.

Une seule nuit n'étant pas suffisante pour former des retranchements bien solides, on élève des redoutes qu'on garnit d'artillerie dans les endroits les plus favorables. On fait des abatis, & on se sert des voitures pour couvrir quelques parties de l'armée trop exposées & trop découvertes.

On recommande aux troupes de faire leur devoir, en leur représentant la nécessité de battre l'ennemi, l'avantage qui en résultera, & le danger d'être battu. On fait attention de se régler sur la quantité de munitions qu'on peut fournir, afin qu'elles ne manquent pas dans la suite : car il vaut

mieux tirer avec vingt ou trente pieces de canon bien postées & qui peuvent faire un feu durable, que de commencer avec soixante, sans pouvoir continuer.

D'autres Généraux préfèrent, en pareille occasion, de faire une contremarche & d'aller surprendre l'ennemi dans son camp, plutôt que de l'attendre de pied ferme. Car si la situation que l'armée occupe est trop avantageuse, il est probable qu'il différera d'attaquer, ou qu'il remettra la partie à un temps plus favorable : de sorte que les vivres se consumant inutilement, le danger augmente de jour en jour, & l'armée diminue par les prisonniers, les déserteurs & les malades. On peut choisir celle de ces trois maximes qui est la plus convenable ; mais il est toujours très dangereux de se trouver en de semblables extrémités.

Le but qu'on se propose dans une retraite est de conduire l'armée dans des lieux où elle puisse se remettre en état d'arrêter les succès de l'ennemi & de regagner la supériorité.

On fait que par la hardiesse de ses mouvements & par la science de ses marches, Annibal remporta de grands avantages sur les Romains, & que Rome épuisée de forces, alloit succomber au destin malheureux de toute l'Italie, si elle n'eût trouvé dans son sein un homme dont la grandeur d'ame & la science des armes arrêta les progrès du vainqueur, & qui par une défensive savante, sauva sa patrie, en préparant la ruine de Carthage. C'étoit ce *Fabius*, celui qui des Romains mérita à plus juste titre le surnom de *Maximus*. Pour mieux s'éclaircir de ces événements, qu'on lise les expéditions d'Annibal dans la seconde guerre punique de Polybe.

A R T I C L E X X I X.

De la façon de suivre l'ennemi dans la retraite.

IL y a autant d'art à poursuivre qu'à se retirer; & la prudence & les précautions sont aussi nécessaires pour suivre l'ennemi dans

la retraite, que la diligence & la prévoyance à un Général qui se retire.

Il ne suffit pas de faire des prisonniers, de prendre des drapeaux, des étendards, d'enlever quelques piéces d'artillerie, & d'augmenter le désordre le jour d'une bataille. C'est beaucoup, il est vrai ; mais, comme dit le Chevalier Folard : Un Général doit s'imaginer n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. On doit pousser les fruits de la victoire ; ou les lauriers se flétrissent bientôt dans les mains de ceux qui ne savent pas les cultiver ».

Il y a plusieurs réflexions à faire sur les avantages qu'on peut accumuler après la bataille, & ces réflexions faites d'avance, déterminent les Généraux à la donner comme je l'ai rapporté à l'article vingt-un. Plusieurs, par une juste prévoyance, se mettent en état, avant l'action, d'en poursuivre les suites si elle leur est favorable, afin de ne pas manquer de vivres en suivant l'ennemi, & de recevoir en peu de temps

un train d'artillerie & des munitions nécessaires pour faire un siege.

Dès que l'ennemi battu se retire & abandonne le champ de bataille, on envoie quelques régiments d'hussards ou de dragons pour augmenter le désordre & empêcher le ralliement des troupes dispersées & reconnoître sa marche. Ces troupes sont soutenues d'une partie de la cavalerie qui suit en ordre, & avance lentement, tandis que l'infanterie se range & se remet en bataille pour être en état d'exécuter les ordres des Généraux.

Quand l'action a été décisive (1) & complete, que l'ennemi affoibli se retire en désordre, on le poursuit ordinairement avec chaleur, & sans laisser à ses troupes le temps de se reconnoître, à moins que la journée

(1) *Quand l'action a été décisive.* Je passe ici sur le devoir qu'impose l'humanité de faire enterrer les morts & relever les blessés pour leur procurer du soulagement & la guérison; de même que de remercier le Seigneur, qui est la cause de tous les évènements, d'avoir favorisé ses armes.

ne soit trop avancée & que la nuit ne favorise sa fuite.

S'il y a un défilé dont l'ennemi puisse profiter après l'avoir passé pour en défendre l'entrée & retarder la poursuite du vainqueur, il est avantageux d'arriver quand la moitié de son armée est passée. Alors la cavalerie, soutenue d'un feu violent d'artillerie, fait effort pour couper les colonnes, culbuter l'arrière-garde & augmenter la confusion. Ces actions vigoureuses & hardies réussissent toujours, quand elles sont conduites avec ordre, malgré l'attention de l'ennemi à pourvoir à sa défense & à son défilé. Car les troupes une fois découragées & battues, pensent plutôt à se sauver qu'à opposer de la résistance.

Si elles profitent de la nuit pour faire leurs retraites & cacher leurs mouvements, on détache des hussards, dont quelques escadrons suivent de près l'arrière-garde de l'ennemi, tandis qu'une autre partie cotoye les flancs de sa marche, afin de faire prisonniers ceux qui s'écartent pour dormir ou pour piller. Les Commandants de ces postes

ont attention de tenir leur monde en haleine, sans leur permettre de descendre de cheval & de perdre un temps précieux à piller les maisons ou à s'enivrer aux cabarets, de crainte d'être forcés de se rendre eux-mêmes prisonniers, comme on l'a vu arriver fort souvent. L'armée qui poursuit, forme son avant-garde sur le nombre & la qualité des troupes que l'ennemi oppose à son arrière-garde, & sur la nature du terrain qu'elle doit traverser.

Cette avant-garde évite les embuscades par des parties de hussards qui la précèdent, & couvre ses flancs : elle tâche de tenter toujours sur l'ennemi & d'accumuler ses avantages sans donner prise sur elle, & même sans s'écarter de l'armée qui la suit, de crainte d'être coupée & de ne pouvoir être soutenue à temps. C'est l'affaire d'un Général vigilant & expérimenté, de bien conduire une avant-garde & de profiter des circonstances favorables.

Quand l'ennemi traverse un pays où les vivres & les fourrages sont rares ; quand l'eau

ou le bois manquent , dans une saison où les froids sont excessifs , l'avant-garde saisit toutes les occasions pour obliger l'ennemi de s'arrêter & de se mettre en bataille , ce qui rendra ses marches pénibles , augmentera la durée de sa retraite ; les maladies & la désertion fondront le reste de son armée.

Dans tous les passages difficiles de montagnes , défilés ou rivières , l'avant-garde doit chicaner l'ennemi , mais elle doit alors être soutenue , & l'armée doit la seconder à temps par de puissants renforts.

On incommodé encore une armée qui se retire par des corps détachés , lesquels , marchant sans bagages , lui coupent la communication avec ses vivres , inquietent ses fourageurs , s'emparent des défilés par où elle doit passer ; ce qui l'oblige à se détourner pour éviter de perdre du temps & du monde à les forcer. Quand l'armée qui poursuit est assez nombreuse , & que les circonstances le permettent , elle fait des diversions pour prévenir un secours que l'enne-

mi attend, pour pénétrer dans son pays, lui couper la communication avec ses forteresses, l'empêcher d'augmenter ses garnisons, de pourvoir ses places de vivres ou de munitions, enfin pour faire un siège & lui enlever une place de conséquence ; ce qui enchaîne la fortune, en ouvrant le chemin aux conquêtes les plus faciles. Car, quels plus grands avantages peut-on retirer d'une victoire, que de s'affermir dans le pays ennemi, d'y avoir une ou deux places pour mettre ses magasins & son dépôt en sûreté, de rendre sa retraite assurée, & d'obliger enfin l'adversaire de souscrire aux articles d'une paix dont on dicte les préliminaires !

M. de Vauban vouloit qu'en cette occasion, on attaquât la plus forte des places qui seroit à portée, parceque l'ennemi seroit alors moins en état avec une armée battue d'interrompre les travaux du siège d'une ville dont la garnison seroit découragée par l'approche du vainqueur & la nouvelle récente de la défaite de leur armée ; mais que, si on n'a pas d'artillerie, de munitions

& de vivres suffisants pour fournir à une entreprise de grande conséquence, on se contente alors, pour ne pas perdre de temps inutilement, d'assiéger des places de moindre résistance, ou d'employer son temps à d'autres opérations. Je crois d'ailleurs qu'une place située avantageusement & bien fortifiée, rapporte plus d'avantages que trois ou quatre autres de moindre conséquence. Car outre qu'elles coûtent beaucoup pour leur approvisionnement, elles affoiblissent par des garnisons nombreuses qui sont continuellement dans le péril d'être enlevées, pour peu que l'armée s'écarte & marche en avant.

L'ennemi qui se précautionne également contre les suites d'une journée malheureuse, dispose souvent ses marches & ses mouvements de façon que le vainqueur ne peut retirer de grands avantages de sa victoire; ce qui arrive, quand il y a une forteresse à portée, ou que son armée est encore en état de risquer une seconde fois la fortune des armes. Dans ce cas, il se retranche dans

une situation avantageuse ; il observe la conduite de son adversaire , & profite de ses fautes , afin d'arrêter les progrès de la victoire. On consulte alors ses forces & les circonstances ; mais il est toujours plus avantageux de pousser une offensive vigoureuse , de chercher l'ennemi & de le combattre , que de perdre du temps & d'attendre que son armée soit revenue de sa première frayeur , & augmentée par de nouveaux renforts.

Il y a des Généraux qui laissent retirer l'ennemi après la perte d'une bataille , sans beaucoup l'incommoder dans sa retraite , tandis qu'ils emploient leur armée à des opérations plus sérieuses.

A R T I C L E X X X.

De l'attaque d'un camp retranché.

Je crois que cet article ne sera pas ici déplacé , parcequ'il arrive souvent qu'après la perte d'une bataille , ou à la fin d'une campagne , l'ennemi se campe dans une position avantageuse où il se retranche , afin de

conserver ses avantages ou d'arrêter les progrès de l'ennemi.

Quelques avantages que promettent des retranchements solides & bien tracés que le choix du terrain favorise, rien n'est insurmontable à la guerre. L'œil pénétrant d'un Général se fraie un chemin au travers des écueils, & la nécessité de vaincre ne se rebute jamais par les apparences du péril. La vue des difficultés irrite souvent l'envie de les surmonter ; ce qui augmente la gloire d'un Général, quand la prudence peut s'accorder aux expédients nécessaires pour assurer le succès de son entreprise. La guerre ne consiste pas à éviter la bataille, mais on tâche d'amener les choses au point d'oser espérer la victoire :

L'audace des héros

Opère des miracles.

Philosophe
sans foudroy.

Je distingue deux sortes de camps retranchés ; ceux dont un retranchement continu qui couvre les flancs & le front d'une armée, s'étend d'une aile à l'autre ; & ceux qui ne sont retranchés que dans les parties foibles

& exposées comme le centre ou les ailes, tandis que des marais, des abatis, des ravins ou d'autres obstacles du terrain défendent les autres parties.

Ces deux moyens de couvrir une armée sont souvent pratiqués & méritent beaucoup d'attention. Dans l'attaque, la connoissance du terrain, l'habileté & l'attention d'un Général, contribuent plus au succès d'une action semblable, que la force & le nombre qui échoueroient probablement contre les obstacles qu'on leur offre, si l'ennemi ne néglige rien dans sa défense.

Je répète ici ce que j'ai dit au passage des rivières ; la force & tout l'avantage se trouvent d'un côté, mais la surprise, la ruse, les feintes, la facilité d'embarrasser l'ennemi par d'habiles mouvements, l'assurance & la valeur ordinaire aux assaillants, suppléent à tout, & levent les difficultés apparentes. Une armée retranchée avec tout l'art & les précautions imaginables, est sujette à tout ce que l'ennemi peut pratiquer

de plus profond & de plus savant pour le déloger ou le battre.

On cherche à lui couper les vivres, à prendre ses convois, à empêcher ses fourages; on assiege une place & on fait des diversions pour l'obliger d'abandonner les avantages de sa situation. Mais ces maximes m'éloignent de mon sujet, je reviens aux principes d'attaque.

L'armée campe ordinairement à portée de l'ennemi, afin d'arriver à l'heure la plus favorable pour commencer l'action. Les différents chemins que tiennent les colonnes, ont un nombre d'artillerie & des munitions suffisantes pour remplir l'objet auquel elle est destinée. Cette artillerie marche à la tête de la colonne, afin d'occuper assez-tôt les postes avantageux pour ruiner les défenses de l'ennemi. Tandis que les troupes se forment, la cavalerie ferme la marche; elle se range derriere l'infanterie, & s'il est possible, hors de la portée du canon, n'y ayant rien à faire pour elle que le retranchement ne soit emporté.

Les flancs d'une armée retranchée sont les parties les plus foibles, les moins défendues & qui prêtent le plus aux manœuvres de celui qui attaque. Car une armée prise en flanc, doit changer sa position ; de sorte que son front couvert & défendu lui devient inutile ; mais il n'est pas toujours possible de forcer les ailes, & l'ennemi a souvent choisi un terrain tellement avantageux, qu'on est obligé de l'attaquer par l'endroit le plus fort. Dans cette occasion, où tout se décide par la force, il convient de rompre les obstacles par un feu violent d'artillerie qui précède l'action & rompt les flancs & le front des ouvrages qu'on veut emporter.

Les bombes ruinent les batteries ; elles font beaucoup de tort & écartent la cavalerie à portée derrière les épaulements.

On fait plusieurs attaques, dont quelques-unes sont fausses, afin de mieux partager les forces & l'attention de l'ennemi. Dès qu'on est à portée, on comble les fossés avec des fascines, des sacs remplis de paille

ou de fumier ; tandis que les bataillons écartent les troupes qui gardent le parapet ; ils montent ensuite & doivent être soutenus , afin de rendre ce premier avantage décisif. Des travailleurs commandés exprès doivent ouvrir & applanir un espace du retranchement assez grand pour faire entrer de la cavalerie , qui n'attaque que lorsqu'elle est assez forte pour en espérer du succès.

Le canon doit alors flanquer par son feu ce point d'attaque qui fixera toute l'attention de l'ennemi. A mesure que les bataillons pénètrent , ils se rangent à côté les uns des autres pour étendre leurs fronts , hors ceux qui sont destinés à tirer & à marcher sur les flancs , pour écarter les troupes qui gardent le parapet.

C'est sur-tout aux endroits où l'ennemi a placé ses batteries , qu'il faut s'attacher dès le commencement ; elles sont toujours placées aux lieux qui dominent , & par conséquent les plus avantageux. On perd moins de monde en les attaquant & en les emportant de force , qu'en s'exposant à leur feu pendant

pendant trois ou quatre heures d'attaque ; & ce premier début assure ordinairement la victoire ; car l'ennemi perd bientôt contenance , quand il se voit privé de ce qui faisoit sa sûreté.

On en rend l'abord praticable par un feu vif & continuel d'artillerie , & par les bombes qui ruinent en peu de temps les meilleures plates-formes. Les troupes , pour s'en rendre maîtresses , se servent de l'arme blanche & ne commencent à tirer que pour éloigner l'ennemi qui voudroit les reprendre. C'est d'ailleurs une regle générale de ne jamais s'amuser long-temps à tirer contre des retranchements : ce seroit perdre du monde mal-à-propos , de tirailler contre des troupes couvertes & qui ne montrent que le bout de leurs fusils. Il faut les vaincre par la hardiesse & la vivacité des attaques réitérées & bien soutenues.

J'ai remarqué d'ailleurs que l'ennemi peut faire sortir des troupes pour prendre en flanc celles qui attaquent. Il est nécessaire de parer ce mouvement & d'y remé-

dier assez-tôt pour éviter la confusion & la fuite des siennes qui n'attaqueroient plus avec la même assurance. Des bataillons tirés de la seconde ligne, ou du corps de réserve, doivent marcher promptement pour arrêter l'ennemi & l'obliger à rentrer dans son camp; & comme il emploie souvent de la cavalerie à cette manœuvre, on se sert des mêmes armes pour le repousser.

Quand on s'est rendu maître d'une partie du retranchement, on donne le temps aux bataillons qui soutiennent l'attaque, d'avancer, de se ranger, & à la cavalerie de se former, afin d'achever par de nouveaux efforts la perte de l'ennemi. Les redoutes, les villages, les châteaux ou castles, & les ouvrages détachés qui se trouvent à la tête du retranchement, qui flanquent & incommodent, doivent être attaqués dès le commencement; car on risque de perdre beaucoup de monde, & le succès est fort incertain tant qu'on ne s'en est pas rendu maître.

Les abatis doivent être tournés de

même que les marais : il est très difficile de les forcer de front & de pénétrer par ces endroits, pour peu qu'ils soient défendus.

Un Général qui a formé son projet d'attaquer, & prévu ce qui pouvoit arriver, remédie aisément aux accidents qui surviennent, prévient l'ennemi dans ces circonstances, & ne se rebute jamais d'un premier désavantage; la multiplicité des attaques & la facilité de les renouveler aux endroits les plus favorables, est ce que l'ennemi a de plus à craindre, & ce qui doit produire la victoire. Comme aussi un Général prudent ne se fiera jamais à l'heureux début d'une action : la bonne fortune demande autant de soin & d'attention pour conserver les avantages qu'on a gagnés, que la mauvaise pour remettre l'égalité ou regagner ce qu'on a perdu ; l'ennemi a de grandes ressources, quand il fait les employer à temps pour repousser des troupes mal assurées, qui, animées par le premier succès, avancent en désordre & sans retenue. Les Officiers doivent

se donner autant de peine pour former leurs divisions, & mettre leurs bataillons en ordre après avoir gagné du terrain, franchi un retranchement ou quelques autres obstacles, que s'ils avoient été repoussés & qu'ils voulussent rallier leur monde pour recommencer de nouveau. Il n'y a jamais que l'ordre & la discipline de l'assaillant qui forceront l'ennemi à la retraite; & sans ces deux vertus nécessaires, la bravoure, jointe aux meilleures dispositions, n'effectuera jamais rien de certain.

Les camps retranchés derrière une rivière, doivent être forcés par les flancs; l'attaque en est difficile, mais elle réussit souvent par la prévoyance, l'action & l'adresse des Généraux. Il est question de passer la rivière, de surprendre, & de battre ensuite l'ennemi ou de se retirer en ordre. Ces trois objets méritent des réflexions particulières. Les camps retranchés sous le canon d'une place occupent encore une position très respectable: on les attaque par surprise & avec les plus grandes précautions.

On ne peut entamer qu'une aile ou une partie de l'armée ; car l'autre est ordinairement appuyée au glacis de la ville qui est défendue par le chemin couvert, les ouvrages extérieurs & l'artillerie des remparts. La nuit est le temps le plus favorable pour ces sortes d'expéditions, qui se font deux heures avant le jour ; les terreurs paniques & la confusion qui président souvent aux affaires nocturnes, contribuent beaucoup à la défaite de l'ennemi. Les batteries de la place deviennent inutiles ; car l'obscurité qui dérobe les mouvements, empêche aussi la direction de leur feu. Si elles tirent, elles feront autant de dommage à celui qui se défend, qu'à l'assaillant, sur-tout s'il joint l'ennemi & qu'il s'approche assez près pour ne pas faire remarquer trop de distance entre les feux : ce qui serviroit de règle aux canonniers pour pointer les pièces.

Tous les Auteurs conviennent qu'il faut joindre l'ennemi avec l'arme blanche, parceque la mêlée fait taire entièrement le feu de la place, qui est le plus à craindre. Ce

feroit la meilleure méthode , & l'action seroit bientôt décidée , si le soldat vouloit l'adopter ; mais , la nuit sur-tout , il faudroit se donner beaucoup de peine pour l'amener à ce point. Il s' imagine que le bruit qu'il fait en tirant , épouvante l'ennemi & l'obligera à se retirer , ce qui produit souvent un effet contraire.

Je finirai par l'attaque d'une armée retranchée devant une place , pour en faire le siege : lorsque l'ennemi assiege une ville & qu'il craint d'être incommodé pendant le cours de ses opérations , il se couvre d'une ligne de circonvallation (1) , afin de résister

(1) *Ligne de circonvallation.* Lorsqu'un Général assiege une place , qu'il craint les tentatives d'un ennemi à portée , & qu'il n'a pas d'armées assez fortes en campagne pour opposer à ses mouvements , il se retranche pour mettre ses troupes à l'abri des surprises , & empêcher qu'aucun secours n'entre dans la place. Ce retranchement s'appelle ligne de circonvallation , parcequ'elle borde la circonférence de l'armée qui occupe toutes les avenues de la place. Le retranchement tiré du côté de la ville pour s'assurer contre les sorties d'une nombreuse garnison , se nomme ligne de contrevallation. Cette dernière n'est plus en usage. On supplée à ce travail par des redoutes élevées de distance en distance , & qui sont gardées par les piquets du camp.

aux attaques du dehors , sans être obligé d'abandonner ou d'interrompre ses travaux.

L'attaque de cette ligne , quelque bien construite qu'elle puisse être , est moins difficile que l'attaque du retranchement d'un camp ordinaire , parceque le terrain est souvent contraire à celui qui se défend , & qu'une sortie vigoureuse de la garnison peut beaucoup incommoder l'ennemi qui est obligé de partager ses forces pour garnir & défendre les parties de son enceinte.

A cette attaque , ainsi que dans toutes les autres , il faut être informé du nombre & de la distribution des troupes de l'ennemi , des endroits les plus foibles & les plus avantageux pour pénétrer & forcer ses retranchements , de la nature du terrain , & des meilleurs chemins pour faire marcher les colonnes. Sur ces éclaircissements nécessaires , le Général forme ses dispositions pour secourir la place , & détermine l'heure & le temps (1) pour attaquer. Quelques

(1) *L'heure & le temps.* L'heure de l'attaque doit être réglée ; elle fait partie des dispositions : on préfère la nuit ,

regles générales pour forcer des lignes ou un retranchement, font de former le plan d'attaque sur des connoissances certaines de leurs constructions & de la situation de l'ennemi, de bien instruire les Généraux chargés des différentes expéditions, afin d'éviter le retardement & la mésintelligence, de ruiner les flancs & les angles saillants par un feu supérieur d'artillerie, de multiplier les attaques à proportion de ses forces, de les soutenir & de ne pas se rebuter trop tôt.

La cavalerie, placée à une juste distance pour ne pas être trop éloignée ni trop exposée au feu du canon, doit être partagée aux endroits nécessaires pour protéger l'infan-

lorsqu'on veut surprendre l'ennemi & lui cacher la disposition de ses forces. Des Généraux préfèrent le jour pour mieux disposer leurs mouvements, profiter des fautes que fera l'ennemi & le frapper par le spectacle d'une armée nombreuse & bien disciplinée. Le temps s'accorde également aux circonstances. On attaque lorsque l'ennemi n'a pas encore achevé ou perfectionné ses ouvrages, ou lorsqu'affoibli par des maladies ou d'autres causes, il ne lui reste plus assez de monde pour garnir ses retranchements.

terie & faciliter le ralliement ; il faut surtout empêcher le pillage , qui met les soldats hors d'état de combattre , & les rend sourds à la voix de leurs Officiers. Il est la source des plus grands désordres , & a causé la perte d'un grand nombre de batailles.

Avec ces précautions , & la discipline parmi les troupes , si nécessaire dans une armée , & qui dépend uniquement de la volonté & des attentions du corps des Officiers , un Général ne craindra pas d'attaquer l'ennemi derrière ses retranchements , & il sera toujours assuré de pouvoir se retirer en ordre , sans être poursuivi fort vivement , si , contre toutes les apparences , l'action avoit un succès contraire.

A R T I C L E X X X I .

Des cantonnements & des quartiers d'hiver.

QUAND la rigueur de la saison vient interrompre les mouvements des armées , & que le soldat a besoin de repos pour se remettre des fatigues de la campagne : les

Généraux pensent à lui assurer cette tranquillité qui est le prix de ce qu'il a entrepris d'avantageux, & terminé glorieusement.

Les opérations d'une campagne ont pour but de remporter des avantages sur l'ennemi, de s'ouvrir le chemin à la victoire par des marches & des mouvements bien concertés, d'affermir les conquêtes par la prise de quelque place, & d'assurer enfin ses quartiers d'hiver.

Il est avantageux de les prendre dans le pays ennemi ; mais il est dangereux d'abandonner le premier la campagne & de se retirer, lorsque l'ennemi tient encore ses forces nouvelles rassemblées dans un camp : car, quoique beaucoup inférieur en forces, rien ne l'empêcheroit de se procurer de grands avantages, & d'attaquer une partie ou même l'armée entière séparée ou divisée dans ses logements.

Les précautions pour faire défilé les troupes sont différentes selon les circonstances & la situation de l'ennemi ; car s'il étoit éloigné de plus de deux fortes marches,

on leveroit beaucoup de difficultés en le faisant observer de près par la cavalerie légère & quelques postes d'infanterie ; de même que si on pouvoit se couvrir d'une rivière, on l'empêcheroit facilement de la passer ; mais s'il est à portée, on se méfie. C'est un temps critique qui donne occasion au plus foible d'entreprendre sur le plus fort.

Il y a trois points que les Généraux observent pour mettre l'armée en quartier.

1°. La façon de les occuper.

2°. Le choix des quartiers & la distribution des troupes.

3°. Les précautions pour assurer ces quartiers & les moyens de subsister.

Premier point. Lorsque les villages & les lieux voisins de l'armée ne peuvent plus fournir les fourages, que les convois sont arrêtés par les chemins devenus impraticables, & que l'armée diminue par des maladies, les Généraux de part & d'autre, cherchent à s'approcher de leurs vivres, & à assurer aux troupes ce repos tant mérité.

On commence ordinairement à faire cantonner (1) la cavalerie : car leurs chevaux exposés nuit & jour aux injures de l'air, ne pouvant se coucher dans la boue, dépérissent en cette saison, & deviennent hors d'état de faire service. Elle occupe les villages les plus proches derrière le front, sans trop s'éloigner, afin d'être en état de paroître à la première alarme. Elle fournit aux grandes gardes & aux patrouilles comme auparavant ; elles sont même souvent doublées en ces occasions. L'armée doit occuper un camp avantageux & de difficile accès, ou suppléer au terrain par des retranchements

(1) *Cantonner*. Signifie la première démarche d'une armée, pour prendre ses quartiers d'hiver, lorsque le froid & les neiges obligent les troupes d'abandonner la campagne ; les régiments occupent les villages à portée, & se partagent de là dans des quartiers plus étendus. On ne recherche point la commodité dans les cantonnements, où il y a souvent deux régiments dans un village, & vingt à trente hommes dans une maison ; mais la possibilité de faire dormir le soldat dans une chambre chaude & hors de l'humidité.

On appelle encore cantonnement, lorsque l'armée se rassemble au commencement de la campagne & qu'elle resserre ses quartiers pour rentrer au camp.

afin d'empêcher l'ennemi d'attaquer & de le battre avant que les régiments déjà en quartier ne soient arrivés & formés pour les recevoir.

Quand on s'apperçoit que l'ennemi ne peut rien tenter, & qu'il commence à prendre ses quartiers, on élargit la cavalerie, & une partie de l'infanterie occupe les villages à portée ; & ainsi successivement jusqu'à ce que toute l'armée se trouve sous le toit. Si l'ennemi n'est pas éloigné, & qu'une seule marche puisse l'amener, l'artillerie reste au camp, & les régiments envoient des piquets qui se relèvent toutes les vingt-quatre heures pour la garder ; les vedettes restent placées devant le camp, & le service s'y fait comme si l'armée étoit sous les tentes qui restent tendues. L'infanterie comme la cavalerie doivent être disposées, & les chemins doivent être rendus tellement praticables, qu'au signal de quelques coups de canon les régiments puissent occuper dans une heure de temps le même terrain qu'ils ont quitté, & se retrouver en bataille.

Chaque régiment fait reconnoître le meilleur chemin qui conduit au camp : on prend différentes routes pour éviter la confusion & le retardement , pour se rassembler plutôt. Les soldats doivent être guetrés & habillés deux heures avant le jour , afin qu'ils n'aient qu'à prendre leurs armes & marcher. Les Généraux se logent à portée de paroître à temps à la tête des divisions.

Mais , quoiqu'on préfere toujours la sûreté à la commodité des cantonnements , les circonstances ne sont pas toujours les mêmes : un Général préfere souvent de faire quelques marches pour s'approcher de ses magasins , pour couvrir son pays , & pour mettre son armée en état d'agir dans la campagne prochaine avec vigueur. L'ennemi ne peut pas même toujours resserrer ni incommoder les quartiers d'hiver. Dans ce cas , on cherche à procurer de l'aisance & du repos aux troupes pendant cette saison.

Deuxieme point. J'ai remarqué qu'il étoit avantageux de prendre ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi. Personne ne discon-

viendra de cette maxime & des avantages fans nombre qu'elle produit : mais ce pays ne doit pas avoir été entièrement ruiné, afin que l'armée puisse subsister, ni être trop éloigné du secours qu'on peut recevoir de ses frontieres, ce qui rendroit la communication difficile, & retarderoit l'arrivée des convois, si on n'avoit pas établi de gros magasins, & profité pendant l'automne du cours des rivières qui se gèlent en hiver.

L'ennemi ne doit pas avoir beaucoup de forteresses dans le voisinage ; car les troupes seroient continuellement alarmées & exposées aux tentatives de leurs garnisons nombreuses, ce qui nous a souvent empêchés d'étendre nos troupes pendant la dernière guerre. Alors une partie de l'armée est toujours en service, par les précautions qu'il faut prendre pour former & soutenir les avant-postes : les quartiers sont trop resserrés, & les régiments affoiblis par les maladies, ne sont ni habillés ni exercés.

Quand on est obligé de prendre les quartiers dans son pays, on a attention de couvrir

les endroits les plus foibles de la frontière, les magasins, les forteresses, la capitale & les provinces les plus abondantes en chevaux, en denrées, & en hommes, afin que l'ennemi ne puisse les endommager par ses courses en hiver, ni incommoder les levées des recrues. Ces quartiers ont plus d'étendue que de profondeur, ce qui est toujours dangereux à cause que les régiments trop éloignés vers le centre du pays, ne peuvent secourir à temps ceux qui sont exposés, & qu'au lieu d'être soutenus, ils seroient forcés de céder leur terrain avec perte pour se replier en arriere. Il est facile d'enfoncer des troupes trop dispersées pour pouvoir se secourir mutuellement. Il faut des mesures proportionnées aux circonstances pour les établir avantageusement.

Il ne faut pas s'imaginer que ces réflexions soient des bagatelles dont on auroit tort de s'inquiéter ; j'ai vu plusieurs fois, sur les cartes de différents Généraux, l'arrangement des quartiers de l'ennemi, avec la liste du nombre d'infanterie & de cavalerie

lerie qui occupoient certains postes. L'ennemi tient également des espions chez nous; & c'est sur ce plan qu'il forme le projet d'entreprendre, quand il en trouve l'occasion favorable.

La distribution des troupes se fait par lignes & par brigades, quand le local permet cet arrangement, c'est-à-dire que toute la première ligne occupe les villages les plus près des avant-postes, & la seconde ceux de derrière : les Généraux ont leurs quartiers à portée de leurs départements. La cavalerie se loge dans les endroits abondants en fourrages, où elle peut arriver en peu de temps pour soutenir l'armée en cas d'attaque, & ne pas risquer d'être surprise. L'armée a besoin de repos pendant l'hiver, sur-tout lorsqu'elle a campé tard & que les fatigues pendant la campagne ont été considérables.

Le quartier général & la réserve d'artillerie sont derrière ou vers le milieu de l'armée. Enfin, la situation des quartiers

d'hiver est avantageuse, quand elle prévient & rompt les desseins de l'ennemi, & qu'elle favorise les entreprises qu'on a médité de faire pendant cette saison.

Les mouvements des armées du Roi de Prusse, vers la fin de la campagne, tenoient toujours à se procurer des quartiers d'hiver avantageux. La longueur des marches, les entreprises difficiles & périlleuses, les sièges & le hasard d'une bataille, ne pouvoient mettre obstacle à ses desseins, persuadé de se remettre avantageusement pendant cette saison, & d'être ensuite en état avec ses forces reposées & augmentées, d'entreprendre sur ses ennemis, ou d'arrêter leurs progrès. Les Moscovites, qui se retiroient ordinairement vers les bords de la Vistule au mois de Novembre, ne l'inquiétoient plus beaucoup ; ce qui lui donnoit occasion d'agir avec des forces supérieures. On ne put le déloger de cette partie de la Saxe qui s'étend depuis Freyberg à Leipfick, nommée les Erz Gebirg ; ces environs étoient

en effet ce qu'il y avoit de plus avantageux pour lui : le pays étoit riche , peuplé & abondant. Freyberg , remarquable par ses mines d'or & d'argent , & Leipfick par ses richesses , & son commerce , lui fournissoient ce dont il avoit besoin : il avoit la communication par Witemberg & Targau , avec Magdebourg , le Brandebourg , la Luface & la Silésie. La Thuringe , qu'il avoit derriere lui , fournissoit des hommes , des chevaux , & remplissoit ses magasins.

Troisième point. Assurer les quartiers des troupes pour l'hiver , c'est le soin principal des Généraux. On doit même y penser d'avance , c'est-à-dire avant qu'ils soient occupés. Les neiges , les glaces , les montagnes ni leurs défilés , n'arrêteront pas l'audace active & entreprenante d'un ennemi , qui , assuré de surprendre un adverfaire , n'omettra rien pour augmenter ses avantages , ou réparer les pertes qu'il a faites pendant la campagne.

L'éloignement , sa foiblesse & l'impossibilité apparente de réussir , le porteront d'au-

tant plus à entreprendre , qu'il sera persuadé de n'être pas attendu & de tromper ceux qu'il a envie d'attaquer : les abattis ni les retranchements ne l'arrêteront pas encore , s'ils ne sont défendus par des gens qui veillent à la sûreté de l'armée. Si on est prévenu , l'ennemi , quoiqu'inférieur en force , sera toujours supérieur aux endroits où il forme son attaque : il se rétablira , il coupera la communication des quartiers ; & , profitant de l'étonnement & de la confusion , il ne lui sera pas impossible de pénétrer plus loin , & d'obliger l'armée à se retirer.

On ne peut donner de regles aussi stables & certaines pour mettre les quartiers d'une armée en sûreté , comme il y en a pour ranger une armée en bataille ou défendre un camp ; cela dépend des lieux & de l'étendue qu'elle occupe. Il est avantageux d'avoir quelques places fortes devant l'armée , une riviere ou une chaînes de montagnes dont on fait soigneusement garder les passages.

Mais on ne peut se fier entièrement à

ces obstacles muets qui ne garantissent pas toujours d'une surprise. On ne peut se confier qu'à la vigilance & à l'emplacement des avant-postes.

Les Officiers qui y sont commandés, doivent donner avis des mouvements de l'ennemi, & les patrouilles de hussards doivent continuellement être en campagne. On s'instruit des démarches de l'ennemi par des payfans ou des femmes qu'on envoie exprès pour voir s'il ne rassemble pas des troupes & s'il est tranquille. Les voituriers qui conduisent & emmènent des marchandises des endroits qu'il occupe, peuvent donner des éclaircissements fort utiles. Les correspondances sont nécessaires, & les espions, faits à ce métier, doivent rouler l'intérieur de ses quartiers, comme la cavalerie doit observer les dehors.

Les postes détachés doivent être soutenus, avoir une communication libre avec l'armée & une retraite assurée, en cas qu'ils soient forcés.

Ces postes occupent les villages les mieux

situés sur le front de l'armée vers l'ennemi, On préfère les bourgs fermés d'une muraille, afin de mettre le détachement à l'abri d'une surprise ; & on observe les mêmes précautions, dont j'ai parlé à l'article XVI. Ceux qui sont les plus exposés à cause du voisinage de l'ennemi, ou des chemins par où il doit naturellement passer, se retranchent & se mettent en état de défense, afin d'arrêter ses premières démarches, & de pouvoir être soutenus.

Il est bon d'avoir quelques pieces de canon qui ne doivent pas tirer sur les patrouilles, mais quand l'ennemi se dispose à attaquer ; afin que le feu d'artillerie serve de signal à ceux qui doivent soutenir, pour marcher avec la plus grande diligence en avant, ou rester sur leurs gardes.

Ces postes ont leur cavalerie pour reconnoître, pour faire les patrouilles, & tiennent leurs vedettes pendant le jour. Quand il n'est pas nécessaire de soutenir les endroits par leur peu d'importance, la difficulté de s'y maintenir ou le défaut de leur situation, on

ordonne aux détachements de se retirer à l'approche de l'ennemi ; le Commandant tient ses ordres secrets. Il doit être instruit des chemins qui aboutissent à son poste pour ne pas être coupé dans sa retraite.

Par la disposition de nos quartiers & la vigilance des postes avancés en 1761, il n'étoit pas facile à l'ennemi de nous surprendre ; & ces précautions nous mettoient en état d'entreprendre sur lui avec avantage & sans craindre de représailles.

Les avant-postes doivent être visités fort souvent par les Généraux ; sans quoi le relâchement & la négligence s'y introduisent. Loin de s'endormir, on doit toujours craindre une attaque prochaine, lorsque l'ennemi a été quelque temps tranquille, & imiter en cela le pilote prudent, qui travaille à mettre ses voiles en état pendant un temps calme & serein, pour éviter les périls de la tempête, qu'il prévoit n'être pas éloignée.

On convient quelquefois d'une trêve ou cession d'armes pendant quelques mois

d'hiver , mais cela n'empêche pas qu'on ne prenne les mesures nécessaires pour assurer ses logements : les avant-postes forment leurs chaînes sur le front de l'armée ; avec cette différence que les détachements ne sont pas si nombreux. On fait des patrouilles pour tenir les troupes en haleine , & pour empêcher la désertion , qui est toujours fort dangereuse dans le pays étranger , à cause que les habitants débauchent les soldats & les conduisent chez l'ennemi dont ils sont payés.

Ces précautions prises d'avance , garantissent l'armée contre les entreprises de l'ennemi , qui pourroit disposer ses quartiers de façon qu'en marchant sur plusieurs colonnes , il seroit en état d'attaquer au moment que la trêve finit.

Il n'est pas moins nécessaire de veiller à la subsistance des troupes qu'à leur sûreté , c'est une maxime de guerre ; car sans les vivres , une armée ne peut agir. C'est un fantôme à charge au pays ; fantôme qui se fond , se dissout , & disparoît en peu de temps.

Il est certain que l'abondance ne peut regner par-tout : c'est par cette raison que les hommes doivent se faire aux conjonctures, & non les conjonctures aux hommes. Il n'y a que les lâches qui murmurent dès la moindre privation, & se découragent : les braves en supportent de considérables sans se plaindre, & n'en sont pas moins terribles à l'ennemi lorsqu'ils en viennent aux mains. On pourroit citer une infinité d'exemples en l'honneur de ceux-ci ; mais la prudence & la prévoyance doivent amener ce qui est absolument nécessaire, comme le pain & le fourrage. On peut faire des arrangements pendant les quartiers d'hiver, qui ne seroient pas possibles en campagne lorsque l'armée est en mouvement & qu'elle marche d'un endroit à l'autre , parceque les mauvais chemins & l'éloignement retardent quelquefois d'un jour ou de deux l'arrivée des convois. Notre armée a toujours été bien pourvue pendant cette dernière guerre, bien qu'elle se soit trouvée souvent dans des lieux où la disette étoit à craindre, & où il paroîs-

soit impossible de subsister : ce qui prouve que la prévoyance opere des miracles. L'ordre & la discipline que les troupes observent pendant la campagne contribuent beaucoup à la facilité de subsister pendant l'hiver ; parcequ'alors le paysan , qui a renfermé ce qu'il a de meilleur , le donne pour la nourriture des troupes.

Pour assurer les vivres à une armée , il faut pratiquer ce qui a été observé pendant le cours de cette dernière guerre. On assemble dans des forteresses ou dans des endroits fermés d'une muraille , les farines & l'avoine : on forme ensuite des magasins de fourrages , & on entretient une communication libre avec ces magasins qu'on fait garder par des troupes. On oblige les villages des environs d'envoyer à l'armée des légumes , de la volaille & les denrées nécessaires qu'on leur paie à un prix réglé. On leur délivre des passe-ports , & on leur donne toutes les sûretés pour venir & retourner librement ; on oblige les bouchers , & on leur fournit les commodités de se pourvoir de bœufs , de

veaux & de moutons (1). On fait veiller à la distribution des vivres, afin que l'abondance ne regne pas d'un côté & la disette de l'autre.

Revenons maintenant aux quartiers d'hiver ; ce n'est pas seulement le temps de donner du repos aux troupes pour se remettre de leurs fatigues, mais de les habiller & de les augmenter. L'Etat doit livrer les recrues de bonne heure, afin qu'elles arrivent pour être exercées & mises en état d'entrer en campagne. Le nombre d'hommes est peu à considérer dans une armée, mais seulement le nombre de soldats & de combattants capables de bien faire leur devoir.

Le mois d'Avril est destiné à former les

(1) L'usage de notre ministère est de charger des Entrepreneurs de fournir à nos armées des viandes & des vivres à un prix convenu par leur traité. C'est le moyen d'assurer la subsistance des troupes. Quant aux fourrages, tantôt le Ministre de la guerre les met en régie pour le compte du Roi, tantôt il en charge une compagnie. Lequel des deux partis vaut le mieux & pour l'Etat & pour les chevaux ?

bataillons & exercer les régiments, même le mois de Mars, si la saison & le climat le permettent. La cavalerie exerce également les jeunes chevaux, les accoutume au feu & aux évolutions nécessaires, ce qui est d'une grande conséquence : les Officiers, loin d'épargner leurs peines pendant ce temps, doivent travailler, cultiver & faire éclore les lauriers qu'on moissonne pendant la campagne.

Le titre de MANUEL ou d'ESSAI que porte cet ouvrage ne me permet pas de m'étendre plus loin : j'aurois pu le grossir de plusieurs autres exemples remarquables que les Généraux nous ont donnés pendant la dernière guerre : mais on les trouvera dans l'histoire détaillée, avec l'ordre nécessaire pour faire comprendre la beauté & les suites des différents mouvements qui se sont faits.

F I N.

T A B L E

A VANT-PROPOS,	Page 1
Objet de l'Ouvrage,	<i>ibid.</i>
Son utilité.	<i>ibid.</i>
Différence de la tactique des Anciens avec la nôtre.	2
Nécessité d'entrer de bonne heure au service.	4
Devoirs de l'Officier.	5
Avantage de l'expérience unie à la théorie.	6
Réflexion sur le plan de cet ouvrage.	8
Véritable utilité de l'Histoire.	10
Origine & droit de la guerre.	13
A R T I C L E P R E M I E R.	22
Ce que c'est qu'une armée,	<i>ibid.</i>
Sa composition.	<i>ibid.</i>
Du bon ordre,	<i>ibid.</i>
Des Officiers & des Soldats.	23
Première division d'une armée,	<i>ibid.</i>
Seconde division.	24
Du nombre des lignes, choix des camps, mar- che,	<i>ibid.</i>
Réflexions sur la formation & le maintien des armées.	25

ART. II.	27
De l'assemblée des troupes qui composent une armée,	<i>ibid.</i>
ART. III. Du choix des camps & des précautions pour leur sûreté.	28
Exercices.	30
Exercices à feu.	31
Sûreté des camps.	32
ART. IV. Des diversions & des différents mouvements d'une armée.	38
ART. V. Des mouvements nécessaires pour la jonction d'une armée avec une autre.	42
ART. VI. Des marches d'une armée.	45
ART. VII. De la nécessité de connoître parfaitement le pays où se fait la guerre.	55
ART. VIII. Des fourages.	61
De la façon d'attaquer l'ennemi pendant un fourage.	67
De la retraite.	70
ART. IX. De la façon d'attaquer le camp de l'ennemi lorsqu'il fourage.	72
ART. X. Des stratagèmes & du coup-d'œil.	78
ART. XI. Du passage des grandes rivières.	83
ART. XII. Des moyens d'empêcher le passage d'une rivière.	91
ART. XIII. Des convois & des magasins.	96
ART. XIV. De l'attaque d'un convoi.	102

ART. XV. Des détachements & des postes.	105
ART. XVI. Des moyens d'assurer son poste & de se défendre.	107.
De la défense d'une ville ou d'un bourg,	<i>ibid.</i>
De la défense d'un village.	110
ART. XVII. De la façon d'attaquer un poste.	115
ART. XVIII. Des camps retranchés.	129
ART. XIX. Des surprises d'armées.	138
ART. XX. De la guerre offensive.	146
ART. XXI. De la guerre défensive.	154
ART. XXII. Des lieux avantageux pour une bataille.	160
De la situation d'un camp par rapport à une ba- taille.	161
ART. XXIII. De ce qui précède une bataille.	163
ART. XXIV. Des batailles.	166
ART. XXV. Des avantages d'une bataille ga- gnée.	183
ART. XXVI. Des suites d'une bataille perdue.	185
ART. XXVII. De la retraite d'une armée après la bataille.	188
ART. XXVIII. De la marche d'une armée pen- dant la retraite.	197
ART. XXIX. De la façon de fuivre l'ennemi dans la retraite.	211

ART. XXX. De l'attaque d'un camp retranché. 219

ART. XXXI. Des cantonnements & des quartiers d'hiver. 233

Fin de la Table.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un manuscrit intitulé : *Manuel du jeune Officier, ou Essai sur la théorie militaire*, par M. le Comte DE BACON, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris ce 10 Avril 1781. DE KERALIO.

PRIVILEGE DU ROI.

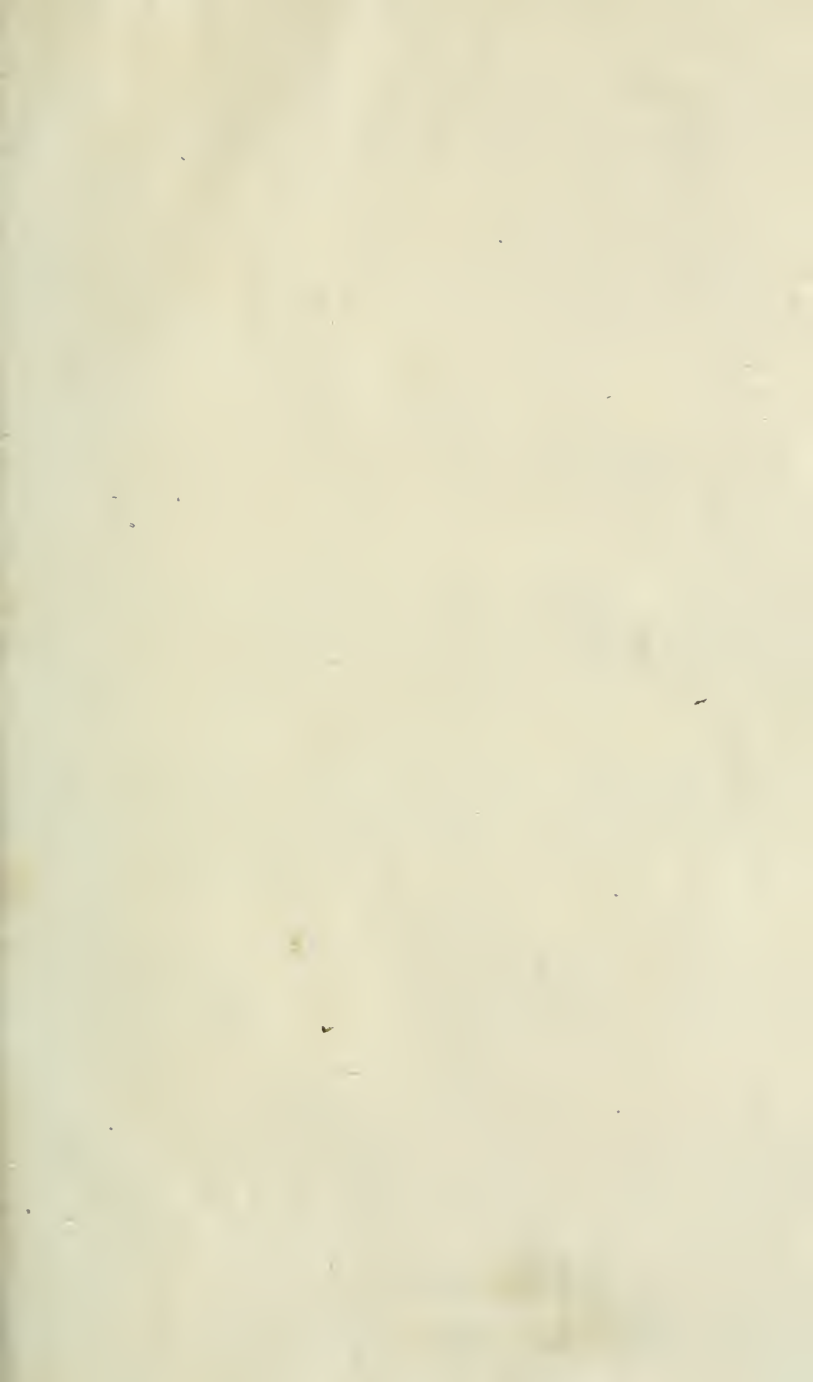
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre cher & bien amé le sieur Comte DE B A C O N Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé: *Manuel du jeune Officier, &c.* s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMESNIL, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisible-

ment , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro, Chartres Normandes , & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-huitieme jour de Novembre , l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un , & de notre regne le huitieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , n°. 2367 , fol. 607 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris ce 4 Décembre 1781.

LECLERC, Syndic.





2400
23 July 1896

